

FREE EDITION

Paul Reider

*Mademoiselle  
Vallantin*

[www.eBooksLib.com](http://www.eBooksLib.com)

# Mademoiselle Vallantin

Reider, Paul

[A propos de eBooksLib.com](#)  
[Copyright](#)

I la boutique de Jean Dieudonné Pirlet, fabricant de couteaux, à l'entrée de la rue souverain-pont, était une des mieux achalandées de la ville de Liège.

Sa femme, le véritable maître du logis, mourut tout à coup, un soir, en revenant d'un sermon où le prédicateur avait dépeint trop crûment les supplices que le bon Dieu a préparés en enfer pour les réprouvés.

Pendant le temps du deuil, Dieudonné Pirlet calcula son doit et son avoir. S'étant trouvé posséder une fortune très ronde, il fit descendre son enseigne de dessus sa porte et remercia ses pratiques.

Il avait alors cinquante-cinq ans. C'était un homme de petite taille, replet, rougeaud, ayant les yeux à fleur de tête, le nez carré du bout.

Il lui restait encore toute sa chevelure, roide, courte et commençant à grisonner.

Une fois retiré des affaires, l'ex-coutelier se donna ses aises, largement. –il dormait tard, déjeunait de chocolat, buvait de l'absinthe avant le dîner et n'épargnait pas son vin de Bourgogne au dessert. Après table, aux heures où les ouvrières sortent des magasins, il s'en allait par la ville, à l'aventure, fraîchement rasé, coiffé d'un chapeau dans tout son lustre, un gros brillant dans la cravate, tenant par le

milieu sa canne à pommeau d'argent, et tirant de sa main gauche, étincelante de bagues, les poils de sa moustache taillée en brosse.

On ne le rencontrait plus que vêtu de sa redingote à collet de velours et de son gilet de satin noir, réservés jusqu'alors pour les dimanches et les jours de fête à garder. Chez lui, il portait une robe de chambre vert et jaune, et des pantoufles avec lesquelles il s'entendait à peine marcher. De préférence au bonnet grec, il s'était acheté une casquette de velours amarante, aux oreillettes toujours soigneusement rabattues, dans la crainte des courants d'air. En cet état, il s'accoudait à sa fenêtre, fumait, se penchait, toussait et crachait au milieu de la rue, quand il ne passait personne.

Comme il trouvait la vie bonne et facile, aujourd'hui ! Et qu'il était déjà loin le temps où, réveillé en sursaut, au matin, par sa femme qui le poussait, il descendait en hâte ouvrir ses vitrines.

Six heures sonnaient. Il restait un instant sur sa porte, regardait le ciel à droite et à gauche, le corps enveloppé d'un grand tablier bleu, les pieds dans des savates de cuir, nu-tête. Il rentrait.

Bientôt tout le monde était debout. Quelles rudes journées ! Sans cesse poursuivi par la voix de feu Léocadie Pirlet, qui l'appelait pour servir la pratique, l'envoyait à

l'atelier surveiller les ouvriers, le faisait redemander pour chasser les gamins qui salissaient le trottoir, le chargeait vingt fois par jour de lui retrouver sa tabatière ou ses lunettes laissées quelque part, dans sa chambre, au magasin, dans la salle à manger ou dans la cuisine. Jamais tranquille, jamais ! Sa femme, ses deux filles, les ouvriers, la servante, les livres, les paiements, les marchands, les acheteurs et les concurrents ! Il était avec cela obligé de convenir qu'il ne maigrissait pas, au contraire.

Maintenant, quelle différence ! Mollement, en se souriant dans le miroir, il passait au-dessus de son épaule sa bretelle de cuir jaune, –à dix heures du matin ! Il vivait sans soucis, sans tracas. Sa fille cadette, mariée à un rentier, nommé Vanières, habitait Bruxelles. Il lui restait à la vérité son aînée, Mlle Isabelle, –oh ! Tout la mère, celle-là ! –qui le contrariait un peu, trouvant à redire à cette existence de paresseux. Et pas un prétendant ! Il eût donné son consentement les yeux fermés.

Pourtant, au bout de quelques mois, Dieudonné Pirlet fut pris de la nostalgie de son activité régulière d'autrefois.

Il rentrait le soir, harassé, rongé d'ennui, l'oeil éteint. Il passait dans le nouveau salon qu'il s'était fait arranger. Debout, les bras derrière le dos, il considérait la tapisserie rouge, l'or de la pendule, des candélabres, de la glace, puis la table ronde d'acajou, le tapis bariolé, à grandes rosaces,

les fleurs artificielles dans de la porcelaine peinte, sous des globes, et les longs rideaux de tulle brodé qui pendaient de chaque côté des fenêtres, jusqu'à terre. Un bâillement lui tordait la bouche, et il se laissait aller dans son canapé de velours, sans prendre garde. Les oreilles à pleines mains, les coudes sur ses larges cuisses, il se mettait alors à songer. Il finissait quelquefois par s'endormir.

Habituellement, vers le milieu de la soirée, son ami François Vallantin venait le trouver. C'était un marchand de drap, de la rue petite-tour. Ils allaient ensemble au café et faisaient la partie de whist jusqu'à onze heures, minuit assez souvent.

La tête lourde, les yeux rougis par la fumée de tabac, la langue épaissie par la bière et les liqueurs, ils s'en revenaient le long des magasins fermés, en causant. On reprenait, une dixième fois, la discussion entamée sur la dernière séance de la chambre des représentants ; puis, on jetait un coup d'oeil sur la situation extérieure, et enfin, il était question des injustices du gouvernement et des actes maladroits de la majorité du conseil communal.

Dieudonné Pirlet ne répondait pas de l'avenir « si des mains plus fermes ne saisissaient pas les » rênes. " –ah ! Si j'étais là, moi, s'écriait-il, les choses marcheraient autrement, allez !

Il se sentait encore si guilleret, si vert, qu'il espérait bien ne pas mourir sans avoir été l'objet des « suffrages de ses concitoyens. » devenir un des « édiles de la cité » c'était son rêve ! Il le faisait tout éveillé. Vallantin ne put retenir une exclamation de surprise en apprenant le but de l'ambition de son ami.

–oui, je veux gérer les affaires de ma ville natale, répéta Pirlet, en le saisissant par un bouton de sa redingote.

Et il reprit : –toi, Vallantin, tu t'imagines que c'est un métier difficile que celui de conseiller communal. Mais si je te disais qu'il suffit pour cela d'être au courant de la politique et d'avoir une appréciation saine et raisonnée des choses ? ... ah !

L'ex–coutelier se fit un jour la réflexion qu'il portait seul, depuis trop longtemps, sa chaîne de rentier. Il décida en lui-même qu'il aurait pour compagnon son ami François Vallantin. Lorsque, pendant la semaine, endimanché des pieds à la tête, il traversait la rue petite–tour, il l'apercevait dans son comptoir, en courte veste et en casquette, les mains pleines de travail. Cela lui faisait honte. Il le pressa donc de laisser là son commerce, et il vanta les douceurs de sa vie nouvelle.

–« mais j'ai un fils, gémissait Vallantin hésitant, un fils qui me mange la laine sur le dos ! Si je ne travaille plus, à ma

mort il se trouvera sans un sou. » –donnons–lui ma fille, répondit un jour Pirlet.

Le marchand de drap, possesseur d'une assez mince fortune, crut que son ami plaisantait. Mais le rentier avait parlé sérieusement. Il s'était dit que Vallantin, une fois débarrassé de son fils, n'aurait plus de prétexte pour continuer à vendre ses étoffes.

Rentiers tous deux ! Quelle perspective ! Ensemble ils dîneraient, boiraient, se promèneraient, joueraient aux cartes et se mêleraient de politique.

Pirlet ne s'ennuierait plus.

à la saint–Dieudonné, ils s'embrassèrent. Le mariage fut décidé ce jour–là.

Les dots étaient inégales.

Léon avait vingt–deux ans, Isabelle vingt–huit.

Il était blond, beau de visage et de corps, élégant de manières ; elle était noire, très grande, d'un aspect de planche, presque laide, sans grâce, de tenue vulgaire. Lui aimait le luxe, les plaisirs ; il voyait un monde dissipé, dépensait à tort et à travers, fréquentait le théâtre, les bals, et n'allait pas à l'église. Mlle Pirlet, au contraire, dévote à



l'excès, avait des goûts simples ; d'une nature froide et peu communicative, il lui fallait les joies de la famille, la vie d'intérieur, toute calme. Son éducation était bornée ; elle la tenait de sa mère, et, comme elle, aimait l'argent, le bon ordre, l'économie.

Les beaux-pères ne triomphèrent pas facilement.

Léon montra de la répugnance, malgré la dot, à s'associer une aussi disgracieuse compagne. Isabelle refusa net. Elle sentait cette union impossible, et son esprit positif lui dépeignait l'avenir sous de sombres couleurs. Il y eut des pleurs d'un côté, quelques emportements de l'autre.

–c'est une femme d'or ! Dit le marchand de drap à son fils.

–oui, en barre, répondit Léon, en songeant à la conformation de sa future.

Mais il s'adoucit. Ce mariage allait payer toutes ses dettes, et lui permettre conséquemment d'en faire de nouvelles pour un chiffre double. Isabelle plia sous la volonté d'un père que son égoïsme rendit inexorable.

Trente cierges furent allumés à l'église paroissiale, et,

devant le parvis, après la cérémonie, défilèrent vingt voitures emportant un couple morose et cinquante invités

bruyants.

Quelle belle coutellerie au repas !

M et Mme Vallantin se fixèrent à Bruxelles.

Ce qu'Isabelle Pirlet avait prévu arriva. Elle fut délaissée au bout de quelques semaines. Après ce temps, son mari se replongea dans la débauche.

Il eut des maîtresses, et s'afficha partout avec elles, sans gêne aucune. à chaque instant ses excès le forçaient de se mettre au lit. Ce ne fut bientôt plus qu'un débris de souper fin. Sa femme le soignait. Il l'en remerciait par des injures.

Elle souffrait avec résignation, essayant par mille moyens de le ranger un peu. Mais ses continuelles attentions, ses prévenances, ne faisaient que l'irriter. Il s'emportait en paroles dures, et lui riait au nez de sa douceur, qu'il disait hypocrite. Sa dévotion surtout l'exaspérait.

Un jour, il brisa à coups de canne les statuette, dont elle avait orné plusieurs pièces de la maison et qui représentaient des saints en renom du calendrier. Par deux fois aussi, il lui jeta au feu ses livres de prières, ses chapelets, ses médailles et les images bénites, encadrées de cuivre, qui pendaient aux murs de sa chambre à coucher.

Il leur vint une fille. Le père rit beaucoup de l'aventure. Il exigea que l'enfant fût envoyée en nourrice. « c'était trop d'embarras dans une maison, et puis, il ne pouvait supporter les braillements de mioche. » mais la maternité avait relevé le moral affaibli de Mme Vallantin : la résistance contre son tourmenteur commença. La femme outragée, soumise dans son humiliation, qu'une parole brève, qu'un geste terrifiaient, fit place à la mère douée d'une volonté calme et ferme. Elle refusa absolument de se séparer de sa fille. Alors, le mari déclara qu'il s'en irait, lui, habiter ailleurs. Il partit, en effet, en jetant le mot divorce à tous les échos de la maison.

Après quelques semaines, un soir, vers dix heures, il fut ramené dans une voiture par deux de ses compagnons de débauche. Au milieu d'un souper, il avait été atteint d'une hémorragie. Pendant qu'on le transportait dans sa chambre à coucher, il mourut.

Le lendemain, dans la matinée, une lettre arriva de Liège. La veuve l'ouvrit. François Vallantin annonçait à son fils la mort du père Pirlet.

–« il faudra, écrivait-il, dire cela à ta femme avec des précautions. » et puis, suivaient quelques détails : –« la veille » qu'il vivait encore, nous parlions des futures « élections communales, et il espérait bien voir » son nom sur une liste. Il pouvait déjà compter « sur trente-sept voix ; je répète ce qu'il m'a » dit. Et en sus qui plus est, Musot, celui

qui « vend des bretelles, le frère de celui qu'on » appelle Croquet, pour le fâcher, avait aussi " promis ; je répète ce qu'il m'a dit.

« il se promenait beaucoup, et, en rentrant chez » lui, il était mouillé bien souvent à plaisir. Je « ne lui ai pas recommandé une fois seulement, mais » que je m'en sentais las, de changer de linge et de « tout. Pour vrai, il était un peu têtue. Il ne » voulait pas croire que les pieds humides c'est la " base des maladies, en général. Ce dont il est mort.

" un vrai coeur d'or pourtant, et que j'aimais bien !

« le médecin a dit qu'il avait eu une apoplexie. Mais » que sait-on ? " .

Ici on désespéra de la vie de Mme Vallantin. Il fallut la veiller pendant un an, nuit et jour. La santé lui revint, mais elle conserva un aspect maladif, et les lignes sculpturales de son visage restèrent durement accusées. On ne pouvait se défendre en l'abordant d'une impression de crainte, causée par l'air imposant de toute sa personne et l'éclat de son regard qui s'attachait aussitôt sur vous avec une insupportable fixité.

Sa figure, d'une teinte jaune, était longue, étroite et creusée de rides. Des bandeaux très noirs, rayés çà et là de cheveux gris, ajoutaient à la crudité des lignes de son front

et de ses joues qu'ils recouvraient en partie. Elle avait un nez droit et mince, aux narines sans mobilité, des sourcils épais et plantés irrégulièrement. Sa lèvre supérieure, vers les coins de la bouche, était garnie de duvet. Les orbites de ses yeux, larges et profondes, formaient comme deux taches.

Elle s'avavançait toujours avec lenteur, se tenant bien raide et laissant pendre les bras.

La maladie avait grandement influé sur son caractère.

Toutes choses l'inquiétaient, la mettaient de mauvaise humeur, l'irritaient. Elle gourmandait sans trêve, n'épargnant personne : sa voix rude, un peu nasale, s'emportait sur la fin de chaque phrase.

Vers le soir, habituellement, elle avait de longs moments de rêverie morne, de tête-à-tête avec son douloureux passé. Alors, toute vêtue de noir, grande et maigre, elle restait immobile dans son fauteuil à dossier droit, les yeux ouverts, fixes. Elle faisait peur à voir ainsi.

Son médecin lui conseilla d'aller vivre à la campagne, ou du moins de changer d'habitation. Il fallait se distraire, le plus possible. Des mois se passèrent à la décider. Elle annonça un jour avoir découvert dans la rue aux laines une demeure qui lui convenait.

Sa soeur arriva chez elle, comme un coup de vent : –Isabelle, vous perdez la tête ! Comment, vous iriez vous enfermer, là–bas, dans cette vieille maison ? ... c'est une idée en l'air, je l'espère bien !

Le médecin se récria à son tour. –Mme Vallantin acheta la vieille maison.

La façade, toute noircie, avait deux étages. à demi lavée par la pluie en certains endroits, elle grimaçait comme le visage d'un ramoneur. La porte, très large, à un seul battant, ouvrait sur un vestibule sonore qui traversait tout le bâtiment et conduisait à un jardin fermé par de hautes murailles. –à droite, on entrait dans la salle à manger, nue, triste, éclairée par une seule fenêtre donnant sur la rue. Plus loin, presque au fond, venait la cuisine qui recevait le jour du jardin par des soupiraux voûtés, très distants du sol.

De l'autre côté du vestibule était le salon, proche de l'escalier, dont la rampe de chêne, au dos luisant, montait en spirale à travers les étages.

Par–delà le premier tournant, il y avait une petite porte enfoncée dans le mur, avec deux marches à monter. On trouvait une pièce étroite, très basse, au plafond traversé de solives saillantes. –la veuve en fit sa chambre à coucher. Aux étages, elle retira les clefs de toutes les salles.

Elle ne conserva qu'un seul des anciens locataires de la maison, un allemand, nommé Joachim Wallner.

Il l'avait suppliée, les larmes aux yeux, de lui laisser l'appartement qu'il occupait depuis plus de vingt années. –" il était seul, sans parents, sans amis.

Il ne la gênerait pas, ne recevant jamais personne et ne sortant qu'une ou deux fois par jour pour donner ses leçons de musique. " c'était un petit homme de soixante–cinq ans, mince, un peu voûté, chauve sur le haut du crâne, qui avait, de chaque côté, une touffe de cheveux tout blancs, au–dessus des oreilles. Le front surplombait un nez pointu, aux narines bien ouvertes et reliées par deux rides profondes aux coins de la bouche.

Des yeux encore vifs animaient son visage au menton ossifié, aux pommettes proéminentes.

Il portait, été comme hiver, une redingote de drap brun, dont les poches, à droite et à gauche, restaient béantes. Son cou était emmailloté dans une cravate de coton à raies jaunes et rougeâtres, s'enroulant plusieurs fois sur elle–même et nouée, comme une corde, à l'extrémité de ses bouts. Au bas d'un long gilet de velours reluisait la chaîne d'argent de sa montre. Un pantalon noir serrait ses jambes maigres. Ces deux os habillés plongeaient dans des souliers très évasés et se terminant en pointe.

Mme Vallantin le trouva bon, simple, d'une timidité d'enfant. Elle consentit à le garder.

Il était temps qu'Anna apprît à lire et à écrire.

Wallner offrit de se charger de son éducation. La veuve accepta sur-le-champ. Souvent déjà elle avait senti son cœur se serrer, en songeant qu'un jour ou l'autre elle devrait envoyer sa fille dehors, à l'école ou en pension. –« maintenant, l'avenir ne l'inquiétait plus. Elle aurait toujours sa fille à ses côtés. » par reconnaissance, elle admit Wallner à sa table.

Dans le quartier, il avait la réputation d'être « un homme qui savait de tout. » les uns le disaient riche ; les autres affirmaient qu'il vivait au jour le jour, et très péniblement. Mais on était d'accord pour le trouver obligeant, de moeurs irréprochables, d'une probité à toute épreuve. –« il n'avait qu'un tort, disait-on : celui de vivre enfermé dans sa chambre. Et cela, pour se casser la tête dans de vieux, vieux livres où le diable lui-même ne parviendrait à voir goutte ! » lorsque sa mère mourut, encore en deuil de son mari, il n'avait que douze ans. Un de ses oncles, resté garçon, le prit chez lui. Mais cela déplut à la gouvernante du célibataire. L'enfant fut envoyé en pension. Il y continua l'étude du grec et du latin ; il apprit aussi la musique. On disait de lui que c'était « un élève rempli de moyens. » malheureusement, un coup de sang emporta son oncle. Et le testament ouvert, il se



trouva que tout restait appartenir à la gouvernante, une assez belle fille, « qui avait toujours eu bien soin de son maître » . Rien pour le neveu. L'héritière ne songea qu'à s'en débarrasser au plus vite. Elle le retira de pension, et, sans tenir compte de son désespoir, –il voulait devenir un savant–elle le mit en apprentissage chez un cordonnier, un ivrogne, qui passait sa journée au cabaret, en manches de chemise. Il rentrait d'heure en heure pour injurier sa femme, renverser ses meubles et battre ses ouvriers des pieds et des mains, sous prétexte que lui-même n'avait pas été formé autrement.

D'une nature timide et craintive à l'excès, le petit Wallner souffrit pendant plusieurs mois sans se plaindre. Il lisait dans son lit, en cachette.

On le surprit. Le cordonnier le battit comme plâtre, jeta ses livres au feu. Ce fut le comble ! Il s'enfuit chez celle qui l'avait dépouillé, et, à genoux, avec des sanglots, en tordant ses mains jointes, il la supplia de le laisser retourner en pension. Elle lui rit au nez, lui donna une cinquantaine de thalers et l'envoya à tous les diables.

Wallner avait alors seize ans. Il gagna Düsseldorf, où il usa de ses ressources pour achever de s'instruire. Il s'essayait à quelque métier, quand il manquait de pain. Tombé malade, il dut entrer à l'hôpital. Il en sortit pour mener pendant de longues années une existence de chien errant.

Un jour, pressé de questions, il entra dans les pénibles détails de cette époque de sa vie. La veuve tressaillit, puis le regarda avec stupeur, lorsqu'il ajouta simplement : –oh ! Je ne vous ai pas dit la moitié de ce que j'ai souffert... j'ai mendié pendant bien des semaines.

Plus tard, il se joignit à quelques musiciens ambulants. Avec eux, il parcourut l'Allemagne, la Hollande et la Belgique. Debout, formant le cercle au coin des rues, les yeux tournés vers les croisées, lentes à s'ouvrir, ils jouaient des polkas et des valse langoureuses : les enfants s'exerçaient alors à la danse sur les trottoirs, pendant que les nourrices et les bonnes se balançaient aux hanches, dodelinant de la tête, la bouche et les yeux tout en rire.

Le hasard lui fournit à Bruxelles l'occasion de donner des leçons d'allemand et de musique. Puis, un vieux bourgeois le prit en amitié et l'aida de sa bourse. Wallner se jeta de nouveau dans l'étude, à corps perdu.

Comme beaucoup de savants, ses compatriotes, il voulait trouver une synthèse quelconque qui lui expliquât et le monde et lui-même. Chacune des sciences acquises lui paraissait être un des rameaux de cette vérité absolue qu'il cherchait.

Mais son génie ne suffisant pas à l'énormité de son entreprise, il y avait dans sa pensée, comme dans sa manière

d'être, ces oublis, ces distractions des hommes dont le cerveau est écartelé par une douzaine de préoccupations différentes. Il parlait de vases étrusques en réfléchissant à une théorie de Hegel, et souvent il faisait l'éloge d'une belle pipe dans les termes dont Winckelmann se sert pour exalter la beauté d'une statue grecque.

Cette incohérence de pensée et de langage plongeait dans la surprise les individus à idées positives dont il était entouré. En voyant cette figure hétéroclite, cet oeil qui paraissait toujours nager dans des bouffées de tabac à la recherche des choses inconnues, ils avaient très commodément mis sur le compte d'un peu de folie les douloureux efforts de ce rêveur, voulant saisir un fantôme qui lui échappait. –le vide s'agrandit insensiblement autour de lui. Son mutisme, dont il ne sortait que pour parler avec abondance sur des matières philosophiques, écarta tous ceux qu'avait séduits sa physionomie souffrante et sympathique.

Il ne fit rien pour les retenir. Sans eux, que de temps gagné !

Mais la vieillese vint. Son isolement commença à lui peser.

Il se trouva tout d'un coup en présence de Mme Vallantin. L'extérieur sévère de la vieille dame, sa parole agressive, lui causèrent d'abord quelque crainte pour son repos dans

l'avenir. Il se rassura vite, ayant deviné ce caractère aigri par les souffrances morales et découvert un coeur compatissant sous cette enveloppe rigide.

La veuve l'eut entièrement sous sa dépendance.

L'attachement du vieillard pour elle était entier ; rien ne pouvait l'altérer. « c'était grâce à elle qu'il vivait enfin de la vie de famille ! » pour cela seul, elle aurait pu le battre, comme son ancien maître le cordonnier. Sans murmure, sans marque de contrariété, il supportait ses exagérations, ses gronderies aigres, ses tracasseries.

Il devait être exact aux heures des repas ; il lui était défendu de fumer ailleurs que dans son appartement ; il fallait qu'il laissât cirer ses souliers, broser sa redingote et son chapeau, chaque matin. Dans la conversation, pas de philosophie !

Ni de ce « qu'il appelait de la... métaphysique ! » on fronçait les sourcils quand il s'avisait de prononcer des noms comme ceux de Hegel, de Beethoven, de Goethe, de Schiller... etc. " il avouait lui-même que tous ces gens-là étaient morts, –par conséquent ! Et puis, quand même ! ...

sans penser si loin, le journal ne renfermait-il pas des choses assez intéressantes, et que du moins tout le monde pouvait comprendre ? Pourquoi vouloir paraître si malin ? ...

" elle lui disait : –je n'ai pas lu dans les livres, comme vous, c'est vrai. Mais ne faut–il pas toutes sortes de gens pour faire un monde ?

Une fois installée, Mme Vallantin s'arrangea de façon à vivre dans un isolement à peu près complet.

Elle voulait le calme. L'imprévu lui causait un véritable malaise ; elle n'appréhendait rien tant que d'être dérangée dans la moindre de ses habitudes.

Son réel bonheur eût été de pouvoir se confiner tout entière dans chaque minute de son existence, de ne pas se ressouvenir, de ne rien prévoir, ou craindre, ou désirer.

La journée commençait sans bruit, sans secousse, et se terminait de même, sans avoir rien achevé ou préparé. C'était comme un corridor vide qu'elle traversait lentement, les yeux fermés.

Hiver comme été, on se levait de grand matin. à sept heures sonnantes, on déjeunait. La veuve remontait ensuite dans sa chambre à coucher, pour s'asseoir auprès d'une table sur laquelle était placée une aiguière remplie d'eau tiède. Et Anna s'approchait pour se laisser laver et habiller.

Elle ôtait elle–même sa robe de nuit, qui glissait le long de son corps, tombait sur ses pieds. Toute frileuse dans sa

chemise, elle croisait ses mignons bras nus contre sa poitrine. Alors, gravement, la mère mouillait l'essuie-main, le frottait de savon. –« fermez les yeux ! » disait-elle.

–" non, maman, non, suppliait Anna, pas la figure !

ça pique si fort aux yeux ! " mais la veuve n'écoutait rien, et l'enfant pleurait et frappait du pied.

La toilette achevée, Anna se reculait de quelques pas afin que sa mère pût l'examiner. –elle était là, debout, dans sa robe écossaise lui descendant jusqu'aux genoux, avec sa collerette à pointes, son grand tablier blanc, un ruban de velours noir appliqué sur ses blonds cheveux peignés en arrière.

Les joues roses, les bras pendants, bien d'aplomb dans ses petites bottines, elle souriait.

La veuve lui recommandait alors d'être moins étourdie que la veille et de ne pas se salir.

Anna s'élançait hors de la chambre. Elle montait chez Wallner, au second étage, en s'aidant des balustres de la rampe, à cause de la hauteur des marches de l'escalier. Elle agitait la clef dans la serrure pour annoncer sa présence. Et si Wallner tardait à lui ouvrir, elle se plaçait le dos contre la porte, et frappait de grands coups avec les talons. En

souriant avec malice, elle l'écoutait se dépêcher. Sur le seuil, il commençait une remontrance, mais elle, couvrant cette voix grondeuse par des éclats de rire, tête baissée, se précipitait dans l'appartement.

C'était une salle rectangulaire, étroite et longue, avec des murs blancs. Des meubles et des objets anciens l'encombrait : on eût dit d'une boutique d'antiquaire. Elle n'avait qu'une seule fenêtre, à profonde embrasure, et traversée d'une croix latine. La vue donnait sur le jardin, planté de hauts arbres. Aux soirs d'été, le soleil qui baissait, passant par les vitres sans rideaux, s'étalait en bande sur le plancher, très loin, et rendait les ombres du fond plus noires. Dans le clair-obscur reluisaient alors les arabesques argentées de potiches à large panse et des lames nues dans une panoplie.

On commençait par la leçon de lecture. Anna s'asseyait en face d'une table recouverte d'un tapis usé. Elle se mettait à épeler à haute voix, accoudée des deux bras, la tête entre les mains.

Wallner se tenait debout auprès d'elle, s'éloignant de temps à autre, les bras croisés, et répétant avec interrogation les syllabes que l'enfant énonçait mal. – puis, c'était la leçon d'écriture.

Il se penchait au-dessus de son élève dont il enfermait le petite main dans la sienne, pour l'aider à diriger la plume sur le papier.

Les leçons terminées, Wallner laissait Anna jouer dans son appartement. Elle menait grand tapage, déplaçait les meubles et les sièges, forçant son professeur à les pousser lorsqu'ils étaient trop lourds. Et elle le priait si gentiment, qu'il lui donnait toutes sortes de nippes et d'antiquailles pour habiller ses poupées et bâtir des autels. –assis dans son fauteuil, les yeux presque clos, comme pour rêver, il écoutait le tapotement sur le plancher des pieds de l'enfant, cambrés et tout petits. C'était pour lui une véritable musique, étonnante et attrayante, comme le chant d'un oiseau amené par hasard dans une forêt vide.

Il arrivait qu'Anna laissait là ses jeux tout d'un coup. L'air réfléchi, elle s'approchait de son maître, posait ses coudes nus sur un bras du fauteuil et ses joues dans les paumes de ses mains, réunies au poignet. Elle lui faisait alors une de ces naïves questions d'enfant, toujours si embarrassantes. Wallner restait immobile, le front plissé, l'esprit à la torture pour répondre.

Ce frais visage placé tout auprès du sien embrouillait ses idées. –oh ! L'exquise créature !



Quelle magie ses grands yeux noirs, chargés d'attention, donnaient à sa blonde tête ! La saine pâleur qu'avaient ses joues !

–dis, dis ? ... mais dis donc ? Insistait–elle, impatiente à la fin.

N'en pouvant rien tirer, elle lui tournait le dos et le boudait tant qu'elle n'avait pas besoin de son aide.

Le dimanche, en grande toilette, elle venait se montrer à lui. Alors, quel printemps dans cette vieille chambre ! Et que de radotages, que d'enfantines paroles tombaient des lèvres fanées du vieillard !

En sortant, elle se retournait à demi, et rejetait la tête en arrière, pour pouvoir le regarder de dessous son chapeau de paille rond.

Anna se prit de sympathie pour le vieux Wallner.

Elle lui confiait ses peines. Assez souvent, elle venait le trouver, tout en pleurs. –« sa mère lui avait parlé avec une grosse voix, ou bien, l'avait menacée de la mettre dans un coin, debout, le visage contre la muraille ! » et pendant qu'elle racontait ses chagrins, Wallner allait d'une extrémité à l'autre de sa vaste chambre, où il paraissait atrophié, comme une noisette dans une coque trop grande. Il

feuilletait des bouquins, dont la couverture grinçait entre ses doigts, accordait ses instruments, nettoyait ses pipes, donnait un coup d'oeil à ses collections d'insectes et de papillons, ou rangeait de nouvelles chinoiseries achetées la veille. Anna le suivait, en se lamentant. Il ouvrait des cassettes, des boîtes antiques, des tiroirs d'où s'exhalait un parfum de vieilles choses. En même temps que lui, l'enfant y plongeait ses regards, brillants de curiosité et de larmes. Parfois, surmontant son affliction, elle questionnait sur le nom et sur l'emploi d'un objet. Alors, Wallner commençait une démonstration savante, dans laquelle s'entremêlaient des verbes latins et des adjectifs allemands. Anna l'écoutait, bouche ouverte, pendant que des larmes grossissaient encore dans les coins de ses yeux.

Mais, au bout d'un instant, le chagrin était dissipé.

Les folles gambades commençaient. Wallner avait beau s'impatienter, elle n'en finissait pas ! Le taquinant par mille espiègleries, faisant mine de vouloir toucher aux objets les plus précieux...

il s'élançait. L'enfant se laissait choir sur le plancher dans un accès de fou rire.

Tout ce tapage importunait souvent la mère, qui appelait alors sa fille, du bas de l'escalier.

Anna ne se hâtait pas toujours d'obéir. La servante entra et l'emmenait par la main. En descendant, la petite lui demandait d'une voix tremblante : « si sa maman était bien fâchée ? » Mme Vallantin l'attirait sur ses genoux et se mettait à la sermonner. Pour trouver matière à bons conseils, il lui arrivait de ramener sur le tapis quelque vieille peccadille au sujet de laquelle Anna avait déjà subi d'interminables remontrances.

Aussitôt, l'enfant descendait des genoux de sa mère.

Debout, boudeuse, le menton contre la poitrine, elle ne levait la tête que pour répliquer avec vivacité.

à la fin, poussée à bout, la veuve appuyait la main sur l'épaule de sa fille et se penchait vers elle, les sourcils froncés. En voyant briller ces grands yeux noirs au milieu d'une face jaune que le mécontentement enlaidissait encore, Anna se mettait à trembler, puis tombait sur les genoux, le visage dans les deux mains, sanglotant. Les bras reposés sur les bords du fauteuil, le haut du corps en avant, sa mère restait à l'écouter. On eût dit alors qu'elle sortait d'un rêve. Elle paraissait chercher à s'expliquer ce qui avait pu occasionner cet effroi et ces pleurs. Si Wallner venait à entrer, Anna, se relevant, courait se jeter dans ses bras, comme pour implorer sa protection.

La veuve suivait ce mouvement avec un tressaillement douloureux.

Il lui prenait quelquefois pour sa fille des tendresses convulsives.

Brusquement, elle la serrait contre sa poitrine, à lui faire mal. Ou bien, enfonçant ses mains sèches dans sa blonde chevelure, elle lui renversait la tête en arrière, et ainsi, elle la considérait longtemps, la physionomie sérieuse, les yeux tout ouverts ; puis, sans parler, elle l'étreignait de nouveau et l'embrassait jusqu'à l'étouffement.

—l'enfant redoutait fort ces rudes et silencieuses caresses.

En hiver, tous les soirs, vers huit heures arrivait la société de Mme Vallantin, restreinte à quatre vieilles femmes et au mari de l'une d'elles : les trois autres étaient restées filles. Elles portaient ridicules à cordons de soie, broches voyantes, demi-souliers à rubans croisés sur le cou-de-pied, et noués derrière, au-dessus du talon. On prenait place autour de la table. Wallner seul, qui ne jouait jamais, s'installait auprès du poêle, avec charge, à certains jours, de surveiller la cuisson des marrons. La partie de *nain jaune* commençait : elle durait jusqu'à onze heures et quelquefois minuit. On se quittait en se chamaillant un peu, après s'être donné tout le mal imaginable pour gagner ou perdre quelques centimes.

Une des vives appréhensions d'Anna, jusqu'à l'âge où sa mère ne la traita plus tout à fait en petite fille, fut le moment du coucher, qui suivait ces soirées mornes dans leur mesquine animation.

La société venait de se retirer. Wallner, perdu dans ses songeries, se tenait auprès du feu, presque éteint. Mme Vallantin était debout devant son secrétaire. Elle rangeait les cartes, les petits paniers en osier, les jetons, en les classant selon leur couleur et leur longueur, après les avoir comptés avec soin. La lampe à grand abat-jour de fer brûlait au milieu de la table, où déjà sommeillait Anna, la tête entre ses bras arrondis. Il se faisait des moments de silence, pendant lesquels il semblait que le vent, dans la cheminée, enflât son souffle : au dehors, c'était un bruit de pas ou le roulement d'une voiture, par intervalles.

Une fois tout remis en place et le tiroir refermé, Mme Vallantin allait ouvrir la porte et criait dans le vestibule : « Jeanne ! » alors, on entendait les pas traînants de la domestique, réveillée en sursaut, le bruit des armoires qu'elle fermait avec force, en faisant résonner les ustensiles de cuisine pendus le long des murs et les casseroles, les chaudrons de cuivre alignés sur des planches.

Puis, elle apparaissait entre la muraille et le battant de la porte, la figure endormie et éclairée en plein par une lampe dont elle remontait la mèche avec une épingle.

Anna, secouée par sa mère, se levait en murmurant et prenait, vacillante de sommeil, le chemin de l'escalier : elle laissait pendre un de ses bras sur la rampe et trébuchait, presque à chaque marche. La veuve montait, après avoir jeté un dernier coup d'oeil sur le foyer, sur la fenêtre et sur son secrétaire, fermé la salle à manger à double tour et inspecté les verrous de la porte de la rue. Wallner venait ensuite, puis, la domestique. Cet ordre était invariable.

Leurs ombres s'agitaient à la file, démesurées, le long des murs blanchis à la chaux. Les pas étaient lourds, ils portaient le sommeil.

Devant la chambre à coucher, on faisait halte.

Anna se laissait tomber de tout son poids contre la porte, ce qui provoquait un chut de la part de la veuve, dont la respiration haletait quelques marches plus bas. Wallner souhaitait une bonne nuit ; puis, il attendait qu'Anna lui criât : « bonsoir, ami. » se retournant alors tout d'une pièce et comme emboîté dans sa redingote, il commençait, seul cette fois, une nouvelle ascension jusqu'à son appartement.

Peu après, de nouveaux pas, traînés, pesants faisaient craquer le vieil escalier. C'était la domestique, qui après avoir aidé à déshabiller l'enfant, gagnait sa mansarde, d'étage en étage.

Pendant ce temps, les pieds nus, dans sa robe de nuit, Anna venait s'appuyer contre sa mère. Elle murmurait : –... nédiction, m'man...

–que le... voulez–vous bien vous tenir autrement, mademoiselle ! Qu'est–ce que c'est que ces manières–là... ? Que le bon Dieu te bénisse,...

mon enfant.

Et la veuve lui faisait avec le pouce une croix sur le front.

Pieuse comme une soeur de charité, travailleuse comme une abeille, ennuyée comme une ignorante, et très fière de sa piété, de ses goûts, de ses habitudes, Mme Vallantin ne croyait pas qu'Anna dût ne pas lui ressembler ou avoir d'autres besoins que les siens. Aussi, tous ses efforts tendaient à obtenir qu'elle se modelât sur sa manière de penser et d'agir.

Anna grandit. La veuve finit par s'apercevoir qu'il n'y avait entre elle et son enfant aucune communion d'idées ou de sentiments. C'était le sang inquiet, la nature passionnée du père. Tout luxe, toute élégance l'attirait. S'imaginant que sa bienveillance ne ferait qu'aggraver le mal, Mme Vallantin refoula dès lors ses tendresses toujours débordantes. Elle se fit craindre. Puis, ce fut la beauté de la jeune fille qui lui donna des inquiétudes. –« si on allait l'aimer ! » pour mieux

la river à sa personne, la veuve se défit de plusieurs de ses connaissances et n'admit chez elle aucun jeune homme, voulant absolument qu'Anna appartînt à elle seule, qu'elle demeurât fille, le seul parti qui lui parût propre à assurer une vie exempte de soucis. Et en toutes choses sa sévérité s'accrut, de même que sa surveillance qui s'exerça insupportablement. Jamais Anna ne sortait sans être accompagnée par elle, ne fallût-il traverser que la rue. —la maison devint plus triste, plus silencieuse encore.

Mais la nature même d'Anna, tout autant que l'éducation qui lui était donnée par Wallner, allaient à l'encontre des efforts persistants de Mme Vallantin. En outre, elle lisait en secret des romans que lui prêtait sa cousine Estelle Vanières. C'étaient romans de chevalerie ! Après chaque lecture, elle restait comme étourdie, la tête en feu.

Il lui vint des aspirations vers une vie brillante et agitée. Comme elle s'ennuyait maintenant dans cette vieille maison de la rue aux laines ! Tout y était si sombre, si fané ! Lui faudrait-il donc toujours vivre de cette vie de couvent, dont sa mère réglait la sévère et monotone ordonnance ?

—« pourquoi, disait-elle, ne me conduisez-vous pas au bal ou du moins au théâtre où vont tant de jeunes filles, Estelle toute la première ? » la veuve fermait l'oreille à cette plainte importune. Et, pressée trop vivement, elle trouvait des paroles si dures que sa fille s'éloignait, effrayée, et fondant



en larmes.

En été seulement, le dimanche, Anna faisait avec sa mère, de loin en loin, une promenade au parc ou sur les boulevards. Elle prenait ses récréations dans le jardin qui était vaste, touffu, rempli de fleurs. Mais, l'automne venant, les feuilles tombaient et les branches des arbres se détachaient nues sur le fond gris du ciel. Puis, arrivaient les brouillards, les grandes pluies, la neige.

Il fallait rentrer, pour bien longtemps, dans la vieille salle à manger où la pendule taquetait continuellement, et rester là tout le jour, comme une momie dans ses bandelettes. Que de projets, de rêves, d'irrésolutions, de plans ébauchés et aussi vite abandonnés, pendant ces heures qui s'écoulaient lentes et froides et que le lendemain ramenait !

Iii un soir, Mme Vallantin se trouvait, sans lumière, assise dans son fauteuil, auprès du poêle de la salle à manger. Les bras croisés, les pieds sur un tabouret, son tricot de laine blanche sur les genoux, elle songeait, les yeux ouverts dans l'obscurité.

De l'autre côté de la cheminée, se tenait Wallner, le corps en demi-cercle, les avant-bras sur les cuisses.

C'était un dimanche de carnaval, et la rue restait toute calme. De temps en temps seulement, des couples masqués

passaient vite : c'étaient de sombres dominos ou d'éclatants costumes à demi cachés sous des châles ou sous des paletots.

Mais, au loin, presque sans interruption, résonnait le chant creux des trompettes de fer-blanc ; puis, des clameurs et des fanfares s'élevaient, par bouffées sourdes.

Anna regardait à la fenêtre, les coudes sur la tablette, les joues entre les mains. Le vent, qui avait soufflé pendant tout le jour, était tombé, et, vis-à-vis d'elle, les têtes nues de peupliers, dépassant le haut mur d'un jardin, ne remuaient plus. Au travers d'ombres opaques, la lumière de la lune s'étendait en nappes sur le pavé, sur les façades.

Des souvenirs d'enfance affluaient à son esprit.

Elle revoyait la montagne de la cour, la rue de la Madeleine, resplendissantes des éclairages de la ville et des magasins, les voitures, les équipages, se frayant une route dans la foule grondante, et aussi le passage saint-Hubert, regorgeant tout à coup de longues bandes de masques, musique en tête !

Elle se souvenait d'un soir où, revenant de chez sa tante elle avait prié sa mère de s'arrêter un instant devant l'entrée de la grande-harmonie. On dansait au premier étage. Les fenêtres formaient de grands carrés rougeâtres dans la

façade sombre. Au bas, une interminable file de voitures s'ébranlait continuellement. Et chaque fois qu'une portière se refermait, des dames et des demoiselles s'éloignaient sous le vestibule, entre deux haies d'orangers, avec des robes bleues, blanches, roses, et des perles, des fleurs, des rubans dans les cheveux...

huit heures sonnant à la pendule, Mme Vallantin se leva tout d'un coup, en disant : « il est temps de fermer. » elle alla sur le seuil de la porte crier à la servante de pousser les volets.

Au bout de quelques minutes seulement, Jeanne traversa le vestibule, lente comme une personne à demi endormie.

Alors, un grand brouhaha se fit à gauche, à l'entrée de la rue, et des masques débouchèrent en criant. Mme Vallantin courut en hâte ordonner à Jeanne de rentrer. Il était trop tard. La servante avait disparu au milieu d'une nuée de pierrots, de turcs, de chinois, de polichinelles, qui agitaient les bras, les jambes. On entendait des rires, de longs cris aigus.

Anna, moitié joyeuse, moitié effrayée, regardait cette scène, debout contre la fenêtre. Elle fut aperçue. Des pierrots accoururent et, derrière les vitres, ils commencèrent une pantomime amoureuse.

Ils appuyaient la main sur le coeur, en fléchissant le genou, ils lui envoyaient des baisers du bout des doigts, ou bien encore ils faisaient les désespérés, laissant pendre leurs bras, levant leurs regards au ciel. Un seul l'examinait silencieusement, immobile : ses yeux brillaient dans les trous de son loup de velours noir.

à la fin, Jeanne réussit à se dégager. Elle se précipita dans le vestibule, frappant et bousculant ceux qui essayaient encore de la retenir. Les masques s'y jetèrent après elle. Et tout à coup, ils pénétrèrent dans la salle, Wallner en ayant ouvert la porte, pour s'interposer. Ce fut un vacarme assourdissant. Anna, tremblante, le haut du corps rejeté en arrière, luttait entre la curiosité et la peur, se voilant les yeux de ses mains, dont elle écartait et rapprochait alternativement les doigts, en poussant de petits cris effrayés.

Ce tumulte, qui se prolongeait, avait attiré des curieux devant la maison. Les masques, craignant la venue de quelque agent de police, s'éloignèrent en hâte.

Anna se penchait de nouveau sur la vitre, lorsqu'elle entendit marcher derrière elle. Se retournant brusquement, elle avança la tête. Un des pierrots était à ses côtés. Son long vêtement blanc tranchait sur le fond obscur de la salle.

à son loup de velours noir, elle reconnut celui qui tout à l'heure, de la rue, l'avait regardée avec tant de persistance. Elle le repoussa, en jetant un cri. Il lui saisit la main et y appuya ses lèvres. Comme il se redressait, Mme Vallantin lui arracha son masque. Avec des yeux avides, Anna se pencha, assez pour distinguer ses traits ; et puis, elle entendit successivement dans le fond de la salle, dans le vestibule et dans la rue un bruit de pas qui fuyaient.

La veuve, haletant de courroux, alla fermer la porte de la maison. Elle revint. Alors, elle s'épancha en paroles dures : « Jeanne, c'était une bavarde, rien de plus ! ... si elle avait fermé les volets sur-le-champ, elle n'aurait pas été surprise par des gens masqués, tout ce scandale n'aurait pas eu lieu ! ... quelle misère que les domestiques ! ... ah ! Si on pouvait tout faire par soi-même ! ... » la servante, en pleurant, rentra dans sa cuisine.

Wallner à son tour fut pris à partie : –« qu'avait-il besoin de se mêler de cela ? ... il était la cause qu'un de ces mauvais sujets s'était approché de sa fille ! » –et quant à vous, mademoiselle, il m'a paru que vous écoutiez ce polisson... que vous a-t-il dit ? ...

me répondrez-vous, à la fin ?

–je ne sais, maman, j'avais la tête perdue !

Le regard fixe, Anna cherchait à se rappeler...

elle se souvint ! C'était Jeanne qui le lui avait fait remarquer, une après-midi qu'elles se trouvaient ensemble dans la salle à manger.

Elle l'entendait encore : –regardez donc, mademoiselle, le beau jeune homme qui passe dans la rue ! Il a des yeux... à la perdition de son âme !

Mme Vallantin s'assura qu'aucun objet n'avait été enlevé, puis recompta son argenterie. Elle se rassit alors et continua de bougonner jusqu'à l'arrivée de sa société habituelle.

En s'approchant de la table, où le jeu était déjà placé, Anna aperçut quelque chose à terre, près de la chaise qu'elle quittait. –« son masque ! » elle le ramassa et le mit en poche.

La soirée fut très agitée au début. On ne parla que de l'incident ; on le dénatura d'une manière merveilleuse. Mais le jeu, comme un râteau de croupier, finit par attirer l'attention de tous.

Mlle Adélaïde Renard avait le *nain* presque à chaque coup, et, triomphante, elle l'annonçait avec une sorte de convulsion dans la voix. Une sourde colère s'élevait autour de la table contre cet insolent bonheur. –« cela n'est pas

étonnant, répétait M Bosmans, on ne mêle pas assez les cartes. » et son tour venu, il réparait longuement la négligence des autres. On murmurait ; c'étaient des marques d'impatience. –« Casimir, c'est assez ! » lui criait sa femme. « c'est que... » –« je vous dis que c'est assez,... donnez ! » il obéissait, en épiant du coin de l'oeil le visage de Mlle Adélaïde.

Elle serrait les lèvres,... elle avait encore le nain ! Il déclarait alors que *c'était fichant*. son épouse, Mme Justine Bosmans, née Vanhuckerke, n'avait pas non plus trop à maudire la chance ce soir-là ; aussi, elle ne jetait pas avec fureur ses cartes sur la table, ce qui lui arrivait toujours lorsqu'elle devait passer deux fois de suite son tour de jouer. Mlle Julie, soeur de Mlle Adélaïde Renard, « ne perdait ni ne gagnait. » –le cercle formé autour de la table présentait cette animation des personnes qui, engourdies toute la journée, se détendent et accumulent leur vitalité dans la distraction du jeu. C'étaient des défiances, des chamailleries, des allusions mordantes à faire croire à une réunion d'actionnaires, plutôt qu'à une collection de vieilles femmes se disputant l'honnête nain jaune.

Une seule des joueuses était en complète déveine.

Elle tirait, en grognant, sans jamais mettre au jour le reste de son argent, centime après centime d'une bourse très longue, d'un vert déteint, où sa monnaie paraissait perdue

comme Toby Gibby dans son armure d'emprunt. C'était Mlle Euphrasie Pynsaert. Les as lui brûlaient à chaque instant les mains. On ne donnait à ce grand désastre que des sourires ironiques.

La soirée se prolongeait. Anna était au supplice : il lui avait pris un désir fiévreux d'examiner sa trouvaille, ne fût-ce qu'un instant.

Vers dix heures, Mme Vallantin tira d'un garde-manger son fameux bocal de liqueur aux cerises et son pain à la grecque incomparable, dont Mlle Pynsaert fit pour la centième fois, et dans les mêmes termes, un éloge sans réserve.

Anna sortit de la salle et entra dans la cuisine, en marchant si doucement qu'elle ne réveilla pas la servante.

Jeanne, le visage rouge, assise auprès du feu qui s'éteignait, s'était endormie en raccommodant des bas. à côté d'elle, sur une table de bois blanc, brûlait une lampe de cuivre dont la mèche se charbonnait, laissant monter vers le plafond un long jet de fumée noirâtre. Anna s'approcha de la table. Les yeux fixés sur le visage de la servante, elle retira le masque de sa robe, puis s'accouda sous la lampe. –c'était un masque de velours, garni en dedans de toile fine, et qui dégageait un parfum doux. Elle le remit au fond de sa poche, et resta sans bouger, comme engourdie, le cerveau



bourdonnant. En face d'elle, Jeanne, la tête ballante, prononçait dans son sommeil lourd des phrases entrecoupées.

–Anna ?

Elle se détourna, en poussant un cri. Jeanne tressauta sur sa chaise.

–que faites–vous là ?

–mais... rien, maman.

–rien ? ...

–je... regardais Jeanne dormir.

Il se fit un silence. La veuve, debout sur le seuil, considérait fixement sa fille.

–dieu ! Maman, que tu me fais peur !

Et, tombant assise, elle se mit à sangloter.

Une heure plus tard, Mme Vallantin procéda à son solennel coucher.

Anna fut longtemps avant de pouvoir s'endormir.

Renversée sur le dos, les bras repliés sous sa tête, elle songeait, les yeux ouverts. Tous les événements de la soirée arrivaient à son esprit en masse confuse et bruyants comme une foule. Elle rêva la nuit entière : –elle vit de nouveau la rue éclairée par la lune, les silhouettes grises des peupliers se découpant sur un fond de vapeur bleuâtre, la salle à manger, longue, triste, toute sombre, et, dans la lumière et dans les ombres, des costumes blancs, verts, jaunes, des plumes noires, rouges, des reflets d'or et d'argent ; elle entendit l'aigre bruit des grelots, le susurrement des pratiques, le claquement des battes d'arlequins, les criaileries des paillasses avec d'amples collerettes voltigeant sur leurs épaules. Les pierrots accoururent lui faire de profondes révérences. Souples d'échine, ils laissaient jusqu'à terre pendre leurs larges manches : ils se redressaient, tous à la fois, et levaient vers elle leurs faces pâles aux bouches rondes.

Toutes choses, à la fin, se fondirent dans une grande lumière, pareille à un brouillard laiteux, où elle se sentit mollement flotter, au milieu d'un grand silence. Puis, elle ouït une vibration lointaine, harmonieuse dont la résonance allait grossissant toujours. Elle écoutait, anxieuse : quelque chose de doux, de caressant passa tout à coup sur sa main, et presque aussitôt une sensation de froid la rida de la tête aux pieds.

Elle fut debout de grand matin. Par la fenêtre de la chambre à coucher, qui donnait sur le jardin, elle vit la neige tomber à gros flocons : la terre, les arbres, les toits en étaient couverts. Cette journée, commençant à peine, s'offrit à l'avance à sa pensée avec sa monotonie, son lourd ennui, ses bourgeoises occupations. Elle fut prise de découragement, comme le piéton déjà las qui jette les yeux devant lui sur la chaussée boueuse, droite à perte de vue.

Pendant tout le jour, elle se livra, tête baissée, à la passion qui germait en elle, conversant avec un souvenir qui lui rendait tout au monde indifférent. Si cette aventure ne devait pas avoir de suite, elle avait du moins réveillé son imagination. Son atmosphère était renouvelée. Il lui semblait qu'une fenêtre venait de s'ouvrir sur son avenir. Elle s'y tenait, clignant des yeux, éblouie par la lumière trop vive. Au-dessous, elle voyait un trou noir, sans fond, infranchissable.

Et l'horizon, là-bas, était resplendissant !

—en abaissant ses paupières, le beau visage de son inconnu lui réapparaissait. Mais ces évocations mentales, laissant toujours le vide après elles, lui causaient une douleur irritante comme une brûlure. —« à quoi bon ? Finissait-elle par se dire. Je ne le reverrai bien certainement jamais ! » mais l'espoir renaissait vite. Elle imaginait des rencontres imprévues. Et de ces luttes, qui la laissaient brisée, son

amour sortait plus fort, plus parfumé, comme une fleur après l'orage.

Iv Henri Dermal, fils d'un rentier de Liège, étudiait le droit à l'université libre de Bruxelles.

Il recevait chaque année de son père une somme de trois mille francs. Mais sa mère lui venait en aide, très souvent, et, dans les jours de disette, il écrivait à sa soeur, chez une amie à elle.

Ses lettres à Eugénie commençaient à peu près invariablement ainsi : –« que je t'embrasse d'abord, chère soeur. Tu es un ange ! J'aurais besoin... » les prétextes étaient variés. Il avait de l'imagination.

Lorsque la demande arrivait à l'époque du carnaval, Eugénie envoyait à son frère l'argent reçu pour ses étrennes, le jour de l'an. Plus tard, en été, quand Henri s'en allait à Boitsfort avec Mlle Léonie du corps de ballet ou Mlle Madiani du théâtre des galeries saint-Hubert, elle rassemblait ses économies et demandait un peu d'argent à sa mère, pour s'acheter n'importe quoi.

à bout de ressources, elle avait recours à l'un ou l'autre de ses oncles.

Henri recevait une lettre avec cinq cachets de cire bleue. Si le billet de banque qu'elle renfermait valait la somme sollicitée, il lui arrivait de ne pas prendre connaissance de la prose de sa soeur. Dans le cas contraire, il la parcourait, très vite. La bonne Eugénie s'excusait de n'avoir pu envoyer davantage.

Il rencontra Mlle Vallantin, accompagnée de sa mère, un soir de juin, à l'entrée de la rue Duquesnoy. Il s'arrêta court pour la suivre des yeux.

Elle marchait vite, avec une grâce libre et assurée.

Sa robe longue ondulait sur le trottoir, toute bruissante. De la main gauche, elle la relevait un peu découvrant ainsi par devant ses petits pieds cambrés.

Accosté dans cet instant par un ami, Henri la perdit de vue. Il troua la foule, parcourut plusieurs rues en regardant à l'intérieur des magasins, mais inutilement. à la fin, il rentra chez lui, tout enfiévré. Il ne put y tenir. Le pavé l'attirait. Et par les quartiers déserts et par les rues bruyantes, il s'en alla seul, triste.

—« je ne la reverrai plus ! » se répétait-il, les yeux brûlants, sans larmes. Quelles défaillances au coeur ! Il cédait encore, mais non sans révolte, à chaque émotion soudaine qui lui faisait espérer celle qu'il cherchait dans une

femme entrevue, au loin.

Il se hâtait. Souvent, après quelques pas, son erreur lui apparaissait évidente ; il s'arrêtait brusquement, avec une secousse dans la poitrine, quand l'illusion l'avait traîné jusqu'au bout.

Durant plusieurs jours, l'image d'Anna, dans tout son rayonnement, demeura présente à sa pensée. Il allait à elle, et lui soulevait à la fois les deux bras, pour mieux l'étreindre. Il regardait de près ses yeux noirs, doux et étonnés, sa chevelure blonde, ses narines transparentes, harmonieusement dilatées, sa pâleur splendide. Alors, tout en ivresse, et balbutiant des cris, il l'embrassait dans le cou, sur les lèvres, sur les yeux. Par suite, sa mémoire la lui représenta moins fidèlement. Elle pâlit de plus en plus et se tint flottante, à distance, doucement voilée comme le soleil dans les vapeurs de l'automne. Il avait besoin de se recueillir longuement pour l'entrevoir à peine, et, presque toujours, il finissait par reconnaître dans ce fantôme, si péniblement évoqué, les traits de la maîtresse quittée le matin ou de la femme désirée la veille.

Il revit Anna, l'hiver suivant, dans une soirée de carnaval, après un dîner chez le *grand* Dubos, avec des amis. Au dessert, on avait proposé de louer des costumes et d'aller faire du tapage au bal des nouveautés. En attendant l'heure, ils coururent relancer chez sa maîtresse, rue du cerf, un

camarade qui s'était abstenu de prendre part à la noce, sous prétexte qu'il se devait nuit et jour à son examen.

La servante de Mme Vallantin arrêta un instant la troupe insolente. Ce fut alors qu'Henri aperçut derrière une vitre la tête blonde d'Anna, aux yeux et aux sourcils noirs. Il s'approcha, la poitrine gonflée, s'attendant à une déception.

–c'était elle !

Il n'avait plus son masque lorsqu'il rejoignit ses camarades. On l'en avertit. Alors, il s'esquiva, prit une voiture et se fit conduire chez lui. –le coude sur le genou, le front dans le creux de la main, le regard noyé, il resta longtemps assis devant sa cheminée où flamboyait un feu vif et clair.

Comme ces matins de printemps qui s'éveillent lumineux dans le brouillard, la joie qui emplissait sa poitrine était mélangée de tristesse, d'inquiétudes vagues, mais tenaces. –" ce pouvait ne pas être là qu'elle demeurait ! ... comment la revoir ? ...

l'aimerait-elle ? Et d'abord, était-elle libre ? ... " vers dix heures, il alla, presque en courant, dans la rue aux laines. Par les jalousies des volets fermés, il vit de la lumière dans la salle à manger : des voix différentes s'élevaient, tour à tour. à l'approche des passants, il s'écartait ; et de loin, il

tenait les yeux obstinément fixés sur la porte, dont le marteau luisait à la lueur du gaz.

Dans la matinée du jour suivant, il reprit le chemin de la rue aux laines. –les rideaux étaient fermés. Il passa, puis se retourna pour envelopper la maison d'un lent regard, depuis le seuil, jusqu'aux fenêtres des mansardes. Il s'en alla d'un autre côté, revint sur ses pas : la maison avait toujours son aspect vide.

Il eut des renseignements : –« cette demoiselle était très sage. Elle se nommait Anna Vallantin et vivait avec sa mère et un vieux petit monsieur, qui n'était pas son père. Il serait difficile de lui parler, attendu qu'elle ne sortait jamais seule. » Henri s'assit devant son secrétaire. Il s'y tint pendant deux heures, écrivant. Lorsque l'idée faisait défaut, lorsque la phrase ne venait pas, il mâchonnait les barbes de sa plume, se croisait et se décroisait les jambes, les yeux fixés sur le drap vert, devant lui ; ou bien, il se renversait et regardait le ciel, par les derniers carreaux.

–il mit sa lettre en poche et, durant la soirée, il se promena dans la rue aux laines, espérant que le hasard lui ferait rencontrer la grosse servante.

Quelques promesses la lui gagneraient et sa lettre arriverait à son adresse.



Les contrevents étaient fermés. En passant près de la fenêtre de la salle à manger, il entendit un murmure de voix comme l'autre soir. La porte resta close.

V le lendemain, c'était le jour du mardi-gras.

L'ennui vague, douloureux, qui tâtonne comme un aveugle, avait remplacé chez Anna sa surexcitation de la veille. Toute lente, elle allait et venait d'une chambre à l'autre. Quel pesant malaise !

Quelle fatigue dans le repos et quel dégoût pour l'action ! ... qu'y avait-il donc de changé dans cette grande salle ? Les murs lui en paraissaient plus froids, plus nus, les meubles moins familiers.

Il ne lui était jamais arrivé, bien certainement, de trouver en elle et autour d'elle un si grand vide.

Et rien à attendre des heures à venir ! Il lui prenait à cette idée des attendrissements qui la brisaient.

Souvent aussi, sa pensée la reportait dans l'obscurité de l'autre soir. Il était là, tout contre elle : la douceur pénétrante de ses yeux lui remuait l'âme. Et, comme alors, elle se penchait, pour mieux voir.

Cette journée ne finirait donc jamais ? Pas un livre pour se distraire ! Elle venait d'entrer dans la cuisine : par les jours en losanges, au bas du poêle, elle regardait tomber des charbons rouges, prêtant aussi l'oreille, distraitement, aux coups sourds de la brosse contre les marches de l'escalier, que Jeanne nettoyait. Sa mère l'appela, et d'une voix irritée, lui parut-il. Il fallut bien obéir à un second appel plus impérieux.

La veuve était debout dans la salle à manger, auprès de la fenêtre. Elle examinait une broderie, la tenant à distance, à cause de sa presbytie, et elle renversait encore la tête en arrière.

–rien, rien, mais rien ! Pas un point !

Murmurait-elle. Et se tournant vers sa fille : –il paraît qu'aujourd'hui vous vous tuez à l'ouvrage, mademoiselle ? Voici votre broderie...

vous vous imaginez, apparemment qu'elle s'achèvera d'elle-même ?

–toujours broder ! Toujours broder ! ... croyez-vous que ce ne soit pas ennuyeux ?

–eh bien ! Et moi, fais-je autre chose que tricoter ? ... mais ce n'est pas cela ! Tout vous ennuie, tout, absolument

tout ! C'est un livre qu'il vous faudrait n'est-ce pas ? Et du matin au soir ! Brodez, brodez, mademoiselle ! Vous ne vous mettez pas ainsi un tas de sornettes en tête.

Vous voilà bien avancée, à cette heure, que vous avez dépensé votre matinée à fureter dans vos tiroirs ! à vous traîner par toute la maison !

Elle reprit, après un instant : –vous êtes allée dans la chambre à coucher ; je vous ai entendue, –ne dites pas non. Et moi, qui m'étonnais de ne jamais rien retrouver à sa place !

Voilà ! Voilà ! ... je m'explique maintenant comment il se fait que tout est toujours sens dessus dessous dans ma garde-robe... on dirait, véritablement, que vous dérangez pour le plaisir de déranger ! ... vous étiez aussi tantôt dans la cuisine. Qu'y aurait-il donc bien là pour vous attirer ? ... eh ! Je le sais bien, –le sais-je bien ! Vous allez y babiller, oui, y babiller, empêcher Jeanne de faire son ouvrage, trouver à redire à ce qu'elle prépare, vous mêler en un mot de ce qui ne vous regarde pas, toucher à tout, vous salir ! Pardine ! Ce n'est pas vous qui devez payer la blanchisseuse et la tailleuse –n'est-ce pas vous ! Elles m'apporteront encore une belle note ce mois-ci ! ... mais quand donc deviendrez-vous raisonnable ? ...

Anna haussa les épaules.

–oh ! Je sais qu'on devrait ne plus rien vous dire, qu'on devrait ne plus vous faire d'observations. Il faudrait vous laisser agir à votre guise ! ...

n'est–il pas vrai ? Vous vous croyez déjà une grande demoiselle qui n'a plus besoin de conseils, qui peut se passer de tout le monde ! ... mais à vingt–huit ans, moi, mademoiselle, j'écoutais encore, et surtout j'observais ce que m'ordonnaient mes parents, je ne souriais pas de côté, comme vous en ce moment, –quand ils me parlaient, je ne haussais pas les épaules... mais aujourd'hui !

Ah ! Votre père vous eût bien corrigée, lui ! ...

une voiture s'arrêta devant la porte. Anna courut à la fenêtre, leva le rideau : –c'est Estelle et tante Vanières !

Toute joyeuse, elle frappa l'une contre l'autre ses petites mains.

–allons, allons, pas d'enfantillages ! Vous savez que je ne les aime pas, dit la veuve, sévèrement.

Estelle s'élança hors de la voiture, se pendit à la sonnette.

Elle était dans la salle, elle avait sauté au cou d'Anna, embrassé sa tante, ôté son burnous, son chapeau, que sa mère débattait encore, sur le seuil du vestibule, le prix de

trois heures de course.

Le cocher tenait bon.

–voyez–vous, il faut pas marchander... ho ! Excuses, savez–vous ! Et il se moucha dans ses doigts.

Mme Vanières mit vite la somme aux mains de Jeanne, pour en finir.

–est–ce que t'as jamais vu une particulière de la sorte ? Dit–il alors à la servante, en clignant de l'oeil et rassemblant les brides. ça a pourtant des liards, godouche !

Puis reniflant, il fit claquer son fouet. Jeanne referma la porte.

–oh ! Je suis furieuse ! Je ne me sens plus ! Et Mme Vanières, avant même de souhaiter le bonjour, comme pendant les embrassades, raconta le motif de son exaspération.

Mais, pour arriver aux prétentions du cocher et à l'acte inqualifiable qui l'avait forcée d'accorder un prix exorbitant, elle donna tant de détails préliminaires, que l'on fut mis au courant de tous ses gestes, faits et paroles, depuis le moment de son lever.

Estelle et Anna se mirent en face l'une de l'autre, près de la fenêtre, et, les têtes rapprochées, les mains enlacées, elles s'accablèrent de questions, ne satisfaisant à aucune.

Estelle Vanières était petite et mignonne. Elle avait la physionomie intelligente, le visage ovale, les traits fins et délicats, les cheveux et les yeux noirs, le teint légèrement brun. Elle montrait souvent ses dents étroites, blanches et très rapprochées.

Vive, étourdie, pétillante de gestes et de paroles, pleine de coquetterie sans affectation, d'abandon gracieux sans laisser–aller, distinguée dans sa mise, tout chez elle offrait une séduction.

Absente depuis plus de six mois, elle avait passé ce temps à Liège, chez une de ses tantes, « une espérance », qu'elle disait naïvement avoir ensorcelée par sa gentillesse. Elle raconta ses bals, ses promenades, les incidents de ses longues vacances, et, le coeur rendu joyeux par ces souvenirs, elle ne s'aperçut pas de l'étonnement mêlé de tristesse qu'elle causait à Anna.

Pendant ce temps, Mme Vanières accablait sa soeur de commérages : elle parlait de son boucher, de son boulanger, du voisin, et de sa tailleuse qui mettait moins de fournitures dans ses robes que sur la note, et de sa modiste qui ne garnissait pas assez ses chapeaux sur le derrière, trop sur le

devant. Il était aussi question de « ses sujets. » le « chez moi » allait bon train.

La veuve, dont la mauvaise humeur brusquement interrompue n'était pas calmée, ne lui prêtant pas une attention assez soutenue, elle se rabattit sur Wallner qui venait d'entrer. Il avait beau se pelotonner dans son fauteuil, elle se penchait, à chaque instant, pour lui décocher une interrogation, un bout de phrase, le forçant ainsi à écouter et parfois à répondre. La physionomie de Wallner témoignait bien du malaise qu'il éprouvait.

Son regard, distraitement, interrogea la pendule.

–il est une heure dit Mme Vanières d'un ton sec, sans tourner la tête.

Wallner frissonna comme une feuille sèche et leva les yeux sur Mme Vallantin –une heure, répéta la veuve, sans qu'elle parût s'être aperçue de cette prière muette–une heure, nous allons prendre le café.

La sonnette retentit. Ceux qui entrèrent causaient à voix haute, avec animation. C'étaient M et Mme Bosmans et Mlle Pynsaert. Jeanne les avertit de la présence de Mme Vanières et de sa fille. Les nouveaux venus se turent. La porte de la salle resta un instant toute grande ouverte : ils hésitaient à entrer. La première, à la fin, Mme Bosmans passa

résolument, en faisant un mouvement d'épaules qui signifiait : –« après tout, nous valons bien Mme Vanières ! » elle marcha droit à la maîtresse de la maison, et adressa de côté un salut digne à la société. Mlle Pynsaert la suivit de près, tourna la table, en bousculant quelques chaises, et alla souhaiter un bonjour timide aux deux jeunes filles. M Bosmans tarda encore quelques instants.

–il préparait son entrée. –ayant redressé son faux-col, ajusté ses lunettes, détiré son habit, il s'avança, souriant, en saluant à droite et à gauche. N'était sa figure rougeaude et ridée, comme une vieille pomme de reinette, on aurait été tenté de le prendre pour le fils de sa femme tant il paraissait exigü auprès d'elle.

–je prie ces dames et ces messieurs...

Jeanne entra, les reins pliés en arrière, pour faire équilibre à un grand cabaret chargé de tasses, qui s'entrechoquaient.

–... et ces messieurs de vouloir bien... daigner me permettre...

sa femme lui fit signe de s'asseoir. Il obéit.

On se mit à table. Comme Estelle ni Anna ne prenaient de café, elles se tinrent à l'écart.



La première n'avait pas encore cessé un seul instant de parler, accompagnant ses paroles de gestes, se levant et se rasseyant pour mimer une scène, lorsqu'elle craignait de ne pas la faire bien saisir autrement, babillant enfin tant et plus, avec une grâce enfantine, charmante.

–tu ne sais pas, dit–elle tout à coup, je vais ce soir au bal ! Oh ! Le bal, vois–tu, c'est ma passion, à moi ! On m'a dit à Liège que j'en avais bien d'autres... mais on se trompe, bien vrai. Tu souris ? ... méchante ! Ma robe est prête ; elle est blanche, à volants, et fraîche ! ... je suis brune, il n'y a que le rose qui puisse aller à ma coiffure, n'est–ce pas, Anna ? ... dis, mais dis donc ! ...

tu es triste ? ... pourquoi ? ...

elle lui jeta ses bras autour du cou et l'embrassa.

–si tu savais, reprit Anna en baissant la voix, combien je m'ennuie, quelles tristes journées je passe ici !

–t'est–il toujours si difficile de sortir ?

–sortir ? ... est–ce que je ne sors pas ? ... ne vais–je pas à la messe chaque matin ? Cela suffit, dit ma mère.

Estelle ouvrit les yeux tout grands.

–si encore je t'avais près de moi, mais tu es en ville depuis huit jours, et te voici seulement !

–grondeuse, va !

–Estelle, le vase que ton père m'a rapporté de Paris, en quoi est-ce, a-t-il dit ?

–en onyx, maman.

–en *onice*, c'est cela, en *onice*. mais n'ai-je pas encore un autre objet en *onice*,... sur la cheminée de ma chambre à coucher, je crois ? ...

Estelle ? ... Estelle ? ...

–impossible de me rappeler, maman. Tu as tant de choses ! ...

–c'est vrai, j'ai beaucoup de choses, trop même.

J'ai beau dire à Vanières de ne plus rien m'acheter, que la place me manque, il ne m'écoute pas. –« je sais que tu aimes les objets d'art, me répond-il. » oui, j'aime les objets d'art... car, en définitive, si ceux qui ont de la fortune n'achetaient pas...

mais je cause, je cause, et j'oublie que...

avec affectation, elle tira de sa ceinture sa montre d'or, une montre achetée à Genève même, –qui donc l'ignorait encore ? –et se pencha du côté de la fenêtre, sous prétexte qu'il faisait sombre dans la pièce, mais, en réalité, pour développer dans sa longueur une chaîne double, en or massif.

–la pendule est là ! Il est deux heures, dit brusquement la veuve qui commençait à ne plus pouvoir contenir l'irritation que lui causaient les façons de sa soeur.

–marche–t–elle bien votre pendule ? Demanda Mme Vanières, d'un ton tranquille, en mettant son binocle d'or. Elle marque deux heures, moins...

moins trois minutes ; j'ai moins sept à ma montre ; votre pendule avance. Généralement, on ne peut se fier aux pendules. Aussi, suis–je bien heureuse de posséder ce petit bijou, qui m'a été rapporté de Genève.

–il est déjà deux heures, maman ! S'écria Estelle.

–moins sept minutes. Veux–tu voir ?

Et elle exhiba sa montre, une seconde fois.

–mais alors, nous arriverons trop tard pour le cours !

–tu as raison.

Elle se leva précipitamment et fit bouffer sa robe de soie.

–j'oubliais que Mme Girkens nous a réservé une fenêtre. Estelle, vite, ton chapeau ! Prends garde surtout d'attraper un rhume ; couvre–toi bien...

songe que je te mène au bal ce soir. –Isabelle, venez–vous ?

–eh ! Vous savez bien... grommela la veuve, en allant se réinstaller dans son fauteuil, auprès du poêle.

–véritablement, je ne vous comprends pas ! Dit avec exclamation la remuante mère d'Estelle. Comment est–il dieu possible de rester toujours enfermé chez soi ! Mais Anna tombera malade..., c'est parce que vous ne prenez pas assez souvent l'air que vous avez des douleurs d'estomac... vous êtes une singulière femme !

–voyons, tante, supplia Estelle, viens avec nous.

Je n'ai pas vu Anna depuis si longtemps.

–hé ! Pardine ! Vous aurez tout le temps de la voir, –aurez–vous tout le temps de la voir ! à moins que vous ne fassiez un nouveau voyage... d'ailleurs, il me semble que

vous avez suffisamment causé pour n'avoir plus rien à vous dire.

Mme Vanières, se contraignant, reprit d'un ton doucereux :  
–une fois n'est pas coutume, Isabelle... mais si c'est vous que cela dérange par trop, laissez venir Anna.

–non, non... voir des masques ! ... le beau plaisir, ma foi !  
N'est-ce pas toujours la même chose ?

–cela distrait.

–ai-je besoin de distractions, hé ! Hé ! Quant à ma fille, elle s'est passée du carnaval jusqu'aujourd'hui, elle s'en passera donc bien encore, –s'en passera-t-elle bien encore !

Pourquoi voulez-vous absolument l'emmener ? ... je me le demande... non ! Je ne prétends pas qu'elle mette les pieds hors d'ici sans moi. Cela deviendrait vite une habitude. Me voyez-vous, toujours seule chez moi ! Car, aujourd'hui, c'est pour le carnaval, mais demain, on trouverait autre chose (je ne suis pas née d'hier) ! Et après-demain encore... et toujours, et toujours !

–très bien. Je vois que vous êtes dans votre jour d'entêtement. Je finirai décidément par ne plus mettre les pieds ici.

–comme il vous plaira. D'ailleurs, quand vous venez, on dirait que c'est tout exprès pour me faire du mauvais sang. Vous m'exaspérez avec vos histoires et vos airs de princesse ! J'aime à rester chez moi, vous le savez, et vous êtes là, à tout bout de champ, pour m'avoir dehors. Et puis, vous fourrez dans la tête d'Anna un tas de sottises idées ! Une fois que vous sortez d'ici, elle ne parle plus que d'aller au bal, –ne parle–t–elle plus que d'aller au bal ! Et au spectacle, et au concert... que sais–je ! Conduisez–y votre fille à vous (cela vous regarde, et vous êtes bien maîtresse de faire vos volontés), mais je veux, moi aussi, élever ma fille comme je l'entends. On verra, tôt ou tard, qui de nous deux avait raison, qui de nous deux agissait le plus sagement... mais vous avez l'habitude de ne tenir aucun compte de mes paroles... je ne dis plus rien.

–non, non, expliquez–vous une bonne fois ! Que voulez–vous prétendre, à la fin ? Que je ne surveille pas assez Estelle, que je la gêne, que je lui laisse faire toutes ses volontés... que je lui donne une éducation au–dessus de sa condition, peut–être ? –voyez–vous cela ! –en un mot, que je veux le malheur de ma fille ? ...

–je n'ai pas dit que vous vouliez...

–vous l'avez dit ou fait entendre plus de cent fois ! ... le malheur de ma fille ! Et cela, parce que je ne l'enferme pas, parce que je ne la gronde pas du matin au soir, parce que je

ne suis pas toujours sur ses talons, à l'épier, à la sermonner, à la rudoyer ? Ma fille n'a jamais pleuré à cause de moi... mais aussi, elle m'aime, ma fille !

Il se fit un silence. Mme Bosmans s'agita sur sa chaise et croisa plus étroitement son châle rouge et orange contre sa poitrine ; son mari rajusta ses lunettes, en la regardant. La toute timide Mlle Pynsaert tenait les yeux baissés, ne bougeait pas.

La veuve était fort pâle : les coudes sur les bras de son fauteuil, les doigts entrelacés contre son menton.

–je sais qu'il n'y a pas moyen de raisonner avec vous, dit-elle enfin d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme. Vous avez une manière de comprendre les choses ! ... il y a trop d'exagération chez vous, oui, trop !

–j'ai une manière de comprendre les choses, –certainement ! Je suis une femme exagérée, une évaporée (ainsi que vous m'avez appelée un jour), –soit ! Mais j'aime mieux être ainsi faite, que d'avoir comme vous un coeur dur, égoïste, un caractère à ne pouvoir vivre en paix avec personne.

Je n'irai pas chercher les exemples bien loin...

rappelez-vous seulement à quel propos vous venez de commencer une querelle... une querelle qui n'a pas de nom !

La veuve se leva.

—nous verrons une autre fois, dit-elle, le carnaval n'est pas fini. Aujourd'hui, c'est impossible.

Mme Vanières alla prendre son manchon pour en tirer son mouchoir, dont elle tamponna ses lèvres, à petits coups. Puis, s'approchant brusquement de sa nièce : —Anna, votre mère veut que vous restiez ici. Adieu, pauvre chérie, continua-t-elle en l'embrassant, adieu, pauvre enfant ! Estelle, venez.

Des larmes brillèrent dans les cils d'Anna. La veuve s'était rassise et tricotait.

Sur le seuil, Mme Vanières se retourna pour dire à voix bien haute : —vous n'allez pas non plus voir ces choses-là, vous, M Wallner ? Vous trouvez aussi, sans doute, qu'elles ne sont bonnes que pour les femmes... évaporées !

Mlle Pynsaert devint cramoisie à la pensée d'être à son tour interpellée. Pour se donner une contenance, elle se mit à chercher dans son ridicule et le bouleversa avec tant de précipitation, qu'il en tomba une petite boîte, ayant autrefois contenu des pilules, et bourrée pour le quart d'heure—de pâte



de jujube. Mais Mme Vanières sortit. Quel soulagement !

Aussitôt M Bosmans glissa quelques mots à l'oreille de sa femme et fit mine de se lever. D'un regard elle lui ordonna de rester assis, et, prenant la parole avec vivacité : –ah ! ça, Casimir, est–ce que vous perdez la tête à présent ? Ne veut–il pas (je vous le demande un peu ! ) courir après la soeur de madame pour la prier de nous laisser *profiter* de sa fenêtre avec elle. Nous irons à pied ; on voit tout aussi bien dans la rue,... mieux même !

–mais, chère amie, c'est pour toi que je désirais cette fenêtre...

–vous allez au cours ! S'écria la veuve, en se redressant si brusquement que ses lunettes tombèrent sur ses genoux.

–oui, commença M Bosmans, nous venions même vous chercher, mais comme...

il s'arrêta court : sa femme le regardait.

–mais quoi donc, est–ce que je dis mal ? Gémit–il.

–nous allons au cours, répondit Mme Bosmans, sèchement.

La mère d'Anna se remit à tricoter.

–probable que nous reviendrons pour faire une petite partie, dit alors Mlle Pynsaert, qui suçait un morceau de jujube. Je veux *une fois* regagner tout ce que je perds.

On se leva. Mme Bosmans poussa son mari dont la chaise était placée sur sa robe.

–madame, dit Jeanne qui entra, on vous appelle chez Mme Overman.

–cette dame n'est-elle pas malade ? Demanda l'ex-horloger.

–très malade ! Et vous viendrez me parler d'aller au cours ! Jeanne, où est Anna ? Cria la veuve en enroulant précipitamment sa laine.

–en haut, madame.

–dites-lui de descendre, à l'instant.

Elle n'avait que la rue à traverser ; elle partit sans châte et sans chapeau.

M Bosmans grillait d'impatience de se mettre en route. Il sautillait, en mordillant le pommeau de son parapluie, allant de sa femme à Mlle Pynsaert pour leur répéter qu'ils ne verraient pas les chars, qu'ils arriveraient quand tout serait

fini. Il parvint à les emmener.

Après leur départ, avertie par Jeanne, Anna descendit dans la salle à manger, redevenue silencieuse, comme ces cours des vieux châteaux, lorsque la volée des martinets criards qui vient de les traverser est déjà loin. Elle s'accouda sur la fenêtre, et repassa dans son esprit tout ce que lui avait raconté Estelle. –« celle-là, tout à l'heure, entrerait au bal ! » pauvre Anna ! Pauvre Anna ! Se répétait-elle avec cette insistance des jeunes filles à caresser leurs douleurs. Ses regards tristes, alanguis, allaient se fixer en face, sur la muraille grise ; ils remontaient le long des peupliers, et de là, vers les nuages sombres qui passaient lentement.

Six heures sonnèrent à la pendule. Un instant après, les cloches de l'église se mirent en branle pour le salut. Anna, prise d'un engourdissement plus profond, ferma les yeux à demi. Il lui parut alors que son être entier se délayait, peu à peu, dans ces rafales non interrompues de sons clairs, que soutenait un choral sourd et bourdonnant : les murailles, blanchirent, se détachèrent aux angles et glissèrent en rond pesamment, puis très vite.

Et elle sentit aussi sa tête devenir creuse, comme lorsqu'étant petite, après avoir tourné sur elle-même dans le vestibule, tout manquait autour d'elle, et que, la bouche ouverte, les bras étendus, elle s'affaissait sur les genoux.

La lugubre harmonie des cloches finit sans secousse.

En même temps, la sonnette qui précède le prêtre se rendant conférer les derniers sacrements, tinta, à courts intervalles. Anna s'élança sur la porte, et, du fond du vestibule Jeanne accourut aussi, en dénouant les cordons de son tablier de cuisine qu'elle jeta sur la rampe de l'escalier.

Mme Overman, une voisine, allait recevoir l'extrême-onction. La porte de sa demeure était grande ouverte : de chaque côté du vestibule semé de sable, des bougies brûlaient à terre, dans des chandeliers de cuivre.

Anna et Jeanne s'agenouillèrent quand passa le prêtre avec le viatique. Le cortège allait très vite : –en tête, marchait le marguillier, tenant d'une main une lanterne carrée et l'autre agitant une sonnette ; puis, sous un dais, le prêtre s'avancait, tête nue, l'étole au-dessus du surplis, le saint ciboire à hauteur du visage ; derrière, venaient des porteurs de longs cierges dont la flamme tremblotait.

Dans ce moment, Henri Dermal, qui sortait de la rue du cerf, approchait de la maison de la veuve.

Il vit deux femmes prosternées sur le seuil. Quand la sonnette cessa de tinter, Jeanne courut rejoindre une amie qui se trouvait dans le rassemblement. Anna demeura seule, debout. Henri s'arrêta, tout étourdi. –« c'était elle ! » il

n'osait plus faire un pas. Et il s'entêtait dans son hésitation. à la fin, il s'avança. Anna tourna la tête : elle le vit. Il était à ses côtés avant qu'elle fût revenue de sa surprise. Elle se rejeta en arrière. Alors, avec audace, il empêcha de la main que la porte se fermât tout à fait.

–mademoiselle, écoutez–moi !

Anna fit de la tête un signe de refus, sans savoir à quoi elle répondait.

–si j'avais... je vous supplie, prenez ! ... elle vous dira combien je vous aime et vous me croirez !

Anna poussa la porte. Mais sa main, dans la poche de sa robe, serrait convulsivement la lettre.

En cet instant arrivait M Bosmans, marchant à petits pas, et cherchant, selon son habitude, à enfoncer le bout de sa canne entre les pavés. Au bruit de la porte, il leva la tête et vit Henri qui s'éloignait précipitamment.

M Bosmans, le seul homme avec Joachim Wallner de la société de Mme Vallantin, avait pour épouse une maîtresse–femme, de haute taille, d'extrême embonpoint, un peu poilue au menton. Le jour où il eut amassé deux mille francs de rente, elle le força de laisser là son état d'horloger. Alors, avait commencé pour Casimir Bosmans une existence

de gendarme. Il était devenu en quelque sorte le domestique de madame, et peu s'en fallait qu'elle ne l'envoyât au marché. Du matin au soir, il devait être à ses ordres, s'occuper des affaires du ménage, la traîner à la promenade, faire les commissions, l'accompagner chez Mme Vallantin, et cela, tous les jours, sans autre distraction que la grand'messe le dimanche, et, le soir, deux fois par semaine, une demi-heure d'estaminet.

L'ex-horloger aurait donné gros pour reprendre ses anciennes occupations.

—maintenant, disait-il, la vie me paraît machinale.

Il fut aperçu par les demoiselles Renard qui se trouvaient sur leur porte. Elles lui firent signe d'approcher.

Les deux soeurs étaient tailleuses et habitaient une petite maison, non loin de celle de la veuve.

Leurs médisances n'épargnaient personne. Les voisins les craignaient à l'égal du choléra.

—Julie, la cadette, vous déchirait quelqu'un brutalement : on l'entendait gronder, comme le chien qui ronge un os. Adélaïde, au contraire, était toute douceuse : un soupir de dévote !

Elle donnait son coup de langue en paraissant égrener son chapelet. Julie ne gardait aucun ménagement : elle cassait les vitres. Sa soeur les coupait avec un diamant.

âgée de cinquante-trois ans, Adélaïde Renard était de taille moyenne. Elle avait le buste très long et un peu voûté. Son visage, d'un ovale écrasé, au nez mince et pointu, au menton étroit, portait des marques à demi effacées de petite vérole. Il ne lui restait que quelques dents et ses lèvres commençaient à rentrer. Ses cheveux châtain, sans souplesse ni éclat, devenaient de plus en plus rares, et la raie médiane allait s'élargissant, ainsi qu'une route que les années déblayent. Obligée par son travail d'être presque toujours assise, elle ne marchait que péniblement, en traînant les pieds et penchée en avant à partir des hanches.

Julie Renard était plus jeune d'une dizaine d'années. Très grande, sans trop d'embonpoint, droite comme un suisse d'église, elle avait la taille courte, les bras longs, les mains énormes, crevassées et rougeaudes : la largeur des pieds donnait au corps une assiette solide. Son front était petit, étroit, bombé, et son visage allongé, carré du bas, avec un nez grand, accentué, un menton proéminent. Elle retroussait ses cheveux noirs, épais comme des crins, en un chignon maigre, tordu très haut et traversé d'un peigne de corne jaune clair ; par devant, elle les enfermait dans une papillote, de chaque côté. Ses pommettes faisaient l'effet d'être peintes, tant le rouge en était cru et vif.

Cette femme se lavait à pleine eau et paraissait toujours propre dans sa vieille robe et sa pèlerine de mérinos devenu roux. Elle tenait de l'homme dans tous ses mouvements et surtout dans l'emportement de sa démarche : elle ne portait pas assez de jupons, ce qui ajoutait encore à ses allures masculines. L'autre, en revanche, se ballonnait tant qu'elle pouvait et mettait des robes ouatées, voulant dissimuler la maigreur de ses formes.

Julie, d'une ignorance crasse, sachant à peine lire, s'occupait du ménage et de la cuisine, se faisant aider, le samedi seulement, par une fille d'ouvrage. Adélaïde, qui avait été élevée dans un pensionnat, passait pour une demoiselle fort instruite. Elle tenait les comptes.

–connaissez–vous le jeune homme qui s'en va là–bas sur le trottoir ? Demanda l'aînée des Renard à M Bosmans.

–possible, je ne vous dirai pas non. Je crois,...

en effet, l'avoir déjà vu quelque part. Mais où ?

Ah ! ça, je ne m'en souviens plus, non, ma foi, non !

Il puisa dans sa tabatière et se mit à façonner une prise.

–en usez–vous, mesdemoiselles ?



–merci bien, M Bosmans.

–vous n'avez pas été voir la *calvacade* ? Adélaïde lui dit, sans répondre à son interrogation : –mais entrez donc. Venez goûter un verre de notre faro... il n'est plus aigre cette fois, rassurez–vous.

Nous avons mis ce matin un tonneau en perce.

–c'est que je suis pressé ! Une autre fois plutôt...

lorsqu'ils furent assis au rez–de–chaussée : –quel beau garçon ! N'est–ce pas, Julie ? ...

savez–vous ce qu'il fait, s'il est riche, M Bosmans ? Demanda Adélaïde.

–qui ? ... ah ! Le monsieur de tout à l'heure...

non, ma foi, non ! Répondit–il, avec une grimace après avoir bu. Je ne suis pas au courant ! ...

je sors si peu ! ... le matin, je me lève, je descends ; alors, je déjeune. Quand j'ai déjeuné, je mets un tablier, parce qu'il y a toujours quelque chose à faire dans un ménage..., et on est si vite sale ! N'est–il pas vrai ? ... alors, je fais ce qu'il y a à faire. Après mon dîner...

–vous savez au moins comment il se nomme ? ...

non ! ... pourtant il demeure dans votre voisinage.

Vous devez le rencontrer souvent ?

–bien possible, mais je fais si peu attention ! ...

ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne l'ai jamais vu au *corbeau* (mon estaminet, à deux pas de chez moi). Comme ça, le soir, avant d'aller jouer aux cartes, je vais prendre un verre au *corbeau* ou à *Barcelone*, quelquefois au *prince Charles*, parce que, voyez–vous, le *faro*... aujourd'hui il est bon dans une place, et demain ce n'est plus cela.

–nous vous questionnons, comme vous devez comprendre, M Bosmans, par pure curiosité ! Il faut vous dire que je tourmente Julie à propos de ce jeune homme. Nous rions par moments comme deux folles ! Julie, figurez–vous, ne veut pas croire que c'est pour elle que ce beau monsieur se promène par ici, et il ne lui plaît pas de s'occuper de son trousseau. C'est moi, prétend–elle, qu'il aurait en vue, –comme si quelqu'un pouvait vouloir d'une vieille fille comme moi !

à ces rances plaisanteries, M Bosmans répondit en riant : –mon dieu ! Mesdemoiselles, entre nous, je pense qu'il est inutile que vous vous disputiez ce jeune homme...

–eh ! Disputer, ricana Julie, nous ne disputons rien, M Bosmans !

–mais tu sais bien que M Bosmans dit cela pour rire, Julie. Tu es toujours si vive !

–je suis comme je suis, là ! Il me semble qu'on ne se fait pas faire !

Puis, avec éclat : –sans y aller par quatre chemins, je prétends, moi, que ce... monsieur ! A des intentions sur Mlle Anna. C'est facile à voir ! Pourquoi donc, je vous le demande, un gaillard de la sorte viendrait-il par ici respirer l'air du temps, si...

–il est vrai qu'il passe souvent dans cette rue.

–aussi sûr qu'il y a un purgatoire ! –retenez bien ce que je dis maintenant–il l'enlèvera ! ...

cela ne fera ni une ni deux !

Un signe d'Adélaïde désigna M Bosmans, et son regard exprimait : « il sait quelque chose. » –c'est singulier..., tout à l'heure...

il réfléchissait.

–voilà M Bosmans qui me paraît avoir vu du nouveau. Il va nous raconter ça.

–mais je n'ai rien vu...

–vous vous méfiez donc de nous ? ... il y a des gens, c'est vrai, qui trouvent leur plaisir à aller répéter, de porte en porte, tout ce qu'ils apprennent : ici, M Bosmans, ce qui entre par une oreille sort par l'autre.

Il se taisait. Julie reprit : –M Bosmans peut garder pour lui ce qu'il sait !

Quant à moi, depuis hier, je n'ai plus aucun doute...

je le vois encore !

Arrêté devant la fenêtre où mademoiselle fait semblant de travailler.

–oh ! Pas possible ! Exclama-t-il.

–si je le dis, c'est que c'est ainsi. N'ai-je pas deux yeux comme tout le monde ? Pourquoi irais-je inventer cela !

–écoutez, commença-t-il alors avec hésitation, –seulement je ne voudrais pas que vous répétiez la chose–car, après tout, je ne suis nullement certain, non, ma

foi, non ! Tantôt, j'arrivais...

il m'a paru que ce jeune homme sortait de chez Mme Vallantin. Il m'a paru, notez bien.

–ah ! Fit Julie, vous l'entendez, M Bosmans aussi ! J'espère que dorénavant on ne prétendra plus que j'invente tout ce que je dis.

–permettez, un instant...

–écoutez ceci...

–mais c'est que je n'ai pas affirmé ! ...

–écoutez ceci, persista Julie : est-il vrai, oui ou non, que ce jeune monsieur *court après* Mlle Anna ?

–je n'en sais rien, moi, non, ma foi, non !

–n'est-il pas certain qu'ils se parlent, ou tout au moins qu'ils s'écrivent, –et à l'insu de la mère ? ... oui. Mais cela est clair comme le jour, et il ne faut pas avoir... non, pensez-vous ? Mais, pour l'amour de dieu ! Rappelez-vous donc, M Bosmans, ce que vous nous rapportiez il y a un instant : « je l'ai vu sortir de chez Mme Vallantin ! » maintenant...

–je n'ai pas dit la chose ainsi ! Vous m'avez mal compris, fit M Bosmans d'un ton désolé.

–les voisins en débitent plus long, allez !

–mesdemoiselles, encore une fois, je vous jure que...

–nous savons bien, reprit alors Adélaïde, qu'il n'y a pas de votre faute si tout le monde jase de cette amourette, et ce n'est pas nous assurément qui vous mettrons en jeu. Jamais il ne sort une parole de ce qui se dit ici.

–hi, bon dieu ! Voilà huit heures ! S'écria Julie.

Il est plus que temps de nous apprêter pour aller jouer aux cartes.

–je suis bien curieuse de savoir si madame se trouvait chez elle, tout à l'heure, dit Adélaïde.

–déjà huit heures ! Murmura M Bosmans en se levant avec la mine d'un collégien que la cloche surprend à mille pas de la classe. –quelle avalanche de reproches l'attendait : il lui avait été formellement ordonné de rentrer à sept heures et demie !

L'ex–horloger recommanda plusieurs fois aux demoiselles Renard de dire à sa femme que c'étaient elles qui l'avaient

retenu. Par amour–propre, il accompagna cette recommandation d'un certain sourire.

–oui, mauvais sujet ! Répondit Adélaïde, qui voulut bien comprendre ce sourire.

Chez Mme Vallantin, après le souper, la maîtresse du logis s'était installée d'un côté de la cheminée, Wallner de l'autre. Jeanne avait apporté de la lumière et refermé les contrevents.

La sonnette tinta un coup discret. Après avoir frotté soigneusement leurs pieds sur le paillason, dans le vestibule, les demoiselles Renard entrèrent.

Elles paraissaient si gaies, si satisfaites, qu'il était à présumer qu'elles allaient lâcher la bride à quelque médisance.

–tenez, comme votre figure paraît défaite !

Avez–vous été malade, ma chère ? Demanda Adélaïde à Anna.

Elle eut autant de succès que ces juges qui, pour amener la confusion sur le front d'un accusé, font semblant de l'apercevoir avant qu'elle ait paru.

Les joues d'Anna devinrent toutes pâles.

L'aînée des Renard s'adressa aussitôt à la veuve, en échangeant un regard d'intelligence avec sa soeur.

–vous vous trouviez sans doute chez Mme Overman, pendant qu'on l'administrait ?

–oui, répondit–elle avec un soupir, j'étais auprès de cette excellente personne. Qui aurait pu penser qu'elle s'en irait avant moi ! ... je suis plus vieille de vingt ans...

–elle serait donc morte ?

–non, n'est–ce pas, maman ! Fit Anna.

–le médecin prétend qu'elle ne passera pas la nuit.

Julie se pencha vers Anna : –vous n'êtes donc pas allée la voir, vous ?

–moi ? ... non, balbutia–t–elle en tressaillant.

–Mlle Anna n'est pas sortie, tu le sais bien, dit Adélaïde à sa soeur, puisqu'elle a reçu la visite de M Bosmans.

–il n'est pas venu ici ! Répliqua Anna, surprise.



–tiens ! Reprit Julie. Qui serait–ce donc alors ? ...

nous avons pourtant cru voir un monsieur sortir de chez vous. N'est–ce pas, Adélaïde ?

–quand ? Demanda la veuve, tranquillement.

–mais je ne pourrais vous dire au juste. Je pense que le curé se trouvait encore chez Mme Overman ; à coup sûr, vous n'étiez pas de retour.

–je n'étais pas de retour, répéta la veuve.

–positivement non.

–il n'est venu personne.

Cela fut dit d'un ton sans réplique. Les deux soeurs se turent. Anna, penchée sur sa broderie, était blanche comme un linge. On ne joua pas aux cartes, à cause de l'absence des époux Bosmans et de Mlle Pynsaert.

En prenant congé, de bonne heure : –c'est curieux pourtant, dit Adélaïde avec une bonhomie feinte, comme on peut se tromper. J'aurais juré, si la chose en eût valu la peine, que M Bosmans était entré ici, –ou si pas lui, quelqu'un d'autre...

et son regard pesait sur Anna, insupportablement.

–bonsoir, madame, bonsoir... Mademoiselle Anna, reprit-elle de sa voix douceuse.

Anna resta anéantie, sans respiration. Pendant plusieurs minutes ce bonsoir laissa son susurrement dans ses oreilles : elle en éprouvait des défaillances.

Sans desserrer les dents, Julie s'en alla la première. Mais une fois dans la rue : –non, non, M Bosmans ne s'est pas trompé !

Mademoiselle a parlé à ce jeune homme, j'en mettrais ma main au feu... eh bien, tout le monde le saura !

Ah ! Madame fera son arrogante avec nous, ah ! Elle nous fera taire, ah ! ... *il n'est venu personne !* ... et on aurait pitié ? ...

elles ricanèrent.

Le bruit commença le lendemain à sourdre dans le voisinage que « Mlle Anna Vallantin (qui se serait jamais imaginé cela ! ) avait un amoureux (pis encore, peut-être : un amant ! ) à l'insu de sa mère et que les choses pourraient fort bien mal tourner. » naturellement, ce propos n'arriva pas aux oreilles de ceux qu'il intéressait.

–est–il venu quelqu'un pendant mon absence ? Dit tout d'un coup la veuve à sa fille.

–qui, maman ?

–qui ? ... –toujours vos réponses en l'air qui ? ... c'est précisément ce que je vous demande.

–mais il n'est venu personne, répondit–elle alors d'une voix assez ferme.

Elle se roidit, pour supporter sans se trahir le regard méfiant attaché sur elle.

La veuve se remit à tricoter sans plus prononcer une parole. Elle paraissait intérieurement très agitée.

Wallner alla vite jusqu'à la cuisine.

–ne vous tourmentez pas plus longtemps, dit–il en rentrant, je viens d'interroger Jeanne : elle jure que personne n'a mis les pieds ici.

–de quoi vous mêlez–vous, répliqua sèchement la vieille dame, et elle lui tourna le dos.

Il se rassit, certain de l'avoir rassurée.

L'anxiété d'Anna se dissipa peu à peu pour faire place à un impérieux désir : lire cette lettre ! Mais où ? Elle dormait dans la même chambre que sa mère.

–il faudrait attendre jusqu'au lendemain. Quel supplice !

On monta se coucher. Anna repoussa bientôt les couvertures de dessus sa poitrine : elle étouffait.

Elle s'accouda sur son oreiller.

Mme Vallantin avait l'habitude de lire le journal, étant au lit. Lorsqu'elle sentait ses paupières devenir pesantes, elle éteignait à demi sa lumière : elle dormait alors pendant un temps plus ou moins long. Il lui fallait presque toujours reprendre deux ou trois fois sa lecture, avant que le sommeil la terrassât. –dans le tiroir de la table placée à côté du lit, et, pêle-mêle avec des écheveaux de soie, des aiguilles à tricoter, de la laine, des bobines, des chiffons, il y avait des morceaux de sucre candi. Elle en mangeait en lisant, et Anna, de son lit, entendait le bruit de sa salivation et le froissement des feuilles du journal.

La veuve lut très tard ce soir-là : l'agitation de la journée lui donnait de l'insomnie. Elle replaça sur la table, à la fin, son journal et ses lunettes ; puis, elle descendit la mèche de la lampe.

Avec cet attendrissement subit de ceux qui ont dû comprimer de fortes émotions, Anna pleurait, laissant couler ses larmes sur ses joues. –« mais que pouvait contenir cette lettre ? ... oh ! Attendre jusqu'au lendemain ! ... » ses narines se gonflèrent, ses yeux brillèrent tout à coup, comme si elle se délectait à l'idée qui lui était venue.

Sourdement, sa mère commençait à ronfler : peu à peu le ronflement s'éleva plus sonore, plus continu.

Anna replia tout à fait ses couvertures et fit un effort pour se lever. La literie craqueta. Toute blême, et les deux mains sur son visage, elle se laissa retomber, puis enfouit sa tête dans l'oreiller.

Après un instant, elle écouta : sa mère ne s'était pas réveillée... une fois debout, elle se pencha, prit sa robe sur une chaise et en retira la lettre.

Alors, s'étant avancée jusqu'au pied du lit, elle écarta le rideau lentement. Elle regarda.

La table était éclairée dans un rayon très petit : le reste de la chambre se trouvait en pleine obscurité. Seulement, au plafond, au-dessus de la lampe, il y avait une tache lumineuse, ronde.

Presque au bord du lit, large et peu élevé, la veuve était étendue, les bras au corps, allongée comme une morte. La courte-pointe lui montait jusqu'au-dessous du menton et dessinait vaguement ses formes raides.

Son visage, encadré dans la guipure d'un bonnet de nuit, paraissait presque noir et tranchait sur la blancheur des couvertures que le mouvement de la respiration soulevait et abaissait autour de l'effrayante dormeuse.

Anna s'approcha de la table, la gorge serrée, toute blanche de la tête aux pieds. Elle plaça la lettre ouverte sous l'abat-jour. « *Henri Dermal !* » c'était la signature. Puis, en épiant du coin de l'oeil la figure de sa mère et retenant son haleine, elle lut encore, difficilement : elle avait des taches sur la vue et ses mains tremblaient, les artères lui battaient aux tempes.

Elle regagna son lit, chancelante, étourdie.

Aimée ! On le lui disait en termes brûlants, passionnés comme dans les romans. Elle se pâmait sous l'embrassement d'une sensation enivrante, et son âme s'ébattait dans les espaces éthérés, sublimes, pressentis en ses rêves, tant de fois ! Maintenant, elle savait le nom du saint dont la fête sonnait dans son coeur. –« Henri ! Henri ! » répétait-elle, pendant que certaines phrases de la lettre repassaient devant ses yeux, pareilles à des flammes rouges.

–« je vous aime ! Et je n'ai jamais aimé que vous ! » –« si vous me repoussez, je mourrai ! » ses pensées tourbillonnaient dans son cerveau, montaient, s'épanouissaient et descendaient comme des pièces d'artifice. –« moi aussi, je t'aime ! » murmurait-elle dans son ivresse, la bouche sur son oreiller, comme pour étouffer des cris.

Vi elle s'éveilla avec la face bouffie des gens qui ont une maladie de coeur. Assise sur son lit, les bras croisés, les jambes pendantes, elle resta longtemps pensive, insensible au froid qui bleuissait sa poitrine et ses pieds nus. L'ivresse de la veille s'était calmée. Elle envisageait maintenant d'un oeil plus clair sa position et ne trouvait que déchirements, douleurs, impossibilités ! –« n'y pensons plus ! » se dit-elle, toute frémissante au souvenir de ses audaces. Elle cacha la lettre d'Henri dans un petit coffret, sous des images de saintes, des médailles bénites, un scapulaire usé. –« n'y pensons plus ! » Estelle arriva au commencement de l'après-midi. La veuve prenait du repos dans sa chambre à coucher.

–oh ! Anna, que je me suis amusée au bal !

Figure-toi que je n'ai pas passé une seule valse, ni une seule redowa. Elle commença une narration détaillée de sa nuit. –pourtant, j'aurais pu m'amuser mieux encore, si... n'as-tu pas remarqué hier que j'étais un peu triste, –pas

triste, si tu veux, mais inquiète..., non ? Oh ! Tiens, il faut absolument que je te dise...

elle se souleva de sa chaise, et baissant la voix : –écoute... surtout, n'en parle à personne ! Je crois que je vais avoir un amoureux. Chut ! ... cela m'en fera deux avec mon cousin.

–un amoureux ! Fit Anna vivement.

–oui... un beau jeune homme, Anna ! Il n'était pas au bal cette nuit... comprends–tu maintenant ma tristesse ? Mais...

–dis–moi, interrompit Anna, émue et agitée, comment est–il ?

Et elle joignit les mains sur l'épaule d'Estelle, en se penchant, les joues empourprées.

–tiens, chère, laisse–moi t'expliquer... il est grand, toujours fort bien mis... ah ! C'est important cela ! Il a un visage pâle... très pâle, mais beau !

Ses cheveux sont blonds, non, je veux dire noirs (c'est mon cousin Jules qui les a blonds), il porte de petites moustaches... es–tu satisfaite ? Ah !

J'oubliais ses yeux, des yeux bruns, mais des yeux ! ...



tu n'en as jamais vu de pareils ! Quand il me regardait, seulement durant un instant, le coeur me battait, à croire que j'allais tomber là.

Anna restait absorbée, le regard fixe, comme si une pensée la tourmentait.

–qu'as–tu donc ? Continua Estelle. Tout ce que je te raconte paraît te causer de la peine. Mais les plaisirs du bal, tu les auras (ta mère devra bien finir, un jour ou l'autre, par t'y conduire) ; tu seras aimée, adorée, les hommes se battront pour toi !

Car tu es belle, sache donc que tu es belle ! Ce qu'il te manque à cette heure, d'après moi, c'est un amoureux. Eh ! Bien, je t'en ai trouvé un. Ne sois plus triste. Mon père, je te l'ai déjà dit, voudrait...

elle se croisa les bras : –tu ne veux pas m'écouter ? ... mon père donc voudrait me voir épouser Jules Ralwys, mon cousin. Tu ne le connais pas : il arrive de l'université de Gand. C'est un charmant garçon, mais je n'ai pour lui que de l'amitié. D'ailleurs, c'est si vieux genre d'épouser son cousin, ne trouves–tu pas ? ... j'en aimerais mieux un autre : est–ce ma faute ?

Je suis certaine que Jules te plaira. Il est doux, mélancolique, c'est enfin le mari qui te convient.

Pour moi, ce n'est pas cela : je suis vive, j'ai donc besoin d'un mari de mon tempérament. Ce qui ne m'empêchera pas d'être toujours le maître, je t'assure bien ! ... si seulement tu pouvais voir Jules... viens chez moi, c'est bien simple. Ah !

Mais, j'y pense, nos mamans sont en brouille ! ...

—où donc as-tu fait la connaissance... de l'autre ?

Interrompit Anna, en laissant tomber son front dans ses mains.

Mais Estelle était tout entière à ses propres impressions.

—où j'ai fait sa connaissance ? ...

puis, brusquement : —n'est-ce pas qu'à ma place tu n'épouserai pas Jules Ralwys ? Mon père, lui, me cite Bernardin de St-Pierre. « les contraires s'attirent, les similitudes se repoussent ! » déclama-t-elle avec emphase. Mais ni M Bernardin ni mon père ne me feront épouser Jules malgré moi. C'est que tu ne sais pas que je tiens tête à mon père ! Je lui ai prouvé l'autre jour, après lui avoir analysé le caractère de Jules et le mien, que nous ne nous convenions pas, mais pas du tout. Il s'est entêté à nier que j'avais raison. Je n'en épouserai pas plus mon cousin pour cela. Car mon père aura beau vouloir..., si Estelle ne veut pas ! C'est qu'Estelle, c'est maman, vois-tu, et maman c'est

le maître... l'autre, à la bonne heure, voilà un mari ! Mais je ne voudrais toutefois l'épouser que dans deux ans d'ici. Je suis encore trop jeune, je dois l'avouer. T'imagines-tu, amie, une maman de dix-sept ans et demi ! ... ainsi, c'est décidé, tu viendras le plus tôt possible chez moi. Tu verras Jules. S'il ne te convenait pas..., il a d'autres cousines, qu'il cherche ! Moi, il ne me trouvera pas.

Je veux être la femme d'Henri Dermal..., Estelle Dermal. Adieu, chère, on m'attend.

Elle l'embrassa sur le front et partit.

Anna la regarda sortir, immobile de surprise, sans voix. Au bruit de la porte qui se refermait, elle eut un sanglot qui la secoua de la tête aux pieds.

Elle s'élança hors de la salle, monta l'escalier.

Haletante, elle trébuchait dans sa robe, presque à chaque marche. Wallner était absent, mais la clef se trouvait toujours sur sa porte. Elle entra, et d'un pas rapide traversa la chambre assombrie par l'ombre des grands meubles. Debout contre la fenêtre, elle pleura longtemps, la poitrine à tout coup soulevée par de forts sanglots.

Sa douleur finit par se calmer et devint pesante comme un mort. —" on allait remarquer que ses paupières étaient rouges

et gonflées. Sa mère l'accablerait de questions. Elle se voyait, à l'avance, terrifiée sous son regard dur et méfiant.

–« que répondre ? » elle y songeait en vain. Alors, prise de désespoir en sentant ses larmes revenir, elle eut un instant la pensée de s'enfermer dans cette chambre et de ne pas répondre lorsqu'on frapperait du dehors. Mais personne ne vint. Elle descendit quand il fit bien noir et que son visage ne porta plus de traces de larmes.

Il lui faudrait donc de nouveau habiter seule avec ses rêves, rentrer dans son isolement. Elle regarda autour d'elle, et quelque chose de fade la prit à la gorge. –« mais Henri, lui, aimait-il Estelle ? » maintenant, pendant des semaines peut-être, elle allait devoir vivre avec un pareil doute. Que faire ?

Aller au rendez-vous que lui demandait Henri dans sa lettre ? –n'était-ce pas à se prendre en pitié !

–et pourtant, elle revenait sans cesse à cette idée, comme un oiseau contre les barreaux de sa cage.

Que résoudre enfin ? ... si elle répondait à Henri ? ...

écrire à un jeune homme ! Non, c'était aussi impossible ! –« pourquoi ai-je accepté sa lettre ? » se disait-elle, fatiguée de ses douloureux combats.

Elle tombait alors brusquement dans une lourde torpeur, comme ces maisons bien closes, où il fait sourd, qui semblent plus silencieuses entre chaque poussée du vent contre les fenêtres.

La mère d'Anna n'allait jamais au-devant d'une réconciliation, mais il suffisait pour qu'elle oubliât toute rancune qu'on lui adressât en premier la parole. Elle se montrait aussitôt d'humeur plus accommodante, –cela ne durait guère, à la vérité ! –croyant racheter suffisamment ainsi son orgueilleux entêtement à vouloir toujours qu'on lui rendît les armes.

Aussi, les querelles, entre les deux soeurs, s'apaisaient vite, sauf à se rallumer à la première contradiction. Cette fois, elles se rencontrèrent au marché de la Madeleine, un matin. Mme Vanières engagea Isabelle à venir passer l'après-midi chez elle. La veuve accepta. Et il ne fut plus question de leur amère dispute.

Anna s'en retourna soucieuse. Comment dissimuler sa jalousie ? S'il allait jamais se trouver là !

Au moment de quitter la maison : –quelle idée vous a-t-il pris de faire de la toilette ? Lui dit sa mère. N'étiez-vous pas convenablement mise tout à l'heure ? ... que vous manquait-il ? ... croyez-vous peut-être trouver du monde chez votre tante ? Mais, en ce cas, je vous préviens que nous

ne ferons qu'entrer et sortir. Et ce sont vos bottines neuves que vous avez là aux pieds ? ... je vous le demande un peu ! ... enfin !

Elle poussa un soupir.

–il est dit, reprit–elle, que vous n'aurez jamais la moindre idée d'économie,... mais pas la moindre !

Elles arrivèrent rue d'or, en face d'une prétentieuse construction, très propre, très régulière. La sonnette se tirait horizontalement, ce qui faisait toujours hausser les épaules à la veuve.

Estelle accourut dans le vestibule au–devant d'Anna, et sur la pointe des pieds : –chère, fit–elle à voix basse, maman l'a rencontré ; il sera ici, dans un instant peut–être. Je veux que tu me dises demain comment tu l'auras trouvé.

Anna se roidit pour ne pas la repousser loin d'elle, violemment.

Un coup de sonnette retentit. La physionomie de madame s'éclaira.

–ce n'est pas Vanières, dit–elle, en portant les mains à ses boucles blondes à l'anglaise et jetant un regard sur sa fille.

Estelle ne quitta plus des yeux la porte du salon.

Ce fut son père qui entra, haut, majestueux, avec un froncement de sourcils tout olympien.

–c'est toi, Vanières, qui sonnes maintenant de cette force-là ! Lui dit madame d'un ton sec.

–qui donc veux-tu que ce soit, mon amie ? ...

eh ! Mais,... tiens, tiens ! ... je ne me trompe pas... bonjour chère enfant. à la bonne heure, on est grandie. Voilà ce que j'appelle profiter de ses années. –quelle bonne fortune vous amène dans ces parages, Isabelle ? Vous êtes rare comme les beaux jours. Et comment va cette précieuse santé ? Bien, n'est-ce pas ? ... voilà qui me fait plaisir.

M Isidore Vanières, dont la chaussure vernie craquait, s'était avancé en parlant ainsi vers Anna qu'il embrassa au front, puis vers sa belle-soeur à qui il prit la main dans ses deux mains.

Il était grand, mince et un peu voûté aux épaules, avec une taille trop courte pour ses longues jambes serrées dans un pantalon noir, à sous-pieds. Sa tête, étroite du haut, allait en s'évasant à partir des tempes ; ses joues bouffies et molles avaient des favoris roux ; les chairs du menton et la moustache étaient toujours soigneusement rasées. Il

ramenait ses cheveux sur le haut du front en une mèche, bombée comme une vague, qu'il lissait fréquemment avec la main. Au-dessous de ses épais sourcils, brillait la monture en or de ses lunettes.

Il ne sortait jamais qu'en cravate blanche.

En somme, sa physionomie était inintelligente, mais les aspects multiples qu'il savait lui prêter par le serrement des mâchoires, le gonflement des narines, le froncement des sourcils et d'autres grimaces étudiées, trompaient au premier abord.

Pour tout le monde, à l'exception de sa femme, M Isidore Vanières avait « le bel âge » : quarante ans. Il les avouait, en se servant de certaines périphrases. Ainsi : « il était au midi de la vie » ou bien : « il comptait sept ans de plus que le Christ, à sa mort. » on lui entendait dire aussi quelquefois : « je dois maintenant m'attendre à voir bientôt rougir mon couchant. » ayant pris place dans son fauteuil, auprès du feu, il étendit la main sur la tablette de la cheminée, sans regarder. Il fit un brusque haut-le-corps, ne rencontrant pas ce qu'il cherchait.

—c'est moi qui l'ai mis sur la table, dit tranquillement sa femme.



Il hocha la tête et se leva pour prendre un journal qu'il plaça avec bruit sur le coin de la cheminée.

–c'est ici, et non pas sur la table qu'il devrait être, répliqua-t-il, en haussant les épaules et se rasseyant. Il le déplia. –vous permettez ? ...

continua-t-il, en se tournant vers la veuve. Je serai tout à vous dans un instant, je voudrais seulement savoir si... ah ! Bon, voici : « bulletin de la bourse... le 3 p c en hausse de 18... hum ! » il leva les yeux au plafond, en ayant l'air de réfléchir profondément.

C'était là une de ses mille poses devant le monde.

Seul, en présence de sa femme et de sa fille, il faisait moins de bruit qu'une mouche.

Il jouait à la bourse, « mais avec prudence, comme il convient » . Un crayon derrière l'oreille, un carnet ouvert à la main, il apparaissait successivement autour de chaque groupe. Il lui était jadis arrivé de gagner un millier de francs, ce qui inspirait à sa femme quelque considération pour ses gestes préoccupés et lui faisait croire jusqu'à un certain point à sa valeur. En outre, elle le voyait amener chez lui des gens fort sérieux, ou paraissant l'être, qui n'avaient jamais manqué de trouver le dîner excellent et les cigares exquis.

Tout à coup, il se mordit les lèvres.

–vois, Nathalie ! Dit-il à sa femme, en lui désignant une tache de graisse sur la feuille. Je ne pourrai donc jamais prendre connaissance de mon journal avant la servante.

–eh ! Tu sais bien qu'elle ne sait pas lire ! Mais c'est égal, c'est une saligaude ! J'ai beau me mettre en quatre pour lui prêcher l'ordre et la propreté, c'est comme si je chantais ! Je ne prétends pas qu'une servante se moque de moi.

Elle se dirigea vers la porte.

–Nathalie, calme-toi ! Ce n'est pas le moment de s'occuper de Sidonie.

–alors, pourquoi me montrer cette tache ? Si vous ne voulez pas que je gronde mes sujets, ne soyez pas toujours à me dire : Pierre a fait ci, Sidonie a fait ça... c'est vrai à la fin ! Que ne les corrigez-vous vous-même ! ...

et la veille, précisément, elle lui avait fait une scène parce qu'il s'était avisé d'élever la voix contre le domestique.

On sonna. Un jeune homme entra dans le salon. Mme Vanières répondit à peine à son bonjour, mais monsieur, en se tournant vers lui, dit en employant sa voix de gorge : –bonjour Jules, bonjour. Ma belle-soeur, ma nièce, je vous

présente Jules Ralwyns, mon neveu.

Estelle l'accueillit avec cette franche bienveillance qui fait si bien sentir à l'homme qu'il n'est qu'un ami. Il revint vers son oncle, qui lui indiqua une chaise, en ajoutant : –prends un siège, mon ami, bien que tu ne sois pas Cinna et que je ne sois pas Auguste.

M Vanières ne manquait jamais cette prudhomerie.

Jules était un jeune homme de dix-neuf ans, délicat, blond : un penchant à la rêverie lui donnait l'air un peu puritain. à première vue, il avait déplu à Estelle.

–il manque d'un je ne sais quoi ! Elle agitait ses mains en disant cela, et ses yeux brillaient.

à Spa, au bal de la redoute, on avait exalté la beauté de ses yeux, la verve de son babil, l'élégance de sa taille. Et, tout à coup, au milieu de ses adorateurs, Henri Dermal survint. Elle ne vit plus que lui : les autres cessèrent d'exister. Sa joie fut grande en apprenant qu'il étudiait à Bruxelles.

–vous reviendrez... nous voir ? Fit-elle lorsqu'il prit congé.

–croyez bien, ajouta madame avec son plus grand air, que nous serons enchantés de l'honneur.

Il accepta l'invitation. Il trouvait Estelle gentille, et, pendant plusieurs jours, sa pensée retourna vers elle, toute friande de ce gracieux petit être. Puis, d'autres caprices passèrent par là-dessus.

Mais Estelle ne l'oubliait pas. Elle avait comparé sa vive figure aux traits un peu flegmatiques de Jules, sa grâce, sa désinvolture, au geste compassé, à la toilette sévère de son cousin. –« prendre Jules quand elle pourrait avoir Henri, mais ce serait vouloir d'un amour austère, enfermé entre une cuisine et un bureau de caisse, au lieu d'une passion toujours jeune et ardente, que le tapage d'une existence de luxe ne ferait qu'aviver. » et le cœur brûlant, la lèvre mutine, elle allait en chantonnant vers le but qu'elle s'était assigné.

Elle espérait bien trouver chez Henri cette facilité à la dépense, cet amour du haut confortable, cette noble largesse qui manque ordinairement aux gens artisans de leur fortune. « Jules, sentait-elle d'instinct, devait porter trop d'affection à ses écus. » quant au jeune Ralwyns, son amour pour Estelle était profond, exclusif, et environnait cette jeune fille d'une auréole à l'intérieur de laquelle tout se trouvait être beau : au delà, il n'y avait que le vide.

Il fut subitement interpellé par M Vanières, mécontent de jouer un rôle tout à fait effacé dans la conversation de sa femme et de sa belle-soeur.

—connais—tu le cours de la bourse, Jules ?

—mon oncle, vous savez que je ne m'occupe pas de bourse.

—et c'est là le mal ; c'est un grand, très grand mal, mon garçon ! La bourse ! Mais je n'hésite pas à la dire l'âme de l'industrie, laquelle, sans conteste, est l'âme de la société. Et la société, elle ? ... la société est la société ; c'est l'industrie et la bourse. Il faut faire connaissance avec ses arcanes dont s'écarte (et pour cause ! ) le simple vulgaire. Lis le volume de Proudhon sur la bourse : il y a du bon. Mais d'abord, je te donnerai sur la matière des aperçus généraux, afin que ton esprit ne s'égaré pas, faute d'avoir été prémuni contre l'erreur par un homme qui, je l'avoue (pourquoi ne l'avouerai—je pas ? ) qui, dis—je, n'a pas la fécondité théorique de Pierre—Joseph, mais qui, comme intelligence pratique... tu me comprends, n'est—ce pas ?

Jules regardait son oncle avec l'air émerveillé d'un paysan qui voit un charlatan se tirer de la gorge un ruban démesuré. Une si longue phrase, et d'une seule haleine !

M Vanières prit cet étonnement pour un effet de son éloquence. Il se leva, mit presque de force le bras de Jules sous le sien, et de la sorte ils arpentèrent le salon. Monsieur complétait la signification de ses phrases en haussant les épaules et en imprimant à son torse un mouvement continu de va—et—vient. Il marchait en jetant les pieds fort en dehors,

mais sans les lever, de façon que ses semelles, en frottant le plancher, produisaient le bruit du couteau qu'aiguise un rémouleur.

–il ne viendra pas ! Disait Estelle à Anna, avec un geste de découragement.

Puis, sans transition : –je t'ai demandé tout à l'heure comment tu trouvais Jules ? ... je parie que tu ne l'as pas encore regardé ! Sais-tu que tu es par trop timide pour une demoiselle de ton âge ? En revanche, je ne le suis peut-être pas assez. Mais un peu de franchise ne gâte rien, ma chère : les hommes en respectent davantage une femme.

–tu dis, Estelle ?

–rien, maman. C'est une histoire que je raconte à Anna,... une histoire que tu connais.

Mme Vanières se retourna vers sa soeur et reprit d'un ton larmoyant : –oui, Isabelle, c'est comme je vous le dis, si la cherté des vivres continue, les gens riches seront forcés d'aller vivre à la campagne, hiver comme été. Ah ! C'est ainsi.

Figurez-vous qu'à l'heure qu'il est, ma cuisinière paye trois francs cinquante et même quatre francs un poulet passable, et au marché encore ! Autrefois...

son mari venait de s'arrêter brusquement en face de Jules, le buste rejeté en arrière, les bras croisés : –faire un livre, dis–tu ! Sans doute, sans doute...

un livre, cela se fait. Mais le temps, mon garçon !

Où trouver le temps nécessaire ? La multiplicité de mes occupations, la foule compacte de mes idées, mes voyages, mes tracas (tracas de tous genres ! ) me laissent à peine le temps de jeter sur le papier le résultat de mes méditations, le fruit de mon expérience. Il importe cependant que je rassemble un jour mes notes éparses, que je rapproche et cimente ces matériaux dispersés. Je serais coupable envers moi–même, envers l'humanité, si j'emportais dans la tombe mes opinions politiques et économiques, comme aussi la somme des notions acquises sur les grands principes qui feront l'éternelle discussion des philosophes, tant que durera le monde. Car nous nous devons les uns aux autres ; chacun, ici–bas, doit apporter sa pierre à l'édifice social. Heureux celui qui pourra mettre la dernière main à son couronnement ! ... oui, c'est décidé, je jette les bases d'une oeuvre qui... révolutionnera les esprits (j'emploie, bien entendu, le mot : révolutionner –un gros mot ! –dans la meilleure acception qu'il puisse avoir.) et je commence dès demain, car : *fugit hora brevis !* comme dit... enfin, n'importe, le nom ne fait rien à la chose.

Depuis quelque temps déjà, il était tourmenté d'une ambition jalouse. –le père de Jules possédait une fabrique de toile qu'il dirigeait avec l'aide de ses deux fils. Certains perfectionnements apportés par lui dans son industrie l'avaient fait nommer chevalier de l'ordre de Léopold.

M Vanières lut un matin l'arrêté royal dans le *moniteur*. il eut son haut–le–corps habituel.

Puis, on l'entendit murmurer plusieurs fois de suite : –« donné à Laeken... » il resta silencieux pendant le reste de la journée, lui, le bavard par excellence ! Mais le soir, vis–à–vis de sa femme et de sa fille, à portes closes, il épancha son amer dépit. Il dit entre autres choses : –à qui peut–on mieux appliquer ces paroles des livres saints : *ils ont des yeux pour ne point voir*, qu'à ces gouvernements qui ne savent jamais découvrir le mérite caché, le vrai, le seul mérite, celui–là !

Il fut obligé de boire la coupe jusqu'à la lie et de féliciter « l'heureux mortel. » pendant un mois, pour épargner à son amour–propre une trop rude épreuve, il évita tous ses amis : il leur avait si souvent fait entendre que les spéculations heureuses de Ralwyns étaient dues à lui, Vanières ! Que les perfectionnements venaient de son esprit inventif, et que son excellence m le ministre ne l'ignorait pas ! Le pauvre homme tremblait qu'on ne découvrit ses fanfaronnades : il avait la naïveté de croire qu'on ne le connaissait pas.



Il s'ingénia dès lors à trouver un moyen d'attirer sur lui « la faveur royale. » en attendant, rien ne l'empêchait de prendre son neveu pour gendre. Ainsi, le reflet de l'auréole de Ralwyns rejaillirait sur lui. –« je suis un grand politique, » pensa-t-il, et il se frotta les mains. Mais sur le bel horizon qu'il regardait, bouche ouverte, un nuage monta.

C'était Mme Vanières qui, à son retour de Liège, lui annonça qu'elle « avait trouvé quelqu'un. » la vaniteuse femme ne pouvait pas hésiter entre le caractère timide, l'extérieur sans prétention, les qualités solides de Jules Ralwyns et la hardiesse, la fierté, la vogue, les brillants dehors d'Henri Dermal. –« sa fille, lui entendait-on dire, était assez belle, assez riche, elle lui avait coûté assez d'argent pour parvenir aux plus huppés maris et dans les plus dorés salons. » M Vanières regimba, et, prenant des poses solennelles, il démontra qu'il était le mari, par conséquent le chef suprême de la communauté, suivant tous les codes et tous les us et coutumes. Ce fut en vain. Il argua, les larmes aux yeux, de son paternel attachement pour sa fille.

Ce fut en vain. Madame le laissa être père, mari, chef de famille et elle persista dans sa volonté.

–soit, finit-il par dire, nous verrons ce monsieur.

Il se promit en même temps qu'il creuserait de profondes contre-mines pour ramener sa femme à son idée. Il

s'applaudit à l'avance et ne remua pas.

Estelle regardait fréquemment l'heure à la pendule, brûlant de présenter à Anna celui qu'elle aimait, comme un chasseur novice qui n'a pas de repos avant d'avoir montré son gibier. –« s'il allait ne pas venir ! » –il est cinq heures, dit Mme Vallantin. Nous partirons, Anna.

–Isabelle, ma chère belle–soeur, vous dînez avec nous. Nathalie est précisément occupée à nous faire servir. M Vanières ajouta à voix basse : –je tiens à ce que vous me donniez votre avis sur Jules. Entre nous, je crois que le gaillard a un faible pour notre Estelle...

–vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de me mêler, en quoi que ce soit, des affaires des autres.

La mère d'Estelle rentra et insista pour que sa soeur se mît à table. La veuve fut inflexible.

–« pourquoi dînerait–elle deux fois ? D'ailleurs, dîner à cinq heures du soir lui paraissait une monstruosité. » Jules, qui se retirait, s'offrit à la reconduire.

Elle refusa.

Désirant et appréhendant tout à la fois de voir Henri, Anna ne s'était pas encore levée.

–voyons, serez–vous bientôt prête ? Lui demanda sa mère. Voilà deux heures que je vous attends ! Vous êtes insupportable avec vos lenteurs.

Après leur départ, M Vanières, en dépliant sa serviette, ne put se refuser la satisfaction de dire à sa femme : –un joli manque de parole pour commencer !

–et qui vous réjouit, paraît–il ? Vous savez pourtant bien que cela me fait de la peine, à moi, que cela en fait à votre fille.

Mais aussi vite elle haussa les épaules : –n'allais–je pas le prendre au sérieux !

Sembla–t–elle se dire.

M Vanières était préoccupé. Il secouait lentement la tête.

–Nathalie, fit–il tout à coup, voilà positivement trois jours de suite que la cuisinière nous prépare le même potage. Je finirai par aller dîner à table d'hôte.

La mère et la fille causaient entre elles. On ne se donna pas la peine de lui répondre.

Il faisait presque nuit noire quand la porte de la maison retentit, en se fermant, derrière Mme Vallantin. Le gaz était

allumé dans les magasins.

–il y a un salut à la madeleine, venez, dit la veuve à sa fille.

Elles remontèrent la rue des éperonniers. Un monsieur descendait rapidement sur le trottoir opposé. Anna l'entendit s'arrêter tout à coup.

Elle tourna la tête à demi de côté et reconnut Henri Dermal. Il se rendait chez Mme Vanières.

Plus loin, en entrant dans la rue de la madeleine, elle regarda encore : il la suivait.

–vois donc, maman ! Exclama–t–elle devant le magasin d'un parfumeur.

La vitrine était resplendissante : des becs de gaz avec réflecteurs, placés en dehors, l'inondaient de lumière. Au fond de l'étalage, près d'éventails bordés de plumes et tout grands ouverts, des tringles terminées par une boule de cristal tenaient suspendus des colliers de corail et de perles blanches satinées.

–n'est–ce pas un de ces deux–là que tu choisirais ?

Reprit-elle, en levant le bras pour lui cacher son visage, pendant que ses regards glissaient de côté sur Henri, furtivement.

Il était à peu de distance, tourné vers elle, un cigare entre les dents : à chaque aspiration l'extrémité se cerclait de feu et sur son visage s'étalait, puis disparaissait une lueur rouge.

—allons, viendrez-vous ? Dit la veuve, impatiente.

Les deux femmes entrèrent dans la petite église de la madeleine et s'agenouillèrent au fond d'un des bas-côtés. Henri les suivit : il s'arrêta à quelques pas en arrière.

On respirait l'odeur assoupissante de l'encens ; des chaises criaient çà et là sur les dalles ; les portes retombaient avec bruit, continuellement.

Anna tenait le front incliné, les coudes sur le dossier plat de sa chaise. Sous le bavolet relevé du chapeau, Henri pouvait voir l'enroulement des tresses de son chignon, les lignes pures de son cou, sa peau fine et blanche. Un de ses pieds reposait à terre, et, de l'autre jambe repliée horizontalement, sa robe noire tombait à larges plis, de chaque côté, encadrant la semelle de sa bottine étroite et toute petite.

à la sortie, elle dut passer devant Henri : la jupe de sa robe lui battit les jambes. Elle n'osa pas le regarder.

La mère et la fille remontèrent la rue de la Madeleine et la montagne de la cour, marchant sur le trottoir à travers la foule qui les séparait à chaque instant. Alors, Anna se trouvait toujours en arrière. Henri se rapprochait, au point de pouvoir la toucher : il en était pâle d'émotion ; sa gorge devenait sèche.

Elle le devinait là, et, vite, elle rejoignait sa mère, passait son bras sous le sien. Mais un moment après, elle s'écartait de nouveau pour se pencher vers l'étalage de quelque magasin. Henri pressait le pas. Elle s'éloignait aussitôt, sans jamais lever les yeux sur lui.

Du coin de la rue des allegarbes, il la vit disparaître. Puis, il s'en retourna sombre, absorbé, ayant soif des plaisirs des sens et rêvant de choses idéales, se salissant le cerveau dans la création fictive de grossières voluptés, et, l'instant d'après, se voyant marcher avec Anna, côte à côte, à la clarté des étoiles, entre des buissons en fleurs, par des chemins gris, comme en été : les lèvres près des lèvres, ils se murmuraient de caressantes et chastes paroles.

Il se rendit chez Mme Vanières, le lendemain. Il avait à s'excuser de son manque de parole de la veille. On le reçut admirablement, mais les égards, les prévenances de la mère,

la gentillesse de la fille, le laissèrent tout à fait indifférent.

Malgré ses efforts, il se montra distrait, rêveur, n'étant jamais aimable et attentif auprès des femmes que lorsqu'il avait le coeur inoccupé !

à l'aurore de chaque amour nouveau, il leur apparaissait ennuyé, taciturne. Sa personne aussi semblait avoir perdu de son élégance, son regard de son éclat. Seule, la vue de la femme aimée lui rallumait les yeux et l'intelligence : on eût dit d'une vitre qu'un rayon de soleil faisait subitement étinceler.

—« c'est ma dernière visite, » pensa-t-il, en sortant de chez Mme Vanières.

Vii cette fois, Anna n'y tenait plus. —« revoir Henri Dermal, lui parler, à tout prix ! » si elle pouvait trouver quelqu'un de sûr ! Qui ? ... Mlle Pynsaert ou M Bosmans, peut-être ? Non, ils jaserait, tôt ou tard. Mais Wallner, son vieux, son bon Wallner ! Ou Jeanne encore ! La voilà qui passait dans le vestibule, portant du linge au grenier.

L'occasion était belle ! Sans résolution arrêtée, Anna monta derrière la servante.

—avez-vous beaucoup de linge à étendre, Jeanne ?

Lui demanda-t-elle banalement.

–oh ! Oui ça, mademoiselle. Il y a cette manne-ci et encore une plus grosse... c'est tout de même une fameuse économie que de laver chez soi...

tenez, s'il avait fallu envoyer tout ceci chez la lavandière, votre maman aurait donné... cent francs ! Qu'est-ce que je dis ? Cent francs ! Bien plus ! Vous voyez bien ces mouchoirs... une femme qui lave vous demandera deux cents et demi la pièce.

Avec dix cents de savon, moi, je vous les arrange tous. Et puis, dehors, on vous abîme des fois le linge... à n'y pas croire ! C'est comme ça, mademoiselle, vous pouvez bien me regarder, c'est comme ça.

Les mains dans les poches de sa robe, la tête un peu penchée, les yeux tout ouverts, Anna considérait Jeanne attentivement. –« elle ne voudra pas, » pensait-elle.

–ce n'est pas pour me flatter, continua la servante, mais j'espère que ça est blanc et bien blanc, à donner dessus la sainte-communion.

Elle se courbait dans la manne, en retirait du linge, le déplaçait, puis le pendait aux perches, en s'élevant sur la pointe des pieds.



Anna réfléchit tout à coup que Jeanne ne pouvait sortir sans permission. Et vite, elle s'en alla.

Devant la porte de Wallner, elle s'arrêta, hésitant à entrer. Sa bouche devenait sèche, et il lui prenait une envie folle de descendre, en courant, pour échapper aux angoisses de son irrésolution.

Elle entendit craquer les marches de l'escalier.

C'était sa mère, qui lui cria du palier d'en dessous : –que faites–vous là ? Rien, n'est–ce pas ?

Descendez.

Lorsque sa fille fut auprès d'elle : –n'est–il pas honteux, voyons, pour une grande demoiselle, d'être toute la journée les bras le long du corps !

Anna garda le silence. Mais, à peine au bas de l'escalier : –je vais chez Wallner, dit–elle subitement.

Et elle remonta.

–pas du tout, mademoiselle ! Vous achèverez votre broderie.

La veuve entendit la porte de Wallner se refermer.

Anna, sans parler, traversa toute la chambre et s'assit près de la fenêtre.

–votre mère vous appelle, lui dit Wallner.

Après un instant : –encore ! ... l'entendez–vous ?

–mais oui, je ne suis pas sourde !

Il se fit un assez long silence.

–ah ! Elle veut bouder, se dit la veuve, fatiguée de crier, eh bien, qu'elle boude ! Si elle s' imagine par là gagner quelque chose...

–qu'y a–t–il ? Demanda Wallner à Anna.

–qu'y a–t–il ! Qu'y a–t–il ! Mais il n'y a rien !

Que voulez–vous qu'il y ait ! N'est–ce pas toujours la même chose ! ...

elle dit cela d'un ton emporté. Wallner resta interdit.

–je sais bien qu'elle est difficile, reprit–il, mais c'est votre mère, Anna.

Puis, saisissant sur la table une feuille manuscrite d'un ouvrage qu'il composait, il se mit, sans transition, à lire à haute voix en se promenant autour de la salle.

Elle se leva, le rejoignit et lui posa les deux mains sur les épaules.

–tu es mon ami, n'est–ce pas ? ... j'attends de toi un service. Demain, tu sors dans la matinée pour donner une leçon,... à dix heures, je pense ?

Il fit de la tête un signe affirmatif.

–je te prierai, continua–t–elle, de vouloir bien aller pour moi rue de la montagne. C'est afin de remettre... tu dirais...

elle baissa la tête ! Les paroles lui râlaient dans la gorge. Une seule pensée se faisait jour dans son esprit troublé, alourdi : –« quand j'aurai parlé, il me repoussera avec indignation. » –je voudrais, dit–elle à la fin, la voix raffermie, les yeux brillants de résolution, faire parvenir une lettre à un monsieur qui demeure dans cette rue. Ne pourrais–tu pas t'en charger ? ...

surtout... que maman n'en sache rien !

–cette lettre est–elle de vous ? ... non, n'est–ce pas ? ...

elle se taisait, considérant Wallner avec des yeux qui avaient le regard fou. Une irritation sourde plissait son front, contractait ses lèvres.

Et tout à coup elle éclata d'un rire nerveux, saccadé, qu'elle prolongeait, voulant arriver à le rendre naturel.

–mais non, mais non, –et ses yeux roulaient des larmes, –mais non, mon bon ami, cette lettre n'est pas de moi. Ha ! Ha ! Ha ! ... je voulais savoir ce que tu répondrais, ha ! Ha ! Ha ! ... c'est ma cousine, c'est Estelle qui m'a priée de faire parvenir cette lettre à son adresse... j'ai accepté, sans réfléchir,... et me voilà maintenant très embarrassée, acheva–t–elle en prenant un air sérieux.

–si c'est ainsi,... donnez. Mais qu'il ne soit jamais question de moi, car ce sont de ces sortes de commissions... donnez...

–je te l'apporterai ici demain matin.

Anna donna de petites tapes sur les joues de Wallner, descendit et alla se mettre à sa broderie.

Il y avait maintenant en elle un grand calme, qui la surprenait. –« ce n'était pas si difficile de mentir. Elle aurait, une autre fois, encore plus d'aplomb. » une nouvelle préoccupation lui vint. Où écrire sa lettre ? Chez Wallner. Il s'absenterait probablement dans l'après–midi. En effet, il

sortit après le café.

Anna ouvrit sans bruit la chambre de son professeur.

Elle écrivit : « monsieur, –il faut absolument que » je vous parle. Soyez demain, à l'heure et demie, « à l'endroit indiqué dans votre lettre. » elle termina ainsi : « je vous salue » . Au-dessous, pour signature, il y avait quelque chose d'indéchiffrable qui pouvait peut-être ressembler à la première lettre de son nom de baptême.

Un tremblement la saisit au moment de fermer l'enveloppe. Mais, pressée d'arriver à la vie dont sa mère lui barrait le chemin, elle étouffa son hésitation.

Avant dix heures, le lendemain, elle entra chez Wallner, presque avec emportement.

–voici, mon ami. Surtout, ne la perds pas !

Elle glissa la lettre dans une des poches de sa redingote, puis alla prendre son chapeau et sa canne et les lui mit en main.

–tu diras encore que je ne suis pas une petite maman pour toi.

–je ne sais pas l'adresse, fit-il, au moment de sortir.

–tu la liras en chemin, répondit–elle très bas en le poussant doucement vers l'escalier.

Mais il rentra de quelques pas dans la chambre.

–pour qui cette lettre ? ... votre cousine se compromet peut–être. Si c'était à un jeune homme ? ...

–Estelle ne m'a rien dit. Va vite, mon ami, va.

Il descendit en hochant la tête. Anna l'accompagna jusqu'à la porte et l'écouta s'éloigner. Lorsque le bruit de ses pas ne fut plus sensible, s'étant penchée, elle le vit tourner le coin de la rue.

Elle rentra et se mit à le suivre en esprit. Mais vers le bas de la rue de la montagne, la silhouette maigre de Wallner s'effaça. Au lieu de la voie bordée de trottoirs et de maisons, il n'y avait plus qu'un grand espace vide et blanchâtre. En même temps, des souvenirs gais ou tristes, oubliés depuis longtemps, étrangers à sa préoccupation, lui arrivaient tumultueux à l'esprit et s'y tenaient groupés comme de la limaille de fer à un barreau aimanté.

Il revint. Elle l'entendit monter l'escalier et refermer la porte de sa chambre. Elle eût voulu courir, ne faire qu'un bond jusqu'à lui. Mais sa mère, à ses côtés, prenait dans le secrétaire l'argenterie pour le repas ; Jeanne mettait la nappe.

Nonchalamment, Anna se leva, fit mine un instant de vouloir aider à servir la table et sortit.

Alors, relevant sa robe à pleine main, et s'aidant de la rampe, elle franchit les deux étages sur la pointe des pieds, penchée en avant. Elle s'arrêta pour respirer. Elle entra.

–eh bien ? ... qu'a–t–il dit ?

–qui ?

–vous n'y avez pas été !

–ah ! La lettre... si, si, je l'ai portée. Ce monsieur demeure au premier ; la dame du magasin la lui remettra.

Elle se détourna pour cacher la rougeur qui empourpra ses joues.

–dîner ! ... cria Jeanne du bas de l'escalier.

Anna broda avec beaucoup d'activité pendant toute l'après–midi. Vers le soir, son calme intérieur l'abandonna. Il lui vint des craintes, des appréhensions vagues. à chaque coup de sonnette, elle tremblait. –de nouveau, elle songea à son confesseur. Qu'allait–il dire ? C'était certainement, lui paraissait–il, le plus grand péché de sa vie.

Et elle cherchait à formuler son aveu : « mon père, je m'accuse... » –oh ! Alors ! ... la voix du prêtre était déjà si sévère, quand elle lui disait et ses révoltes et ses désobéissances envers sa mère, ou quand elle avouait avoir encore lu quelque roman.

Il laissait retomber la main qui soutenait sa tête et cachait sa figure, il la regardait fixement.

–« qu'aviez-vous promis à notre-seigneur dans votre dernière confession ? ... » elle se sentait transpercée par son regard et par le dur accent de sa parole.

–mais cette fois ! ...

son angoisse était si grande, qu'il lui arrivait de se lever de sa chaise et de marcher avec précipitation dans la chambre, de toucher à tout ce qu'elle pouvait atteindre, de ranger certaines choses, sans raison, ainsi, un peu de calme lui revenait. Mais dès qu'elle était rassise, son cerveau se remettait en ébullition. Que d'inutiles efforts pour arriver à prendre la résolution de ne pas aller au rendez-vous ! –« elle irait. Elle le sentait bien. » la soirée fut très animée. On rit beaucoup de Mlle Pynsaert dont le faux-tour était placé de travers.

Parfois, le visage d'Anna prenait un air anxieux : c'est lorsqu'elle venait à rencontrer le regard de sa mère, qui



cherchait à s'expliquer le brusque changement survenu dans la manière d'être habituelle de sa fille. La veuve finit par s'imaginer que sa dernière remontrance avait enfin produit son effet.

Vers dix heures, Jeanne apporta du vin chaud.

–Anna n'en veut pas,... elle ne l'aime pas ? Dit la veuve, feignant de parler sérieusement.

–non, mère.

Et en souriant, elle avança sa tasse sous la louche d'argent suspendue.

Puis elle se mit à boire lentement, les yeux à demi fermés. En se renversant peu à peu, des deux mains elle élevait la tasse, comme une enfant. Elle la retint entre ses dents, après l'avoir vidée : son cou blanc se voyait dessous, tandis que ses manches retombées laissaient ses bras nus jusqu'aux coudes et que les seins, sous sa robe, se soulevaient et s'abaissaient.

Elle replaça la tasse dans sa soucoupe. Ses cils humides se relevaient avec peine ; ses joues avaient des teintes roses. On la regardait.

Elle éclata d'un rire sonore, puis jeta ses deux bras aux épaules de sa mère, qui l'embrassa en disant : –fait–elle assez l'enfant, ce soir !

La figure d'Anna se rembrunit. Mais un instant après, sa folle gaieté lui revint. Elle eut ainsi dans cet éclat de rire qui dura plusieurs heures, des ombres qui passèrent sur son front et voilèrent l'éclat de sa joie factice.

En entrant dans sa chambre à coucher, elle était tout étourdie par le vin ; ses mains s'agitaient comme dans la fièvre. Elle marcha vers le lavabo, en foulant sa robe, et se regarda dans la glace : son visage était d'une blancheur mate et ses yeux brillaient extraordinairement. Elle se déshabilla très vite et s'enfouit sous ses couvertures.

–tu ne me dis donc pas bonsoir, Anna ? Lui dit sa mère.

Viii le jour du rendez–vous, –c'était un jeudi–elle alla trouver dans la cuisine Jeanne qui repassait du linge. La grosse fille avait chaud ; son visage était rouge comme un charbon en feu, son front mouillé de sueur. Elle avait ôté son mouchoir de laine, et, de sa jaquette à manches courtes, échancrée aux épaules, sortaient ses nouveaux bras nus et son cou fort ; des mèches de cheveux, luisantes et noires, s'échappaient de son bonnet en jaconas brun.

–voilà encore maman de mauvaise humeur aujourd'hui, Jeanne.

–je ne le sais que trop bien. Mais qu'elle ne vienne plus me dire que je lambine, car alors je plante tout là !

Anna éprouva une vive satisfaction du mécontentement de Jeanne contre sa mère, bien qu'elle y trouvât une sorte de brutalité naïve qui la choqua.

–comme je m'ennuie !

Et elle soupira.

–et vous donc, Jeanne ?

–oh ! Moi, je m'ennuie et je ne m'ennuie pas. Dans la journée, je travaille à force et le temps se passe... il y a des soirs où je bâille,... alors je dors. Mais c'est bientôt la fête chez nous, et je vous promets que je m'en donnerai !

Anna se plaignit de son manque de distractions.

Serait-ce elle qu'on laisserait jamais aller à la fête ? ... pour elle, c'était toujours la même chose : se lever, se coucher, broder, jouer aux cartes ! ... et puis, continuellement sermonnée, grondée !

–que voudriez–vous faire pourtant ? Tous les gens riches vivent comme ça. Plaignez–vous, dieu merci !

Anna haussa les épaules. –« elle est stupide » , pensa–t–elle.

–tout de même, reprit Jeanne, je dois dire que votre maman ne vous laisse pas assez libre pour votre âge.

–n'est–ce pas, Jeanne ? ... elle me tient comme une petite fille.

Elle poursuivit vite : –si vous vouliez,... j'irais pendant son sommeil passer une demi–heure, cette après–midi, chez ma tante Vanières.

–sans que votre maman le sache !

–si je lui demande la permission, –vous la connaissez ! –elle me refusera.

–alors il ne faut pas y aller.

Anna pâlit. Cette résistance l'exaspérait.

–pourquoi ? ... elle n'en saura rien. Ce n'est pas vous qui le lui apprendrez, n'est–ce pas ? ...

–et s'il venait quelqu'un ?

–il ne viendra personne... qui ? ... ce serait bien extraordinaire !

Ses sollicitations devinrent plus pressantes. Et voyant que Jeanne n'était plus éloignée de consentir : –ah ! Dit-elle, je n'ai donc personne pour moi, ici !

Elle porta son mouchoir à ses yeux et se mit à marcher en frappant des pieds, comme désespérée.

Jeanne laissa son fer et la regarda, surprise.

–allons, allons,... mademoiselle. C'est que si elle apprenait ! ...

–écoutez, Jeanne... si maman vient à le savoir, c'est moi seule qui serai grondée : je dirai que je suis sortie sans vous prévenir...

Jeanne céda.

Anna sortit de la cuisine, honteuse et humiliée, pleine de mépris pour cette grossière fille... qu'il avait fallu supplier !

Après le dîner, lorsqu'on eut pris le café, elle se mit à sa broderie et simula un travail assidu. Mais elle étirait et

rapprochait du canevas l'aiguillée de laine sans y ajouter un point, redoutant le moment décisif, puis, l'instant d'après l'appelant, frissonnante. De temps à autre, ses regards glissaient furtifs sur sa mère.

Une heure sonna. Mme Vallantin releva la tête, regarda la pendule—et continua de tricoter.

—« si jamais elle venait, comme cela lui était déjà arrivé, à s'assoupir dans son fauteuil ! » se dit Anna. Il lui parut même aussi tout naturel que sa mère ne dormît pas ce jour-là. Elle appréhenda également une visite. En ce cas, adieu au rendez-vous !

Enfin, la veuve posa son tricot sur la table, en disant : —tu me feras éveiller par Jeanne à trois heures.

Anna resta sans bouger jusqu'au moment où la porte de la chambre à coucher se referma. —alors, elle voulut se lever, et ce lui fut chose impossible.

Elle se sentait comme paralysée de tous ses membres.

Sa tête seule fermentait : les appréhensions, tant de fois combattues et rejetées depuis le matin, lui revenaient grossies et bruyantes. —« non, elle n'irait pas. » mais Jeanne entra, et, sans prononcer une parole, regarda la pendule.

Ce fut comme un rappel à sa destinée. Anna se leva subitement.

Sa toilette de sortie se trouvait apprêtée dans le salon. –c'était une grande salle dont on n'ouvrait les croisées que rarement, et seulement pour l'aérer.

Le jour du dehors courait en filets minces le long des fentes des contrevents. En poussant la porte, on avait en face de soi la cheminée, large et très haute. Dans le trumeau en vieux chêne était enchâssée une toile, montant jusqu'au plafond, et représentant le Christ sur la croix : un serpent s'enroulait au pied, la gueule ouverte, dardant sa langue en forme de fer de lance.

Les chairs violacées du crucifié se détachaient sur un fond noir, traversé d'éclairs. Des tapisseries peintes recouvraient les panneaux et figuraient des sujets empruntés à l'ancien testament. Il y avait un grand canapé et des fauteuils très bas recouverts de housses blanches, le long des murs.

Anna, s'avancant à tâtons, se dirigea vers le canapé. Le frôlement de sa robe sur le plancher lui donnait des palpitations. Elle allait, les mains tendues en avant, les yeux écarquillés, et s'attendant à ce que deux autres mains prissent les siennes, dans l'obscurité.

Une des vives impressions de son enfance lui traversa la pensée. Elle était entrée dans ce salon, un soir, pour la première fois, avec Jeanne qui portait la lampe bien haut. Et tout autour d'elle, sans pouvoir rien distinguer clairement, elle avait vu surgir des lignes blanchâtres, puis, çà et là, des taches jaunes et rouges dans les tapisseries.

En grande frayeur, elle avait de ses deux petites mains empoigné Jeanne par son jupon, et elle s'était mise à crier, en se cachant le visage.

Dans quelle calme atmosphère, elle vivait alors, sans horizon, sans désirs douloureux ! Comme la vie lui paraissait difficile aujourd'hui ! L'heureux temps que celui où elle pleurait parce qu'il lui fallait mettre sa robe de nuit—à sept heures du soir !

Elle entendit des pas dans le vestibule. Jeanne venait lui recommander de ne rester absente qu'une demi—heure. Anna sortit.

Elle marchait vite, ne voyant rien, n'entendant rien et tenait les yeux à terre, presque fermés, sous sa voilette noire. Elle entra dans le parc par la porte faisant face à la place royale, longea le grillage d'un des bas—fonds jusqu'à l'entrée du bois des marronniers. C'était là.



Henri attendait depuis longtemps. Il s'était promené d'abord le long du gazon, en allant jusqu'au bassin. Puis, il avait marché entre les rangées d'arbres, se détournant souvent tout à coup, espérant chaque fois l'apercevoir. Elle ne venait pas. Il s'arrêta à la fin, déjà inquiet, et s'assit sur un des bancs. Des enfants vinrent jouer autour de lui. Il s'éloigna, agacé. –« elle ne viendra pas ! » se répétait-il en frappant de sa canne des ramilles blanches de givre, à terre. S'étant adossé contre le grillage, le menton baissé, il se dit qu'il attendrait ainsi qu'elle vînt le surprendre.

–au bout d'un instant il regarda l'heure à sa montre... mieux valait s'en aller ! Et il restait là, irrésolu, ne pouvant se faire à l'idée de disposer autrement de son temps : cette heure de sa vie devait, lui paraissait-il, être consacrée tout entière à une heure de rendez-vous.

Subitement, il la vit s'approcher. Elle s'arrêtait, puis reprenait sa marche, à petits pas, tenant du bras gauche son manchon serré contre sa poitrine ; de l'autre main, elle relevait sa voilette au-dessus des yeux, tout en jetant à droite et à gauche des regards craintifs.

Il l'aborda. Essoufflée, elle respirait vite.

Laissant retomber sa voilette, elle se mit à considérer l'extrémité de son pied qu'elle agitait.

Henri était ému, délicieusement troublé : son coeur battait avec force.

–Anna, dit-il.

Mais elle leva la tête, fièrement. Il se détourna un peu, déconcerté.

Elle le voyait ainsi de profil avec sa fine moustache, en pointe aux coins des lèvres, son cou dont la blancheur était éblouissante, et ses cheveux noirs, coupés court derrière, relevés aux tempes. L'oreille restait à découvert, petite et rosée comme les narines mobiles de son nez aquilin.

Il s'appuyait sur sa canne, et la manche large d'un raglan tombait droite sur le dos de sa main gantée.

Elle le regardait, les yeux bien ouverts, et une admiration naïve s'échappait de son maintien.

Quelqu'un passa tout auprès d'eux. Machinalement, ils firent ensemble quelques pas. Alors, des deux mains elle releva sa voilette, qui resta pendante devant son visage, à hauteur des sourcils. Et, avec précipitation, elle dit : –je tenais à vous prier de vive voix de ne plus tenter à l'avenir aucune démarche pour me voir.

Elle sentit aussitôt qu'elle venait de se conduire assez sottement, n'ayant écouté que ce sentiment lâche de notre nature qui nous pousse à excuser nos élans les plus spontanés, à dénaturer le mobile de nos actions les mieux voulues. Après une pause, elle ajouta—que l'apparente sincérité de sa lettre lui avait donné la mesure de la confiance qu'une femme devait avoir en ses éloquents protestations. Car elle savait, et de source certaine, n'être pas la seule à qui il adressait des serments d'éternel amour.

Il s'en défendit. Et comme il paraissait de bonne foi !

—vous connaissez pourtant bien Mlle Vanières, Estelle Vanières ? ...

—oui ? ... répondit—il, surpris.

—c'est ma cousine, ajouta—t—elle en le regardant.

—et vous croyez ! ... je vous jure que je ne l'aime pas, que je ne lui ai jamais dit que je l'aimais !

—« je ne vous crois pas » fit—elle par un mouvement de la tête. Il raconta alors brièvement sa rencontre avec Estelle, à Spa.

—« je l'ai fait danser souvent, c'est vrai, mais elle était la plus élégante du bal. Je lui ai adressé des compliments,...

mais je n'estime pas qu'ils aient pu lui tourner la tête : à notre âge, nous complimentons mal les femmes. » les intentions qu'on lui avait prêtées étaient donc toutes gratuites.

–elle vous attendait dernièrement ? ...

–en effet, j'avais reçu une invitation de Mme Vanières, et c'est en me rendant chez elle que je vous rencontrai... ne vous en souvenez–vous plus ?

–êtes–vous allé chez ma tante ce soir–là ?

–non, le lendemain.

Ils se turent pendant un instant. Puis, il se pencha vers elle.

–oh ! C'est vous que j'aime, croyez–moi, reprit–il,...

et je vous aimerai toujours !

Il ne parla plus, ne bougea plus. Elle sentit son visage tout près du sien. La respiration lui manqua, ses joues devinrent brûlantes. à la fin, comme violentés, ses yeux rencontrèrent ceux d'Henri.

Mais aussi vite, en pâlisant, elle détourna la tête avec un balbutiement délicieux.

Alors, il affirma être le plus malheureux des hommes depuis le jour où il l'avait aperçue, accompagnée de sa mère, un soir. Elle ne pouvait comprendre, dit-il, les tortures morales que l'impossibilité de la retrouver, pendant près d'un an, lui avait fait endurer, ses désespoirs ! Pourquoi ne lui avoir pas répondu plus tôt ? ... mais tout était oublié : elle était là !

Peu à peu, moins ému, les paroles lui arrivèrent passionnées, caressantes. Sa voix avait des tons voilés, harmonieux, qui amollissaient Anna, lui faisant éprouver la sensation étrange de ces rêves, où l'on perd pied tout à coup, pour descendre dans des espaces blancs, sans bords, sans fond, –continuellement.

On lui avait dit, continua-t-il, la monotonie de son existence. Ils s'aimeraient, –cela ne dépendait plus que d'elle–et, dans les instants passés ensemble, elle trouverait l'oubli de toutes les tristesses, de toutes les amertumes. Ils s'aimeraient, et durant les heures de séparation, recueillis, ils se rediraient les serments échangés, ils se créeraient les félicités à venir.

Elle tressaillit. L'heure qu'elle oubliait !

–Anna, m'aimez-vous ? ... dites ?

–je pars, répondit-elle brusquement.

Ils restèrent l'un en face de l'autre, embarrassés.

–quand vous reverrai–je ? ... demain,...

après–demain ? ...

–oh ! Non.

–quand donc alors ?

–je ne sais.

–voulez–vous lundi, ici, à la même heure ? ... Anna, je vous en prie ! ...

–eh bien, ... oui. Et elle partit vite, sans le regarder.

Immobile, Henri la suivit des yeux, pendant qu'elle s'éloignait, soutenant de la main gauche sa robe un peu relevée par devant, aidant ainsi sa marche. Au tournant du bas–fond, elle tenait la tête baissée, et sa voilette, de la bordure supérieure de son chapeau tombait droite. Un bout de jupon blanc, deux petits pieds... il ne la vit plus !

Son premier mouvement alors fut de s'élaner après elle. Il se retint et s'en alla dans une direction opposée.

Le coeur bondissant, il ne s'entendait pas marcher et ne gardait aucune conscience des lieux parcourus.

Les nuages lui paraissaient trop bas pour son front, les voies trop peu larges, l'horizon trop restreint. Il était, lui semblait-il, le seul homme réellement agissant. Fort comme tout être dans la passion, il se sentait bon comme tout être fort ; et il souriait aux gens, aux arbres, à la terre, au ciel !

Il avait tant de rayons dans les yeux, qu'il renversa un marmot que sa bonne laissait vaguer et qui partit d'un braillement sonore comme un clairon. La bonne jeta des exclamations au ciel et des invectives au distrait. Elle était laide et malpropre, et pourtant Henri releva l'enfant qu'il lui remit, en exprimant une excuse pour sa maladresse.

Ix rentrée chez elle, Anna eut à peine le temps d'aller cacher dans le salon son burnous et son chapeau. Sa mère descendit presque aussitôt.

–est–ce toi qui viens de fermer la porte de la rue ?

–moi ? ... non, maman, je sors de la salle à manger !

–on a ouvert et refermé la porte de la rue.

–je ne sais,... je n'ai pas entendu. Est–ce vous Jeanne ? ... demanda–t–elle d'un ton tranquille à la servante qui

s'approchait.

–inutile de demander à Jeanne, mademoiselle ! Vous aurez encore été vous mettre sur la porte, malgré ma défense formelle. Mais toutes mes recommandations ne servent à rien,... ne servent–elles à rien ! C'est comme si je chantais ! Je deviens trop bonne à votre égard, et c'est pour me remercier, sans doute, que vous faites tout, précisément tout ce qui m'est désagréable. Mais minute ! ... je vous rattraperai bien sans courir..., vous rattraperai–je bien sans courir !

–Jeanne peut dire si...

–je n'ai pas besoin, je le répète, d'interroger Jeanne. Elle n'est pas plus croyable que vous,...

n'est–elle pas plus croyable que vous ! Quand je vous dis que j'ai entendu la porte se fermer, c'est que cela est. Vous étiez sur la porte tout à l'heure, oui, et vous aurez beau nier, je soutiendrai mordicus que vous y étiez ! A–t–on jamais vu ! Vouloir me soutenir le contraire de ce que je sais pertinemment !

Allez à votre broderie, mademoiselle. Cela vaut mieux que de se croiser les bras, en regardant passer le monde.

Anna ne répondit plus. être ainsi traitée en petite fille, elle, l'aimée d'Henri Dermal ! Mais le contentement d'avoir



réussi, le souvenir de l'heure envolée calmèrent son dépit. Elle eut un moment de folle expansion : elle courut à sa mère, se pendit à son cou et l'embrassa.

—pardonne, mère, pardonne. C'est vrai, je t'ai désobéi, mais cela ne m'arrivera plus, crois—le bien.

Veux—tu que je te lise le journal ?

Selon son habitude, la veuve laissa marchander les minutes du pardon.

—lisez lentement, finit—elle par dire.

Anna se coucha heureuse et comme enivrée de cette heure de liberté, de ce premier vin qu'elle avait bu, formant mille projets qui naissaient, s'épanouissaient à l'infini dans son cerveau surexcité ; et elle n'en prit que plus en dégoût sa vie de tous les jours. En s'éveillant, au matin, ses actes de la veille surgirent à son esprit : elle se sentit glacée comme si elle se fût penchée brusquement au—dessus d'un gouffre noir.

Elle avait des remords, du trouble, et par—dessus tout des appréhensions. On finirait par la surprendre : c'était inévitable ! Sa mère serait avertie, et alors ! ... sortir de la maison était d'ailleurs chose trop difficile. Il faudrait encore supplier Jeanne ! ... et c'était pour elle une véritable

souffrance, douloureuse comme l'attouchement d'une plaie vive, que de songer à l'heure d'angoisse qui avait précédé le moment du départ pour le rendez-vous.

Une indisposition força Mme Vallantin de se mettre au lit. Anna resta tout le jour à ses côtés, brodant assidûment, sans penser, se laissant vivre comme une idiote.

Vers le soir, elle descendit pour aller respirer l'air à l'entrée du jardin. Il lui prenait des suffocations. Par le soupirail éclairé de la cave, elle vit Jeanne qui faisait des reprises à des bas noirs. –« elle se complaisait donc celle-là dans son existence qu'il ne lui échappait jamais une plainte. Elle n'avait pas non plus d'amoureux, mais quel homme en voudrait ! Et puis, pouvait-elle seulement comprendre l'amour ? » Anna restait debout, immobile et nu-tête, à écouter au loin les aboiements d'un chien, une pompe qui criait dans une cour voisine, et... elle songeait à Henri. Mais elle n'avait plus d'énergie pour affronter de nouvelles luttes contre sa conscience et les difficultés de sa situation. Son esprit tendu violemment tout d'un coup, était devenu lâche et paresseux. Elle laisserait agir le hasard ou l'initiative d'Henri.

L'indisposition de Mme Vallantin dura plusieurs jours. Anna n'alla pas le lundi au rendez-vous.

Après l'avoir inutilement attendue, Henri sortit du parc et se rendit dans la rue aux laines. Il passa dix fois devant la fenêtre : les rideaux paraissaient de plomb. Il se promena alors à distance, sans perdre de vue la maison : il ne vit personne y entrer ou en sortir. – " qu'y avait-il ? ...

malade, peut-être ! ... il pouvait se faire qu'elle eût été rencontrée le jeudi précédent... ne lui aurait-il pas déplu ? ... elle s'en était allée si brusquement ! « puis il chercha à se rappeler toutes ses paroles. Les phrases dont il se souvint lui parurent niaises ou stupides. Quelle triste opinion Anna avait dû emporter de lui ! Ah ! Que n'était-elle présente à cette heure ! Il la persuaderait, il l'attendrirait, il dompterait cette fière nature : sa revanche serait éclatante ! –» que de choses il aurait dû lui dire, auxquelles il n'avait pas même songé ! ... pourquoi n'avoir pas insisté pour obtenir une réponse plus solennelle qu'un oui ? " maintenant, quelque chose de convaincu lui criait, après chaque souvenir exhumé des instants passés avec Anna, qu'elle était perdue pour lui, sans retour.

Il marchait, les mâchoires et les poings serrés, avec des déchirements au coeur qui lui faisaient parfois fermer les yeux, comme dans la crise d'un mal. Et les aigres transports de son dépit se mêlaient continuellement au murmure lamentable de sa douleur.

Il s'enivra dans la soirée, tout seul.

X un dimanche, le médecin conseilla à Mme Vallantin de sortir. Le temps était magnifique.

–j'irai à la messe, dit–elle.

Après l'office, Anna finit par la décider à faire un tour de promenade. Elles arrivèrent à la place royale et descendirent la montagne de la cour.

Le soleil horizontal éclairait la partie supérieure des maisons, d'un côté : les silhouettes des cheminées et des toits opposés se découpaient en noir dans cette bande de lumière. Les vitres étincelaient aux mansardes. Au bas, le long des trottoirs, les glaces des vitrines réfléchissaient les passants.

Il y avait foule. Tout le monde était endimanché.

En certains endroits, le soleil, par traînées, resplendissait sur des cachemires, des pelleteries fauves, des hermines tachetées de larmes noires, de la soie, du velours, des rubans.

à chaque instant, la foule s'ouvrait et se pressait sur les côtés de la voie, pour faire place à des voitures de maître, que tiraient, en hennissant et se blanchissant de leur écume, des chevaux de haute taille, rosaces tricolores au–dessous des oreilles, mors brillant devant la bouche. Les cochers,

attentifs, tenaient court les rênes. Ils avaient autour du cou une écharpe de laine blanche, ainsi que les valets de pied, installés sur le même siège, les bras croisés, la poitrine en avant.

Après tant de jours passés dans un lourd recueillement, Anna aspirait à pleins poumons cette vie qui s'élargissait à la lumière. C'était, au milieu de ce tumulte et de ces spectacles, un épanouissement de tout son être. Quel frisson quand sa pensée la reportait là-bas dans la salle à manger, auprès de sa mère toujours en train de tricoter. Il faudrait y rentrer pourtant... tout à l'heure. Quelle misère que la sienne ! La monotonie de son existence ne serait donc jamais rompue ! Et ses yeux, chargés d'envie, suivaient de jeunes demoiselles qui passaient sveltes et gracieuses dans leurs traînantes basquines de velours, serrées à la taille, et qu'accompagnaient des jeunes gens qui souvent se penchaient pour écouter ou pour répondre, à cause du bruit. Ces messieurs, dont les vêtements étaient harmonieux de nuances, portaient des gants de couleur claire et des chaussures vernies qui craquaient dans leur marche mesurée, ralentie par la montée. Certains, de la main gauche, tenaient par le milieu leur canne courte, à long pommeau d'ivoire, qu'ils appuyaient de temps à autre contre les dents.

Mais pas un qui lui rappelât, par sa démarche ou par sa mise, la distinction de son Henri. Si elle pouvait le rencontrer ! Et ses regards le cherchaient avidement dans la

foule. Il lui semblait qu'en ce moment elle ne pourrait s'empêcher de lui sourire, sa mère dût-elle même s'en apercevoir. L'énergie de sa résolution palpait en elle, gonflant ses narines, allumant ses yeux.

Huit jours déjà, depuis le rendez-vous ! Comment avait-elle eu la force de résister aussi longtemps aux sollicitations de son amour.

—maman, dit-elle tout à coup, cela te déplairait-il de remonter par la rue de la montagne et le treurenberg ?

La veuve y consentit. Une fois entrée dans la rue, Anna se mit à examiner chaque magasin.

—« Marnille. *pâtissier—confiseur*, » lut-elle, à la fin, sur une enseigne. Il y avait, au premier étage, trois fenêtres, derrière lesquelles pendaient d'amples rideaux brodés. —" sa chambre, sans doute.

Il était peut-être chez lui ? ... que faisait-il ? ...

pensait-il seulement encore à elle ! " on jasant de plus en plus dans le quartier sur le compte de Mlle Vallantin.

—« on les avait vus ensemble. » —« où ? » —« ah ! Vous nous en demanderez tant ! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on les a vus. » —« qui ? » —« qui ? ... nous n'en savons rien, nous !

Mais on les a vus. » les demoiselles Renard jubilaient. L'aînée disait de sa voix larmoyante : –« cette demoiselle finira mal. Je la plains de tout mon coeur. » elle exclamait encore, hypocritement : –« que voulez-vous ! C'est souvent aussi un peu la faute des parents ! » dans la matinée du dimanche, les deux soeurs se rendirent chez la veuve. Elles ne trouvèrent que Mlle Pynsaert, en tête à tête avec Wallner. La vieille petite demoiselle avait jeté son dévolu sur le vieux célibataire. Le bruit courait toujours qu'il était riche, très riche, et qu'il cachait son or dans ses meubles.

–« sans cela, pourquoi tiendrait-il tant à tout ce bric-à-brac ? » et si l'on pouvait briser son fauteuil, ouvrir quelques tiroirs, ou seulement découdre sa paillasse... allez ! ... on en verrait de belles ! " aussi, comme ces phalènes attirés autour des réverbères par la lueur du gaz, de gercées dévotes, des rentières sur le retour s'étaient précipitées sur Wallner, sans parvenir à entamer sa vertu fossile. Déçues dans leurs espérances, elles ne manquèrent pas de noircir sa réputation. –il y avait eu une saint-Médard de médisances et de calomnies.

Seule, Mlle Euphrasie Pynsaert ne se rebutait pas.

C'était une « bonne femme » que Mlle Pynsaert, qui ne faisait de mal à personne et de bien non plus.

Retirée dans sa petite maison et dans sa petite rente, elle soignait méticuleusement son petit ménage et sa petite cuisine. Elle était très gourmande. Joachim Wallner, dans un de ses rares moments de gaieté, dit un jour, en parlant d'elle : –« si l'on trouvait une sauce, elle mangerait mes collections d'insectes ! » chez la veuve, on servait toujours quelque chose à boire ou à grignoter : aussi, Mlle Pynsaert était devenue une des cariatides du nain jaune. Tous les soirs, en robe grise et en châle noir, elle s'asseyait la première à la table.

Avec une agilité de guenon, elle saisissait l'argent gagné, mais, c'était en geignant qu'elle introduisait les doigts dans sa longue bourse verte, afin de parfaire sa mise.

Lorsqu'on lui demandait si sa noce serait bientôt célébrée : –« il ne veut pas, répondait-elle. Il a, je pense, déjà été marié. » et elle soupirait. –« il l'est peut-être encore, qui sait ! » ajoutait Adélaïde Renard.

L'absence de la veuve se prolongeant, les demoiselles Renard partirent, en entraînant contre son gré Mlle Euphrasie. Elles la prièrent à dîner. On but, après le repas, un café clair dans de petites tasses de faïence, semées de fleurs bleues ; il y avait du sucre candi dans une soucoupe.

On causa. Il ne fut question que de la maison Vallantin. Mlle Euphrasie dut écouter le récit des « fredaines » de Mlle



Anna. Elle tombait des nues, à chaque instant.

Les deux soeurs, elles, " ne concevaient pas cet étonnement. Depuis longtemps, elles avaient prédit ce qui arrivait ! Mais on ne les y prendrait plus à avertir encore Mme Vallantin. Elles *avaient su un jour pour combien !* Mlle Pynsaert devait se souvenir qu'elles s'étaient attiré la froideur de madame pour lui avoir dit qu'un monsieur était entré chez elle, (la vérité pure, par parenthèse).

Si cette dame accordait seulement un peu de confiance à ses véritables amies, sans toujours les rembarrer, elle *verrait clair autour d'elle...* d'ailleurs, il en cuisait toujours de se mêler de ces sortes d'affaires... après tout... c'était à une mère à veiller sur sa fille. " –och ! Mon dieu ! ... est-ce une fois possible ! ...

mais voyez un peu ! ... interrompait de temps en temps Mlle Pynsaert.

Adélaïde continuait : –" il ne fallait pas être bien maligne pour comprendre qu'au train dont allaient les choses, il y aurait tôt ou tard du grabuge. Madame ne savait rien refuser à sa fille. Elle se montrait souvent sévère et la grondait devant le monde, mais cela, afin de cacher sa faiblesse, car en particulier elle satisfaisait à tous ses caprices, à toutes ses volontés. Voyez !

Mademoiselle était toujours mise comme une princesse.

Pour elle, il n'y avait jamais rien d'assez beau !

Mademoiselle brodait, s'habillait comme les dames !

Mademoiselle achetait ses étoffes dans les magasins de la rue de la Madeleine, (où vont les riches ! ) il lui fallait des tailleuses à la mode, qui lui demandaient des prix fous ! ... mais il est des gens qui s'imaginent qu'en donnant beaucoup d'argent, on doit nécessairement être bien servi... madame avait de la fortune, à la vérité, mais pas tant ! « Mlle Pynsaert la regardait, ébahie. –» comme elle parle bien ! " pensait-elle.

–« madame ne pas vouloir marier sa fille ! ... allons donc ! Au fils d'un bourgeois, non. Mais qu'un homme du grand monde, un duc même ou un comte se présentât, et l'on verrait ! Sans cela, pourquoi lui aurait-elle fait apprendre à toucher du piano, à chanter, pourquoi lui aurait-elle fait donner des leçons de toutes sortes ? ... –et puis il ne fallait pas s'y tromper : oui, la fille menait la mère ! Mademoiselle était plus fine qu'on ne pensait ! ... elle avait bien des défauts cette jeune personne,... fière, dédaigneuse, *méprisante*. » et cette tricoteuse des actions d'autrui allait ainsi, à perte de vue.

Mlle Euphrasie était à tout moment obligée d'entendre les Renard exposer longuement leurs jalousies, leurs rancunes, leurs haines. Elle gardait pour elle, il est vrai, ces sortes de confidences. Les répéter à ceux qu'elles intéressaient ou prendre parti contre les deux soeurs, c'eût été s'attirer à coup sûr des désagréments. Et sa nature égoïste l'avait toujours bien gardée à jeûn de mouvements généreux. –« il était bon de réfléchir avant de se mettre mal avec les demoiselles Renard. Elles étaient si méchantes ! Chacun pour soi, Dieu pour tous ! » –mais, dit subitement Adélaïde, je ne sais pas pourquoi nous perdons notre temps à nous occuper de Mlle Anna ?

– « *il n'est venu personne !* » fit Julie en imitant le ton avec lequel la veuve leur avait imposé silence. –elle avait encore ces paroles sur le coeur. –vous n'étiez pas là, vous, Mlle Pynsaert, quand elle nous a répondu cela...

Adélaïde, où as-tu mis mon livre de prières ?

–comment, déjà l'heure du salut ?

–ah ! Voici mon livre.

–pas du tout. –elle le lui reprit avec un mouvement de chatte.

–et le mien alors, où est-il ?

–le vôtre ? Est–ce que je sais !

–je parie que vous l'aurez encore si bien mis de côté, qu'il me faudra deux heures pour le retrouver.

–si vous aviez de l'ordre, cela n'arriverait pas.

Je n'ai pas vu votre livre. Vous vous imaginez sans doute que je suis toujours là, derrière vous, pour ramasser ce que vous laissez traîner. Avec cela que vous n'êtes pas en état de conserver une tête d'épingle ! ...

–je ne vous demande pas si je suis en état ou non de garder une tête d'épingle. C'est mon livre de prières que je veux ! ... une tête d'épingle ! ...

comme c'est malin ! ...

–laissez–moi tranquille ! Dit Adélaïde impatientée tout en fixant avec une broche d'acier son châle croisé sur sa poitrine. Encore une fois, je n'ai pas vu votre livre... allez–vous ce soir chez Mme Vallantin, Mlle Pynsaert ?

–mais oui. Il faut, n'est–ce pas, un peu s'amuser.

–vous ne lui répétez pas un mot de tout ceci, j'espère bien ! Fit Julie avec vivacité.

–à quoi bon la tourmenter ? Continua sa soeur. On a peut-être exagéré... le monde est si méchant ! ...

Mlle Anna n'a pas de défauts...

–à mon sens, c'est déjà une fille perdue, interrompit sa soeur.

–on sonne pour le salut, Julie.

–j'entends bien. Oui, je le répète...

–vous verrez que nous arriverons trop tard.

–eh ! Nous arriverions trop tard ? Après ? ... ne faudrait-il pas courir !

Elles sortirent toutes trois. En chemin : –ah ! Vous avez donc retrouvé votre livre, reprit Adélaïde.

–oui,... mais vous ne viendrez pas me dire que c'est moi qui l'avais fourré dans le tiroir aux bobines.

–je n'ai rien fourré dans le tiroir aux bobines.

–oh ! Pour soutenir un mensonge, je sais...

–bonsoir, *mesdemoiselles*, interrompit Mlle Pynsaert, qui prenait une autre direction.

–... je sais, dis–je, que votre pareille n'est pas à trouver.

–bonsoir, *mesdemoiselles*, répéta Mlle Pynsaert, bonsoir...

–je ne soutiens que ce qui est, là !

–bonsoir...

–vous ne soutenez que ce qui est ! ... et hier ? ...

et hier ? ... ne m'avez–vous pas (oh ! Quand j'y pense ! ) ne m'avez–vous pas fait passer pour une menteuse vis–à–vis du monde en...

–tiens, où est Mlle Pynsaert ?

–ah ! Voilà que vous me parlez d'autre chose, maintenant !

–je parie qu'elle sera déjà retournée chez Mme Vallantin.

–entendez–vous ce que je dis ? ...

–elle ne va donc jamais au salut, celle–là !

Les deux soeurs se chamaillaient encore à l'entrée de l'église, en prenant de l'eau bénite du bout de leurs mains gantées de filoselle. Elles ne se turent qu'au moment où la porte matelassée retomba.

Après le salut, elles se rendirent chez la veuve.

On fit la partie de cartes, mais à neuf heures on cessa le jeu, la santé encore chancelante de madame ne lui permettant pas une plus longue veille. Anna reconduisit la société jusqu'à la porte. Avant de se séparer, on causa pendant quelques instants : –" il ferait certainement du grand vent le lendemain : le ciel était rouge. –il avait gelé la nuit dernière : il pourrait bien encore geler cette nuit-ci. –du malheur pour les pauvres gens !

–il n'y aurait cependant pas de mal à *ce qu'il fît un peu beau* : ce n'était certes pas faute de prières dans les églises. " Julie parlait. Anna la vit se détourner tout d'un coup vers elle et la regarder avec un sourire ironique.

–Henri passait de l'autre côté de la rue. –Anna pâlit, souhaita vite le bonsoir, tout effarouchée.

–« les demoiselles Renard savaient quelque chose ! » et elle qui venait de se trahir par son trouble et son empressement à rentrer ! –« oh ! Ces vieilles filles ! Elles jaserait, il n'en fallait pas douter ! ... elles préviendraient

sa mère ! » après plusieurs jours d'angoisses, rien n'ayant transpiré, un peu de calme lui revint. –« il était clair que les deux soeurs ignoraient absolument tout, –sans cela ! » xi une après-midi, Anna se trouvait seule dans la salle à manger. Sur ses genoux, serrés l'un contre l'autre, était étalée sa broderie, celle-là même qui occupait son aiguille lorsqu'il avait fallu se lever pour le rendez-vous. Parmi les roses inachevées, les roses déjà épanouies, les lignes capricieuses du dessin, elle glanait ses terreurs et ses désirs passés. Quelles délices et quelles souffrances durant ces jours-là ! Elle exhumait doucement, les yeux humides, tant de souvenirs si lointains déjà, comme une nonagénaire visitant dans l'armoire poussiéreuse sa robe de noce ou de première communion.

La vue d'Henri, l'autre soir, lui avait rendu toutes ses agitations. C'était toujours lui, c'est-à-dire l'incarnation de son rêve le plus beau. Elle ressentait de nouveau en l'évoquant dans sa pensée ce ravissement qui surnageait autrefois au-dessus de ses plus anxieuses appréhensions. –« je vais lui écrire ! » se répétait-elle coup sur coup, voulant interroger les voix de sa conscience, qui resta muette. –« sans lui, que serait sa vie ? » elle demeurait recueillie, pleine d'indécision, de crainte, d'espoir, et frissonnait parfois, comme une baigneuse avide de fraîcheur, qui, prête à s'élançer, redoute le froid de l'eau et regrette la chaleur de son vêtement.



On sonna. C'était Estelle.

–ah ! Ta mère dort... tant mieux !

Qu'avait-elle ? Comme ses yeux brillaient ! Anna lui tendit la main.

–mais tu me fais mal, Estelle !

–oui ? ... fit-elle en s'asseyant.

–qu'as-tu donc ?

–rien,... rien.

Elle ne put se contenir davantage.

–il paraît, dit-elle, les narines frémissantes, que vous faites jaser le monde sur votre compte, que vous commettez des imprudences ? ...

–moi ? ... balbutia Anna, toute pâle.

–oui, vous ! –elle se leva brusquement. –vous m'avez trahie !

–Estelle, êtes-vous folle !

–non, mademoiselle ! ... non, je ne suis pas folle !

Mais vous, vous êtes fausse et lâche ! Ici, sur la porte, vous avez parlé à Henri Dermal... on vous a vus !

–vous mentez ! Dit Anna d'une voix vibrante.

–ah ! ... je mens ?

Il se fit un silence.

–avouez, continua-t-elle, que vous le connaissiez déjà, quand je vous ai parlé de lui ! ... mais répondez-moi ! ... pourquoi ne me le disiez-vous pas ? ... on ne vous arrachera donc plus une parole ! ...

son souffle arrivait chaud sur le visage d'Anna.

La porte de la chambre à coucher de Mme Vallantin s'ouvrit.

Après un moment d'hésitation : –voici votre mère, reprit-elle plus bas, je m'en vais. Mais nous nous reverrons, ce n'est pas fini ! ...

d'ailleurs... –elle acheva mentalement : ... vous ne le tenez pas encore !

Anna devina sa pensée. Cette nouvelle arrogance dissipa son accablement. Elle s'accouda sur un bras du fauteuil, où elle était tombée assise, appuya son menton dans la paume de sa main, les doigts recourbés contre sa lèvre inférieure, et ainsi, elle regarda froidement Estelle.

L'acceptation du défi s'échappait de son maintien.

Mme Vallantin entra.

–bonjour, ma tante. Je demandais à Anna si vous ne viendriez pas cette après–midi à la maison.

–je vous... je t'ai dit que c'était impossible.

–je suis encore souffrante, ajouta la veuve. Mais rien n'empêche que vous restiez ici.

–maman serait inquiète, répondit Estelle.

Elle partit, sentant bien qu'elle finirait par éclater.

–qu'a donc cette hurluberlu ? Demanda la veuve à sa fille.

–rien, maman. Mais tu sais qu'elle ne peut souffrir de contradiction. Il lui plaisait de nous avoir chez elle, n'ignorant pourtant pas que tu es encore indisposée, que tu as besoin de moi.

Elle lui prit le visage entre ses deux mains et l'embrassa au front, en souriant d'un air câlin.

Mlle Vanières, à peine sortie de la maison de sa tante, rencontra Henri Dermal, qui se promenait avec la façon particulière aux amoureux dans l'attente. Ses doutes naissants furent dissipés.

Elle dut se contraindre, dans son dépit, pour ne pas aller à lui. Il la salua, avec une gêne visible.

Mais elle, détournant la tête, hâta le pas, et, de retour, elle eut une violente attaque de nerfs.

Jules arriva sur ces entrefaites. On le laissa seul dans le salon. Par la porte entr'ouverte, il entendait des exclamations, au premier étage, et le craquement des chaussures de son oncle, qui allait et venait de l'intérieur de la chambre sur le palier, appelant et renvoyant les domestiques, donnant vingt ordres contradictoires.

Lorsque l'accident survint, M Vanières se trouvait dans son cabinet d'études, où on le croyait en train de s'occuper à de sérieux travaux littéraires : il y découpait des images pour égayer un paravent.

Jules attendait avec impatience l'arrivée de quelqu'un qui pût le renseigner sur l'état de la malade.

Le père d'Estelle parut enfin. Pour avoir vu différentes fois des médecins en agir ainsi, –les manches de sa redingote retroussées, il tenait les bras en l'air et agitait les mains.

–eh bien, mon oncle ? Demanda Jules d'une voix émue.

–ha ! Ha ! Ha ! Quelle figure ! Mais on te prendrait pour un enterrement ! Double peureux, homme de ouate, femmelette que tu fais, va ! Une attaque de nerfs ! ...

mais cela vaut–il seulement la peine qu'on s'en occupe ? Lorsque, comme moi, tu en auras vu une tous les huit jours, tu m'en diras des nouvelles.

Les femmes, vois–tu, –entre nous–cela ne connaît que ce moyen–là de se rendre intéressantes, ou bien encore elles s'évanouissent... crac ! Figure–toi que la mienne, le jour de ses nocces...

–n'y a–t–il plus de danger pour Estelle, mon oncle ?

–... le jour de ses nocces, dis–je, s'est évanouie cinq fois de suite. Rien que cela ! La première fois, ah ! Dame ! Je me suis mis tout le corps en dérouté.

Mais à la seconde syncope, j'étais aussi calme que tu me vois maintenant, plus calme même. C'est dans ces circonstances de la vie, –critiques, si tu veux ! –que

l'homme, l'homme, entends-tu bien, se révèle... *aes triplex* ! ce n'est pas moi qui dis cela, c'est Horace.

–croyez-vous qu'il ne serait pas prudent de consulter un médecin ? J'irai, si vous le voulez...

–un médecin ! Et pourquoi faire ? Ainsi, tu me comptes pour rien ! Mais le médecin, c'est moi.

Suis-je pas père, suis-je pas époux ? Or donc, je dis, –écoute-moi bien, car tu ne liras ceci nulle part–je dis : –l'époux, le père de famille doit donner à sa femme, à ses enfants, non seulement les soins du corps, mais ceux de l'âme.

Il doit remplacer tout à la fois le médecin et le prêtre. à la vérité, certains philosophes ont déjà balbutié quelques phrases (rien que des phrases ! ) à propos de cette idée, mais j'aurai du moins l'honneur de l'avoir dégagée de ses voiles, de l'avoir montrée nue, semblable à la vérité sortant de son puits. Exprimée de la sorte, elle acquiert une force nouvelle et... peut faire le tour du monde, sans périr... j'ai un volume, tout un gros volume à l'appui de ma thèse, et qui paraîtra un jour ou l'autre, –dieu sait quand ! Le vent, aujourd'hui, n'est pas assez aux choses sérieuses, vraiment dignes de ce nom. Ce jour-là, peut-être m'attirerai-je et les foudres de l'église et celles de la société.

N'importe ! Les idées ne se scellent que par le martyre.

—madame vous demande, dit Sidonie en poussant sa tête dans le salon.

Il sortit avec empressement et rentra un instant après.

—la crise est-elle passée, mon oncle ?

M Vanières avait sa canne, son chapeau ; il mettait ses gants.

—Jules, franchement, tu m'étonnes, dit-il. Je découvre en toi un caractère faible, qu'un rien agite, bouleverse. Quand tu auras mon âge, l'âge fort, tu regarderas d'un oeil plus tranquille les petites misères inhérentes à la triste nature humaine. Je sais ce que tu peux me dire : —« c'est ma cousine. » oui, et après ? ... n'est-elle pas ma fille, à moi ! ...

me vois-tu pour cela penché comme un saule pleureur ?

La philosophie ! ... le résultat de la philosophie, de la phi-lo-so-phié !

—mon dieu ! Apprenez-moi plutôt si Estelle va mieux.

Laissez-moi, mon oncle, la voir un instant.

–les voilà bien ces jeunes gens,... tous les mêmes !

Je prononce un mot qui devrait le rendre tout oreilles, qui devrait... et ce qui le préoccupe, c'est...

l'amour ! (un sentiment mal défini jusqu'aujourd'hui.) Jules, véritablement, tu me peines. Mais il viendra un temps (à cette heure, tu as encore toutes tes illusions sur la femme), où tu reconnaîtras combien peu elles sont dignes de notre amour et de nos soins.

L'homme, retiens ceci, n'a qu'un seul véritable ami : le chien ! Buffon avait raison. Mais la femme (soit dit sans établir de comparaison), elle t'accable de caresses : serments par-ci, serments par-là ! ...

avise-toi seulement de mourir ! Pendant que les ministres du culte diront des prières sur ton corps, ta veuve regardera déjà dans l'église si elle n'en voit pas un autre pour te remplacer. Tandis qu'on a vu des chiens qui se laissaient mourir sur le corps de leur maître... ah ! J'oublie que ma femme m'a envoyé chercher le médecin.

Il partit comme une flèche.

–le médecin... le médecin, répétait Jules.



Mais Estelle entra, pâle, très accablée et soutenue par sa mère. Elle lut une véritable douleur sur le visage de son cousin, et, sans parler elle lui tendit la main avec un sourire triste. On l'assit dans un fauteuil, près de la fenêtre.

—cette chère enfant a désiré descendre, fit la mère d'Estelle bas à Jules. Si on pouvait la décider à se mettre au lit... et ce Vanières qui ne revient pas !

Estelle entendit. Elle fit signe qu'elle voulait rester dans le salon. Jules s'assit à ses côtés et se mit à la considérer silencieusement. à la fin, comme elle ne tenait plus les yeux fermés et paraissait se sentir mieux, il se hasarda timidement à dire : —souffres—tu encore beaucoup, Estelle ?

—non...

—qu'est—ce donc qui...

il n'acheva pas, la voyant le sourcil froncé, les narines ouvertes, le regard fixe. Il chercha des yeux ce qu'elle pouvait examiner ainsi. Il n'y avait en face d'eux que la tapisserie, une chaise.

Jules crut ensuite lui entendre murmurer le nom d'Anna.

—tu voudrais peut—être voir ta cousine ? Dit—il avec vivacité. Je puis aller la prévenir de ton indisposition...

les regards d'Estelle tombèrent sur lui pleins de colère glaciale.

Dans la soirée, elle raconta à sa mère sa querelle avec Anna et la rencontre d'Henri. –une amie, demeurant à proximité de la rue aux laines lui avait appris le matin même les bruits qui couraient sur le compte de Mlle Vallantin, en traçant de l'amoureux un portrait qui ressemblait trop à Henri Dermal pour qu'il fût possible de s'y méprendre.

–et tu n'as pas averti ta tante ! Exclama Mme Vanières. Non ? ... non ? ... eh bien je vais la trouver, moi ! Et tout de suite encore !

Estelle parvint avec peine à la calmer un peu.

–tu ne songes donc pas, maman, que nous n'avons aucune preuve. Qu'il la recherche, lui,... j'en suis maintenant certaine, mais Anna ? ... voudrais-tu faire de l'esclandre ? Là n'est pas le moyen de me le ramener. Attendons...

–il te reviendra, oh ! Il te reviendra ! Qu'a-t-elle donc de si extraordinaire cette demoiselle ? Mais tu la vau cent fois ! ...

après une pause : –sa mère saura tout ! Car je ne dois pas souffrir que la fille de ma soeur se conduise comme la première grisette venue... qui se serait pourtant douté... à la

voir !

–et si elle avait été calomniée ?

–calomniée ! Allons donc ! Je la crois capable de tout.

Estelle était habituée à ces exagérations, quelquefois monstrueuses.

–n'importe, reprit–elle, ne te mêle pas de cela, maman. Laisse–moi faire.

Madame eut l'air de céder. Mais le lendemain, elle partit avec sa servante pour le marché, et lui ayant dit de l'attendre chez un de ses fournisseurs, elle prit le chemin de la rue aux laines.

Anna, qui regardait à la fenêtre, la vit arriver.

Une terreur la saisit. Elle resta immobile, respirant à peine. –« peut–être sa tante n'entrerait–elle pas ? » mais la sonnette retentit !

Anna s'élança hors de la salle, monta l'escalier, entra chez Wallner.

–par quel hasard ? Dit Mme Vallantin à sa soeur.

–je viens du marché... j'ai voulu souhaiter un petit bonjour. Votre santé est bonne ? ... allons, tant mieux ! ... Anna serait-elle sortie ?

–si Anna est sortie ? ... mais vous savez bien qu'elle ne sort pas sans moi.

–à propos, en êtes-vous contente ?

–pourquoi me demandez-vous cela ?

–c'est que...

–eh bien ? ... fit la veuve, attentive.

–c'est que j'ai entendu raconter une singulière histoire. On prétend (vous allez rire ! ) qu'Anna s'est amourachée d'un jeune monsieur et qu'ils se voient... assez fréquemment.

–où cela ? Dit la veuve, fort calme.

–ici, ici même.

–mais vous vous moquez donc de moi !

Elle se leva, imposante, l'oeil étincelant.

–Isabelle, voici comment on raconte la chose.

Anna avait trouvé Wallner en train d'écrire.

–ah ! Te voilà, mon enfant. écoute ceci : " depuis des milliers d'années, des hommes d'excellent jugement entraient dans les jardins. C'était l'automne : les pommes tenaient à peine aux branches et tombaient au moindre souffle.

Ce que voyant, chacun de nos promeneurs se disait : –puisque cette pomme est tombée, c'est qu'elle est mûre ; puisqu'elle est mûre, elle est bonne ; puisqu'elle est bonne, je la mangerai.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Le raisonnement était très logique, mais tout l'avantage qu'en retirait l'humanité, consistait en ce que de bons logiciens mangeaient de bonnes pommes. " –chut ! Interrompit Anna, qui, debout près de la porte, tendait l'oreille aux bruits venant d'en bas.

" heureusement, au dix-septième siècle, continuait Wallner, un anglais d'imagination entra à son tour dans un verger et vit tomber une pomme. On ne sait s'il la mangea. Mais de cette pomme sa pensée l'éleva dans les astres avec une vigueur digne des colères fanatiques du saint-office et des reproches imbéciles de M Prudhomme.

Retombé sur la terre, l'homme d'imagination rapportait aussi sa pomme : il nous donnait l' *attraction universelle*. cet homme s'appelait Newton. " –taisez–vous ! ... n'avez–vous pas entendu appeler ?

Il se fit un silence. Wallner allait reprendre, lorsque quelqu'un monta l'escalier en courant.

Anna ouvrit la porte.

–mademoiselle ! Mademoiselle ! Dit Jeanne qui franchissait les derniers degrés, votre maman vous demande. Arrivez, tout de suite !

–qu'y a–t–il ?

–je ne sais pas, mais elle est bien en colère.

Anna descendit. Au bas de l'escalier, la tentation lui vint d'ouvrir la porte de la rue, et de s'enfuir à l'aventure.

Elle entra dans la salle à manger, s'avança jusqu'auprès de la cheminée et attendit. Sa mère se tenait debout, le menton contre la poitrine, et s'appuyait d'une main sur le bord de la table ; sa tante faisait mine de regarder à travers les rideaux.

Oppressée par le silence qui durait, Anna dit : –me voici, maman.

Alors, sans lever la tête, d'une voix sourde : –votre tante prétend qu'un jeune homme est venu ici en mon absence... vous lui auriez parlé...

Mme Vanières se retourna, le visage empourpré, avec une gêne insupportable.

–et cela un soir, continua la veuve, pendant que j'étais chez Mme Overman... est–ce vrai ?

Anna ne répondait pas. Elle ne sentait plus son corps, et sa tête s'emplissait d'un bouillonnement immense, semblable au bruit de l'eau s'engouffrant dans les oreilles du nageur qui perd fond tout à coup.

–est–ce vrai ? Répéta sa mère d'une voix plus accentuée.

Anna ouvrit lentement les yeux, comme une évanouie revenant à soi. Elle aperçut le visage presque souriant de sa tante, dont les yeux fixés sur elle, brillaient. –« ainsi, Estelle la faisait dénoncer par sa mère ! » s'avançant alors brusquement : –on vous aurait dit cela, ma tante ? Demanda–t–elle, les lèvres chaudes de haine.

–oui,... je ne sais plus qui...

le ton, l'attitude d'Anna la bouleversaient.

–et le nom de la personne qui vous a si bien renseignée, ma tante ?

–le nom ? ... ma foi, je... ne m'en souviens plus.

–savez–vous que de la sorte il est facile d'accuser quelqu'un ?

–ah ! Mais, sur quel ton le prenez–vous là, mademoiselle ! Vous tenez donc à savoir qui affirme, à tort ou à raison, que vous entretenez des relations avec un jeune homme ? ... eh bien, c'est tout le monde, voilà !

–et vous, ma tante, vous venez vous faire auprès de ma mère, l'écho d'une pareille calomnie ?

–je remplis mon devoir, mademoiselle !

–non, ce n'est pas là votre devoir, ma tante.

Quelle preuve avez–vous ? ... vous n'en possédez aucune ! ... n'est–ce pas ? ... n'est–ce pas que vous n'en possédez aucune ? ... avouez–le donc...

–Anna ! Fit la veuve, sévèrement.

–oh ! Laissez, Isabelle... cela ne me touche pas.



Avec un geste qui montrait une hésitation vaincue, Anna se tourna vers sa mère.

–celui que je choisirai, reprit–elle en observant l'effet de ses paroles, viendra ici sans se cacher, au vu et au su de tout le monde, entendez–vous, ma tante.

Elle dit cela lentement, fièrement.

–c'est tout son père ! Murmura la veuve.

–et toi, poursuivit Anna, d'une voix anxieuse, plus caressante, toi, maman, tu l'accueilleras...

–moi ! Moi ! Te donner ! Moi ! Consentir à ton mariage ! Jamais !

Livide, elle chancelait, en fouillant sa poitrine d'une main convulsive : sa respiration était courte et bruyante.

Anna s'élança pour la soutenir.

–ce sont ses battements de coeur ! Exclamait Mme Vanières, qui ôtait son chapeau, son châle, puis les remettait, criait : « vite, le médecin ! Mon dieu ! Que faire ! » Jeanne accourut. Elle aussi se mit à se démener, inutilement. Elle finit, à la fin, par aider à asseoir la veuve sur le canapé.

Le visage tout en larmes, Anna lui soutenait la tête sur un de ses bras.

–maman, maman, disait–elle, ouvre les yeux !

Maman, regarde–moi !

Et elle la baisait au front et sur les joues, bien doucement.

Le médecin arriva. Mme Vanières, elle–même, avait été le chercher.

–hâtez–vous, docteur, disait–elle. Donnez–moi votre chapeau, docteur, et votre canne. C'est cela ! Que vous faut–il ? Dites, docteur, parlez ! ... de l'eau, docteur ? –et sans attendre de réponse : –Jeanne, une aiguière, de l'eau, très froide, n'est–ce pas, docteur ? De l'éther, dites–vous, docteur ? Cherchez de l'éther, vite, plus vite encore ! ... il y en a ici ? Mais donnez donc alors ! ... voici, docteur.

Elle parlait et gesticulait de la façon la plus agaçante.

Dans la crainte de se trouver seule avec Anna, elle partit en même temps que le médecin.

En apprenant la démarche de sa mère, Estelle éclata en reproches, indignée d'une semblable petitesse. –« à l'avenir, elle ne lui confierait plus rien ! » ensemble, dans

l'après-midi, elles se rendirent chez la veuve. Le médecin avait recommandé de la laisser en repos et défendu surtout qu'on lui parlât.

Elles montèrent à l'étage et s'arrêtèrent sur le seuil de la chambre, laissée ouverte.

Toute pâle, les yeux clos, la veuve était assise dans son lit, la tête soutenue droite par les oreillers. De minute en minute, elle faisait de longues inspirations.

Anna restait debout, penchée en avant sur les deux bras, les mains à plat sur le lit. Par son corsage dégrafé, se voyait sa poitrine nue jusqu'à la naissance des seins : un bout de mouchoir blanc, dépassant la robe, apparaissait autour du cou. Son peigne s'étant détaché, elle avait avec les doigts rejeté en arrière sa splendide chevelure, blonde comme la lumière du soleil au matin, maintenant étalée sur son dos en masses épaisses, descendant plus bas que ses hanches. Et ce qui ajoutait encore à sa souple attitude c'était sa robe noire, à manches plates, bouffantes aux épaules et dont la jupe reposait sur le plancher, loin derrière ses talons.

Elle ne tourna pas la tête du côté de ses parentes.

–viens, maman, ma tante dort, fit Estelle attendrie.

Dans la salle à manger : –Jeanne, reprit-elle, voudriez-vous prier ma cousine de descendre un instant ?

–oh ! C'est bien inutile, allez ! Elle ne bougera pas de là-haut. J'ai déjà essayé. Savez-vous que depuis son déjeuner, elle n'a pas mangé ce qui s'appelle une mie de pain, qu'il ne lui a pas plu de venir dîner ? C'est que le médecin paraissait inquiet ce matin.

Le regard qu'Estelle lança à sa mère signifiait clairement : –« voilà pourtant votre ouvrage. » elles se boudèrent pendant quelques jours. Puis, surgit une querelle assez vive. Madame voulait adresser une invitation à « ce jeune monsieur qui faisait tant le difficile. » –si cette fois, tu agis encore à ta tête, sois certaine que j'épouse Jules.

–malheureuse enfant ! Mais c'est à peine s'il aura quatre-vingt mille francs de capital. Tandis que...

–ce n'est pas à moi à courir après un homme.

D'ailleurs, il n'y a pas qu'un M Dermal au monde !

Anna passa une nuit sans sommeil, ayant toujours devant les yeux l'expression terrifiée du visage de sa mère, malade, gravement peut-être, par sa faute à elle !

Cette fois, il fallait se résigner. Tout ce qu'elle avait amassé d'espérances depuis un mois venait d'être emporté en un instant. Comment avait-elle pu croire à leur réalisation ? Et elle se prenait en pitié, se plaignant avec un attendrissement sans égal. Soit, elle se laisserait mourir d'ennui. De l'avenir, elle n'attendait plus rien, elle ne désirait plus rien, et dans ce grand délaissement, elle donnait avec effusion toute son âme à Henri.

Après quelques jours de repos, les palpitations de Mme Vallantin cessèrent. Cet accès, qui avait failli la tuer, la laissa plus morne que par le passé. Son médecin lui fit comprendre combien elle aggravait son mal par ses emportements continuels.

Elle devint plus maniable.

Maintenant, appréhendant avec terreur une nouvelle crise, elle s'affermissait énergiquement dans sa résolution de ne plus se créer d'inquiétudes. Le docteur l'encourageait : –ma chère dame, lui disait-il, ne trouvez-vous pas que bien vous en a pris de suivre mes conseils ?

–n'importe, je ne ferai pas de vieux os, je le sens bien.

–comment ! Mais vous voilà tout à fait rétablie.

Le pouls est bon, l'oppression d'autrefois moins forte, moins douloureuse surtout, et d'ici à quelque temps, elle disparaîtra. Je vous l'ai toujours dit : vous vivrez cent ans.

Il paraissait si convaincu... ces paroles la réconfortaient. Vivre cent ans, avec son Anna !

Les soins qu'elle en avait reçus n'avaient pas peu contribué à son prompt rétablissement. Anna était restée à ses côtés, sans cesse attentive, bonne comme elle ne l'eût jamais rêvée. Elle l'attirait souvent dans ses bras et l'y retenait pour l'embrasser, longuement.

–n'est–ce pas, lui dit–elle un jour, que tu ne me quitteras jamais ? N'est–ce pas que je serai toujours tout pour toi ? ...

–oui, maman. Mais pourtant...

–pourtant ? ... dis–moi, Anna, reprit–elle avec un son de voix triste, songerais–tu quelquefois à te marier ? ... ah ! Si cette pensée t'était déjà venue, ce serait le dernier malheur dont Dieu pouvait m'accabler ! Mariée, toi, mariée ! ...

écoute–moi, crois–moi, reste fille...

et subitement, avec exaltation : –je ne veux pas, entends–tu bien, que tu sois malheureuse, je ne veux pas... que tu souffres ce que j'ai souffert !

Ces dernières paroles furent prononcées à voix sourde.

Anna les entendit à peine. Elle tremblait : le regard de sa mère s'attachait sur elle, comme autrefois, avec une insupportable fixité.

—plutôt que de te donner à un homme, reprit la veuve en se levant, je te donnerais à Dieu ! Mais...

ce serait ma mort.

Xii Mme Vallantin abandonna la direction de mille soins que sa seule volonté régissait antérieurement et d'une façon tyrannique. Elle aurait désiré pouvoir vivre seule avec sa fille, dans une chambre, sans voir personne, tant elle avait peur qu'une nouvelle émotion ne la brisât.

—je voudrais, répétait-elle, ne plus devoir m'occuper de rien.

Maintenant, Anna pouvait lire sous ses yeux, sans s'entendre dire à chaque instant : —« quel livre tenez-vous là ? ... est-ce bien Wallner qui vous l'a donné ? ... ne l'avez-vous pas encore pris à son insu dans sa bibliothèque ? Maudite bibliothèque, va ! Je voudrais y voir le feu. —achevez-moi plutôt le talon de ce bas : vous ferez ainsi quelque chose d'utile. » et il lui fallait fermer le livre.

Aidée du médecin, elle finit par obtenir de sa mère qu'elle abandonnât le jeu du nain jaune, comme nuisible par les veilles qu'il occasionnait et les petites querelles et chamailleries qu'il suscitait invariablement. –« d'ailleurs, ce n'était plus la saison de jouer aux cartes. Sa santé lui permettrait certainement de reprendre l'hiver prochain la partie du soir. » Anna ne rencontra pas une trop grande résistance. De la sorte, elle se débarrassa des demoiselles Renard. Leur expulsion définitive était d'ailleurs résolue dans l'esprit de la veuve, qui avait rapproché la révélation de sa soeur des propos tenus un soir par Adélaïde. Il lui était maintenant évident que la calomnie lancée contre sa fille provenait de ses deux hypocrites voisines.

Durant sa maladie, elles s'étaient présentées presque chaque jour pour la voir, –mais inutilement.

Jeanne, qui « ne pouvait les sentir, » leur répondait à chaque visite que le médecin avait défendu de laisser monter personne. Les deux soeurs partaient très en colère. Depuis si longtemps, elles brûlaient du désir de jeter un coup d'oeil dans la chambre à coucher de Mme Vallantin et de visiter les appartements des étages, celui de Wallner principalement ! La veuve n'avait jamais consenti à satisfaire « cette simple curiosité. » aussi, à partir du tournant de l'escalier, tout le dessus de la maison leur apparaissait en imagination comme un éden sombre, recélant dans la profondeur de ses garde-robres, de ses



commodes, toutes sortes de richesses. Elles rêvaient de hautes armoires en vieux chêne, bourrées jusqu'à leurs derniers rayons de jupons de piqué, de rideaux, de mouchoirs et de cols brodés ou en dentelle, de draps en fine toile des Flandres, de linges éblouissants et de nappes, de serviettes damassées, comme elles en remarquaient à table, le dimanche : tout un monde ! Et dans les tiroirs, que d'objets précieux : des boucles d'oreille, des bagues, des parures, des broches, des colliers !

Dans un compartiment séparé, les robes de soie, de satin, les robes de damas que la veuve portait du vivant de son mari, bien certainement pendaient.

Elles fermaient les yeux, pour ne plus voir.

Questionnée à outrance, Mlle Pynsaert finit par leur avouer que Mme Vallantin était grandement irritée contre elles, au point de paraître mécontente lorsque leur nom venait à être prononcé en sa présence.

« on les avait donc devinées ! » elles eurent bientôt ruminé leur vengeance.

« avec adresse, surveiller la fille, la surprendre, et alors, frapper un grand coup ! En attendant, elles enlèveraient à la veuve sa société habituelle. » elles prièrent à dîner Mlle Euphrasie Pynsaert et M Casimir Bosmans. Quant à la

femme de l'ex-horloger, il n'y fallait pas toucher. Cela se roulait en boule couverte de piquants, comme les hérissons. Leurs séductions seraient en pure perte.

–« c'était une espèce de Mme Vallantin ! » disait Adélaïde.

Elles régalerent donc Mlle Pynsaert, « cette chère amie, » et « ce bon M Bosmans. » entre elles, l'un était appelé : « blanc benêt, » l'autre : « petite chipie » ou « mademoiselle mange-tout, » et d'autres fois « mademoiselle à son ventre »

Il fut naturellement question pendant tout le repas de la mesure que Mme Vallantin avait eu l'insolence de prendre à l'égard d'anciennes connaissances, à qui elle ne pouvait reprocher–qu'une trop grande patience à supporter les boutades continuelles de son exécrationnelle humeur. à entendre les deux soeurs, –elles n'avaient pas été mises à la porte de chez Mme Vallantin ! La sachant malade, elles s'étaient empressées, par bonté de caractère, d'aller prendre des nouvelles de sa santé, mais depuis longtemps déjà leur parti était pris de cesser toute relation « avec cette dame acariâtre, dure, orgueilleuse, qui croyait toujours parler à sa servante, –une malheureuse celle-là ! En définitive, la plus attrapée c'était madame, puisqu'elle avait dû renoncer au jeu du nain jaune ! » –voyez Mme Bosmans ! Dit Julie. Est-elle jamais d'accord avec cette femme ? Non ! ... mais je défie qui que

ce soit de vivre en paix avec elle ! ...

–à la vérité, interrompit l'ex–horloger, Justine n'est pas trop contente d'avoir dû renoncer à sa partie de nain jaune. Non, ma foi, non ! Par exemple ! Vous savez, l'habitude !

–il paraît, reprit Adélaïde, qu'il s'est passé une scène bien curieuse dans cette maison. N'avez–vous rien appris, Mlle Pynsaert ?

–och ! Absolument rien.

–car enfin, madame n'est pas tombée malade de l'air du temps ! Elle aurait eu, dit–on, une explication avec sa soeur, au sujet du jeune homme, –vous savez bien de qui je veux parler. De l'affaire, le mariage de Mlle Estelle tomberait à l'eau ; les deux familles seraient en bisbille,... et patrique et patraque ! Que sais–je ! Au vrai, Nathalie et Isabelle ne se voient plus du tout, –deux soeurs pourtant !

Mlle Pynsaert et M Bosmans promirent, en s'en allant, de chercher à connaître le « fin mot de l'histoire. » mais il n'était pas facile de faire parler Wallner ou Jeanne : ils durent y renoncer.

Leurs visites chez la veuve devinrent de plus en plus rares. Les demoiselles Renard les invitaient souvent à la soirée. –on buvait de l'anisette et on croquait des biscottes ou des

couques d'assche. Les deux économes soeurs ne calculaient plus ! Adélaïde parlait d'acheter un jeu de nain jaune ; Julie, après le dîner, ne versait plus que deux fois de l'eau sur le café, et de temps en temps, le soir, comme chez la veuve, on cuisait des marrons.

Adélaïde dit un jour à M Bosmans : « j'ai appris que madame voulait vous questionner au sujet du personnage que vous avez vu... sortir de sa maison. » l'ex-horloger ne se remontra plus chez la mère d'Anna.

Mlle Pynsaert imita bientôt son exemple, et Mme Bosmans, après trois sommations inutiles pour obtenir la reprise du jeu, se décida à passer ailleurs ses soirées. Quels trémoussements d'aise chez les Renard ! Mais ces ingrats regrettaient les bons dîners, les collations de la veuve, s'accordant tous à dire que cette dame faisait bien les honneurs de chez elle.

–ils avaient au moins la mémoire du ventre.

Xiii on était au commencement du printemps. Anna s'en voulait à certains jours de n'avoir pas averti Henri de ce qui était survenu, et de s'être ainsi laissée aller à la dérive. –" elle aurait pu lui envoyer une nouvelle lettre par Wallner. Trop tard, maintenant !

Ne serait-il pas retourné chez Estelle ? ... ah ! S'il l'avait oubliée ! C'est que plus de quinze jours s'étaient écoulés depuis leur premier rendez-vous ! " d'autres fois, elle s'applaudissait de son silence, et elle se préparait à se confesser et à communier prochainement. Mais dans ces moments de repentir, toujours vague, il arrivait que l'image d'Henri surgissait vivante à sa pensée. Et alors, dans une rapide vision, comme ces feuilles mortes qu'un coup de vent enlève et qui bruissent en tourbillonnant, elle se voyait s'élançant à son cou et s'y tenant suspendue, la bouche sur sa bouche, avec un long frémissement.

Un matin, songeuse, elle s'arrêta au haut des marches de l'escalier de pierre par lequel on descendait au jardin. Le ciel était tout rose là-bas, au fond, au-dessus du mur. Les chemins qui s'enfuyaient devant elle, en rayonnant de la pelouse, étaient bordés de poiriers en fleurs, blancs entièrement, comme des bouquets de vierges fiancées. La sève faisait éclater les bourgeons, qui pleuraient la rosée, goutte à goutte.

—« je ne puis plus vivre sans lui ! » se dit-elle avec un geste décidé. Et brusquement elle rentra dans la maison, monta chez Wallner.

Il était en train de copier de la musique. Elle lui demanda du papier, une plume. Elle écrivit : " Monsieur Henri, je ne vous ai pas oublié. De sérieux empêchements m'ont fait

manquer à ma promesse...

nous nous reverrons peut-être bientôt. Je vous écrirai le jour et l'heure.

Anna. "

–et la maman, comment se porte-t-elle ? Demanda Wallner. Réponds-moi donc, mon enfant...

–tu dis ? ... elle se porte bien.

Sa lettre fut mise sous double enveloppe. Sur l'une, elle écrivit : « M Henri Dermal » et sur celle qui la recouvrait : « M ou Mme Marnille, pâtissier–confiseur, rue de la montagne, 18 » .

–tu remettras ceci à son adresse, n'est-ce pas, ami ?

Il prit la lettre sans faire d'observation. Ne sortant plus depuis sa maladie, la veuve correspondait avec ses fournisseurs par lettres qu'écrivait Anna et que portait Wallner, de temps en temps.

–tu pourrais t'en aller tout de suite. Cette matinée est splendide. Laisse un instant en repos ta musique et tes paperasses.

–chère joie ! Murmura–t–il en extase devant la jeune fille.  
Tu as raison, ce bon soleil réchauffera mon vieux dos.

Anna sortit, en lui souriant.

Joachim Wallner, resté seul, appuya son front contre un carreau de sa fenêtre, devant les arbres déjà presque entièrement couverts de feuilles.

Il était triste, sans savoir pourquoi, les yeux fixés bien loin dans l'horizon, comme s'il regrettait quelque chose qu'il n'avait pas connu, comme s'il cherchait la signification d'un rêve ébauché.

Mme Marnille se trouvait dans le salon attenant à son magasin. La demoiselle de comptoir lui porta la lettre après avoir prié Wallner d'attendre un instant.

–mais je suis déjà venu ici, pensa–t–il, en regardant autour de lui.

Des chuchotements se faisaient entendre de l'autre côté de la cloison vitrée ; puis ce fut un bruit de portes qui s'ouvraient et se refermaient.

Henri qu'on avait été prévenir, venait de descendre.

–Mme Marnille, veuillez prier ce... monsieur, dit-il, –après avoir écarté un peu le rideau–de venir prendre la commission cette après–midi.

–on tient donc à ne pas être vu ? Fit–elle avec un sourire qui découvrit des dents superbes.

Wallner vit s'avancer vers lui une femme de grande taille, plantureusement fournie de chairs et nue jusqu'aux épaules. Son teint était pâle, ses yeux noirs luisaient sous sa sombre chevelure tordue en larges tresses pleines. Bombée autour de ses hanches, sa robe de soie tourmentée par la marche, bruissait à assourdir.

Wallner fit un raide salut après que la dame eut fini de parler, puis gagna prestement la rue.

–ah ! Joli monstre ! Dit en rentrant Mme Marnille à Henri. Les petites amours continuent donc ?

Qu'est–ce que c'est ? L'avouera–t–on cette fois ? ...

une duchesse, la fille d'un prince en disgrâce ? ...

c'est son valet de chambre, son groom qu'elle t'envoie–là ? ... est–il chérubin !



–vous me confesserez une autre fois, répondit Henri en marchant vers la porte.

–l'inspiration ne s'est pas fait attendre, paraît-il ?

On va mettre la main à la plume. Cours, mon garçon, il n'y a qu'un âge et qu'un moment pour écrire de ces lettres–là !

–la dame t'a dit de revenir prendre la commission cette après–midi ? Redemandait Anna à Wallner, tout ahuri de l'inquiétude dans laquelle il la voyait.

Elle se creusait la tête pour comprendre : « la commission... la commission ! » –as–tu porté la lettre à sa véritable adresse ?

–certainement. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que je vais dans cette maison. Votre maman m'y a déjà envoyé ou vous, –je ne me souviens plus.

–pas moi ! ... enfin, n'importe ! Ajouta–t–elle, s'apercevant qu'elle questionnait trop. Une course de plus pour toi, ami !

Wallner reprit quelques heures plus tard le chemin de la rue de la montagne. Anna épia son retour et alla lui ouvrir.

–tenez, dit–il, la commission est dans cette lettre.

Elle jeta sur l'enveloppe un rapide coup d'oeil.

–c'est cela, fit–elle tranquillement.

Et son coeur battait à lui ôter la respiration.

Elle rentra dans la salle à manger, ferma la porte.

En entendant Wallner monter l'escalier, il lui parut avoir mis trop de précipitation à le quitter.

–« elle aurait au moins dû lui dire quelque chose, n'importe quoi ! Il allait très probablement concevoir de la défiance. » toute la maison était silencieuse. Sa mère se trouvait au jardin, Jeanne dans la cuisine. Anna s'adossa contre la porte de la salle ; ainsi, on ne pourrait la surprendre : elle entendrait venir.

La lettre d'Henri avait quatre pages. C'était un récit passionné de ses douleurs, de ses angoisses pendant « l'éternité qu'avait duré son silence à elle ! » il la suppliait de ne pas douter de la sincérité et de la loyauté de son amour. –« je vous aime de toutes les forces de mon âme et je suis prêt à vous offrir mon nom et ma vie. » il serait fier de lui appartenir.

–« j'appréhende autant que je désire, disait–il aussi, la nouvelle rencontre qui m'est promise. Si vous alliez ensuite

me fuir de nouveau, me laisser seul ! » toute pâle, elle replia la lettre. –« Anna Vallantin, la femme d'Henri Dermal ! ... » elle s'isola pendant toute la journée. Parfois, ses yeux s'emplissaient de larmes qu'elle essuyait avec des mains convulsives. Elle devint sombre, presque farouche. La veuve prit de l'inquiétude.

Un soir, Anna lui dit : –maman, je crois qu'une promenade chaque jour à la campagne me serait absolument nécessaire. J'ai la tête lourde, l'appétit me manque... il n'y a que le grand air qui puisse remédier à cela : c'est l'avis de Wallner.

–sortir ! Aller à la campagne ! Mais, mon enfant, tu sais bien que c'est impossible. Cinq minutes de marche m'excèdent ! Notre jardin me semble assez grand...

–ce n'est pas la même chose, –je connais ce jardin.

Ce sont les distractions qui me manquent... autrefois, j'allais avec toi au marché, à la boucherie, et, le dimanche après la grand'messe nous nous promenions toujours en ville. Aujourd'hui, tu ne sors plus, tu envoies Jeanne faire les commissions et je reste enfermée ici. Crois-tu que ma santé n'en souffre pas, maman ? Vois comme je suis amaigrie, regarde mes bras !

–c'est vrai, dit la veuve attristée, en secouant la tête.

Eh bien, je tâcherai... nous nous en irons le plus souvent possible.

–tu devrais, reprit Anna, me laisser aller avec Jeanne au marché.

–avec Jeanne ? ...

et après un moment de silence : –ce n'est pas le marché qui te distraira.

–si, si, toujours un peu. Mais ne parlons plus de cela... il est évident que je te contrarie.

Elle soupira !

–une chose si simple pourtant ! Avoue que tu ne m'as jamais accordé le moindre de mes désirs.

Quelques jours plus tard, Anna partit avec la servante pour le marché. La grosse fille était toute fière d'avoir à ses côtés sa jeune et élégante maîtresse. D'habitude, son rôle se bornait à arranger dans le panier les provisions achetées par la veuve et à les porter. –« et cependant, disait-elle, je m'y connais tout aussi bien que madame ! » en rentrant, elle fit l'éloge d'Anna qui avait flatté son amour-propre en la laissant s'approvisionner elle-même et débattre les prix avec les maraîchères : –« c'est qu'elle s'y entend pour acheter !

Votre demoiselle n'a plus besoin de vos leçons, madame. » chez les Renard, devant Mlle Pynsaert et M Bosmans, la mère d'Anna fut blâmée à outrance pour la liberté qu'elle paraissait vouloir maintenant accorder à sa fille. Mais intérieurement, les deux soeurs se réjouissaient : –« elles étaient certaines de surprendre avant peu Mlle Anna dans quelque tête-à-tête amoureux. » Mme Bosmans trouva aussi à critiquer la surprenante détermination de la veuve.

La femme de l'ex-horloger, qui jusqu'alors n'avait cessé de répéter que si « le ciel lui eût octroyé » un enfant, elle l'aurait « laissé libre comme l'air, » dit en croisant et décroisant son châle, coup sur coup : –votre résolution est bien grave, madame. Une aussi jeune personne,... sortir sans sa mère ! C'est dangereux ! Voilà mon avis.

–je connais mes devoirs, répliqua sèchement la veuve. Jusqu'aujourd'hui, continua-t-elle avec hauteur, je n'ai jamais pris conseil de personne pour quoi que ce fût, et il n'y a eu ici d'autre volonté que la mienne.

Mme Bosmans s'en alla, furieuse.

Xiv un mardi, au commencement de mai, Anna sortit de la maison, vers huit heures. Elle se hâtait : Jeanne avait peine à la suivre.

Sous les arcades, du côté de la rue Duquesnoy, elle ralentit sa marche. Elle le vit tout d'abord. Il était là, debout contre l'escalier conduisant à la galerie des fleurs. La veille, il avait reçu ce rendez-vous dans une lettre apportée par Wallner.

Après un instant d'hésitation, Anna se dirigea de son côté. Et lui, oubliant toute prudence, s'inclina légèrement. Elle passa, tranquille, sans répondre à son salut. Jeanne ne s'était aperçue de rien : déjà, elle choisissait dans un étalage.

Pendant près d'une heure, à distance, Henri suivit Anna des yeux, admirant sa grâce calme, la souplesse de ses attitudes, l'étrangeté inouïe de son splendide visage. Deux ou trois fois, il surprit son regard qui l'effleurait, furtif.

Ils se virent ainsi à certains jours, chaque semaine, sans éveiller les soupçons de Jeanne. Un peu plus tard, ils en arrivèrent à s'écrire régulièrement par l'entremise d'une bouquetière.

–mais, mademoiselle, dit à la fin Jeanne étonnée, qu'avez-vous besoin de toujours acheter des violettes ?

Il n'en manque pas dans « notre » jardin.

–laisse donc ! Celles-ci sont doubles et font plaisir à maman.

Les lettres d'Henri la mettaient tout en émoi—« il faut absolument que je lui parle ! » finit—elle par se répéter, et elle se dit malade.

—allons ! Soupira la veuve, ceci me manquait encore.

Déjà pleine d'astuce, Anna fit entendre à son professeur que l'exercice de la marche pourrait seul la rétablir. Wallner était l'ami du médecin de la maison : ils s'appelaient réciproquement : « mon confrère. » il n'y avait que la veuve qui ne voulût pas reconnaître des connaissances médicales au vieil allemand. Le médecin fut donc appelé. Il prit l'avis de son confrère et prescrivit des promenades fréquentes.

—quant à vous, dit—il en s'adressant à la veuve, c'est le repos qui vous est surtout nécessaire.

Vous ne devez vous fatiguer que le moins possible.

Fort heureusement, vous avez là sous la main un excellent mentor pour votre demoiselle, notre ami Wallner, qui s'apprête à aller chasser l'insecte et le papillon.

Dans l'après—midi, Mme Vallantin conduisit sa fille sur les boulevards, dont les bancs lui permettaient de se reposer quand elle se sentait lasse. Le soir, elle éprouva un peu d'oppression. Et le lendemain et les jours suivants, Anna sortit seule avec Wallner.

Ils partaient tantôt dans la matinée, tantôt dans l'après-midi. Les journées passaient vite pour eux ; elles paraissaient bien longues à la veuve.

Un matin, Anna écrivit à Henri pour le prévenir qu'à deux heures elle se promènerait au bois de la Cambre. Peut-être trouveraient-ils moyen de se parler un instant. Elle lui recommandait expressément de ne pas l'approcher, tant que la personne dont elle serait accompagnée pourrait les apercevoir.

Henri venait de se lever lorsqu'on lui remit la lettre. Sa joie eut des expansions délirantes. Il était dans ce printemps de la vie où toute passion est tapageuse comme une sortie de l'école. Le futur docteur en droit gambadait dans sa chambre, sautait sur son canapé, sur ses chaises, tenant à deux mains la bienheureuse feuille de papier collée contre sa bouche et la baisant à en perdre la respiration. à la fin, il se laissa tomber dans une dormeuse et se mit à fumer, selon son habitude au sortir du lit. Il relut encore une fois la lettre, puis il étendit les jambes et se renversa en arrière, les yeux au plafond : dans les bouffées de tabac qui s'échappaient de ses lèvres, la tête blonde, les yeux noirs, la joue pâle et saine d'Anna se reproduisaient à l'infini. —« je veux lui parler, se répétait-il, je lui parlerai. Elle devra m'avouer qu'elle m'aime ; il me plaît ! » tout en ce moment lui paraissait facile : un sentiment extraordinaire de vitalité et d'énergie éclatait sur son teint, dans ses yeux. Il allait et venait,



chantant à pleins poumons ; l'instant d'après, il se taisait subitement, devenu rêveur, l'âme tout amollie sous de muets embrassements.

–monsieur !

La servante lui tendait une lettre.

–de Liège ! –il lut : « mon cher fils, » je serai chez toi à midi et demi avec Eugénie. Je « crois qu'on joue le *prophète* au théâtre de la » monnaie. Ta mère t'embrasse, Eugénie de même.

« ton père affectionné, » Barthélemy Dermal. « » p s–Eugénie voudrait bien visiter dans l'après–midi « le jardin zoologique. » Henri ne chantait plus : sa physionomie était devenue sérieuse. Il regarda l'heure, et, fronçant les sourcils, il se précipita dans son cabinet de toilette. Pas une minute à perdre ! à midi, il avait fini de s'habiller.

–M Marnille, dit–il à son propriétaire qu'il rencontra dans l'escalier, mon père sera ici tout à l'heure. Vous lui direz, s'il vous plaît, qu'un monsieur est venu me prendre dans la matinée, pour...

non, cela suffit... ah ! ... et que j'irai le retrouver au théâtre.

–on fera la commission au papa, répondit le pâtissier en ôtant puis renfonçant sa toque blanche, par un geste qui lui était familier.

Henri alla dîner à la taverne anglaise, rue villa–hermosa. à une heure et demie il sautait de voiture à l'extrémité des étangs d'Ixelles. Il renvoya le cocher et monta le chemin du bois entre la double rangée d'arbres bossuant le sol de leurs racines.

Il marcha vite jusqu'au rond–point.

Le bois était solitaire. Seulement, à intervalles, un fiacre ou un cavalier suivait la grande allée, ou bien, survenait un paysan qui passait en souhaitant le bonjour, selon l'habitude des gens de la campagne.

Mais c'était elle !

Délicieuse de fraîcheur et de simplicité, Anna portait une robe de mousseline blanche mouchetée de points couleur pensée, une courte mantille noire, un ample chapeau de paille. Elle s'avavançait avec sa démarche rythmée, attirante et chaste.

Une rougeur colora ses joues. Elle venait d'apercevoir Henri, adossé contre un arbre à l'entrée d'un chemin qui s'enfuyait à gauche. –il s'écarta un peu.

Il la vit alors retourner de quelques pas au devant de Wallner. Elle lui parla assez longtemps. Le vieillard secouait toujours la tête en signe de refus. Il donna ensuite ses raisons, aussitôt repoussées par un geste ou par un haussement d'épaules. Et elle le menaçait du doigt, gentiment. à la fin, il désigna le pourtour gazonné du rond-point, et, après avoir fait d'un air suppliant une dernière recommandation, il s'enfonça sous le bois.

Anna se tint immobile durant quelques instants.

Puis, la tête baissée, avec lenteur, elle se dirigea du côté d'Henri. Brusquement, elle s'arrêta devant lui, les joues roses, les paupières fléchies, dans une attitude décidée : ses mains, au-dessous de sa poitrine, tiraillaient les franges de sa mantille.

Ils demeurèrent muets, en face l'un de l'autre.

Elle finit par lever sur lui ses grands yeux noirs, où il y avait de l'étonnement et de la crainte et qui voulaient sourire. Alors, il l'enveloppa de ses bras : leurs bouches se confondirent, brûlantes. Puis, la détachant doucement de sa poitrine, il se recula, pour la voir tout entière.

Subitement, avec une adorable liberté enfantine, Anna passa son bras sous celui d'Henri. —« viens ! » dit-elle. —et vite, en relevant un peu sa robe de l'autre main, la gracieuse

fille l'entraîna. Les talons de ses bottines résonnaient sur la terre durcie.

Devant eux, le chemin étroit, bordé de buissons et de hauts arbres, fuyait loin, ouvert sur un ciel lumineux. à gauche, le bois n'avait que peu d'épaisseur : au delà, c'était la campagne, enserrée d'un côté par le taillis, et de l'autre s'étalant à perte de vue, s'abaissant et se relevant, inondée de soleil.

Ils sortirent du chemin, écartèrent quelques branches et se trouvèrent à l'entrée d'un champ de trèfle.

Ils marchaient maintenant côte à côte, elle, s'appuyant sur le bras d'Henri de ses deux mains entrelacées. Ils se regardaient, ils se souriaient avec des frissonnements qui les faisaient se serrer tout d'un coup l'un contre l'autre.

—« Henri ! » —« Anna ! » répétaient—ils. Leurs voix avaient des vibrations si attendries, si pénétrantes, que des larmes leur en venaient aux yeux. Et puis, c'étaient des enivrements silencieux.

Ils allèrent ainsi, par un petit sentier tout blanc, jusqu'à l'angle que le champ découpait dans le bois, et ils se tinrent à l'ombre, debout. Des buissons de hêtre les entouraient ; un bouleau élevait derrière son tronc pâle, dont l'écorce était contusionnée et flétrie.

Alors, que de paroles ! Quels épanchements !

–cette fois, refuseras–tu encore de me dire que tu m'aimes !

Elle lui sauta au cou, elle l'embrassa avec toute l'imprudence de sa candeur. –« je t'aime, je t'aime, Henri ! » balbutiait–elle, pendant que ses lèvres erraient sur son front, sur ses joues.

Henri sentit bien qu'il n'y avait ni coquetterie, ni courtoisie dans les ébats de cette âme toute blanche, et il se mit à boire à longs traits, les yeux fermés, confiant, à cette coupe pleine d'un vin inconnu, chaud et parfumé, qui le rendait fort, généreux, meilleur.

Durant les instants où ils se regardaient sans parler, ils entendaient des voix dans la campagne, tout au loin : autour d'eux, de grosses mouches allaient et venaient, bourdonnantes, monotones comme la prière des mendiants. Leurs sublimes enivrements se trouvaient ainsi élargis encore par le soleil, les arbres, les riches frondaisons, les champs ouverts, le ciel bleu. Aucun bruit, aucune image ne réveillaient leurs impressions habituelles : quelque chose de suave chantait en eux et emportait leurs âmes, fatiguées du réel, loin de toutes les entraves et de toutes les afflictions.

Quand il fallut se quitter, Anna pleurait, et lui l'embrassait avec délire, buvant ses larmes chaudes comme une pluie d'orage. Puis, les mains dans les mains, ils se considéraient, silencieux, tristes.

Elle faisait un effort pour partir : une pression des doigts la retenait. Saisissant à la fin Henri par la tête, elle appliqua plusieurs fois ses lèvres sur celles du jeune homme.

Il la vit s'éloigner. à une certaine distance, elle se détourna et fit un signe d'adieu. –elle disparut dans le taillis.

Anna retrouva Wallner au rond-point. Il allait d'une allée à l'autre, anxieux, profondément désespéré.

–ah ! ... d'où viens-tu ? ... d'où viens-tu ? Pour l'amour du ciel !

–mon ami, ne t'avais-je pas prévenu que je me promènerais en lisant ?

–oui, mais tu ne devais pas t'écarter d'ici !

–ha, ha, ha... cet excellent petit père ! ... tu ne devines donc pas que j'ai voulu te causer un peu de frayeur. Regarde : j'étais derrière ce buisson, là-bas ! ... je te voyais bien...

puis, tout à coup : –as–tu fait bonne chasse ? Montre...  
oh ! ...

–prends garde ! N'y touche pas, enfant ! –qu'en dis–tu ?  
Magnifique ! Hein ? ... tu as devant les yeux le *calosome sycophante*, de l'ordre des coléoptères. Calosome ! De *calos* qui signifie : beau, et de *soma* qui veut dire : corps, –beau corps !

Ils s'en retournèrent par le chemin qu'Henri avait suivi pour venir, celui des étangs.

L'eau était sans ride, couverte en certains endroits de nénuphars et de typhas. Elle clapotait doucement aux flancs d'une barque qu'on venait de rattacher. De grosses masses d'écume jaunâtre, comme des éponges, se montraient entre les roseaux immobiles. Au centre de l'étang il y avait un tertre gazonné, flanqué de pieux dont les têtes dépassaient. Des cygnes en cet instant s'éloignaient, glissant placides, cou ployé.

Parfois, l'eau faisait entendre un claquement : une carpe ou un brochet avait sauté. Le soleil baissait de l'autre côté, laissant voir entre les arbres, au loin, son orbe déjà presque sans rayons.

Anna, la femme aimée et qui aimait, donnait son âme et ses sens à toute cette poésie, pendant qu'à son oreille

arrivaient des mots étranges, –ressemblant à des injures–prononcés par le savant Wallner dans des phrases qui n'en finissaient pas : – *larves, rostrés, antennes filiformes, élytres, corselets*,... etc.

Le soir était venu lorsqu'ils furent de retour. La veuve se trouvait dans une inquiétude extraordinaire.

Elle s'emporta : –« il n'était pas permis de rentrer à pareille heure ! » ils l'apaisèrent difficilement. Anna ne dit pas que Wallner l'avait laissée seule ; l'entomologiste garda également un prudent silence. Il montra son herbier et alla chercher dans sa chambre des boîtes carrées, plates, où des insectes étaient piqués par le milieu du corps sur des bandes de liège. Il y plaça les nouvelles recrues. Mais il eut le malheur de parler des étangs d'Ixelles à propos de libellules.

–je vous avais pourtant recommandé, me semble–t–il, de ne jamais mener ma fille où il y a de l'eau ? Et puis, pourquoi courir au bois de la Cambre, si loin !

Il y a d'autres promenades.

–sans doute, ma chère dame, mais certaines plantes, comme certains animaux, comme certains insectes...

–laissez–moi donc tranquille avec vos insectes ! à quoi cela sert–il d'arranger ainsi ces petites bêtes ! Il faut



vraiment avoir le coeur bien dur !

–la science...

Anna fit signe à son ami de se taire, la mauvaise humeur de sa mère allant grandissant, grossissant, comme autrefois. Il baissa la tête et resta les épaules projetées en avant, les mains à plat sur les genoux. Il achevait mentalement sa réplique.

–je crois, lui dit Anna, lorsqu'ils furent seuls, que nous avons fait aujourd'hui notre dernière promenade.

Wallner soupira. Jamais, durant une seule heure, la vie ne lui avait paru aussi bonne que pendant les quinze jours qui venaient de s'écouler.

–il y a un moyen ! Reprit–elle avec vivacité. Maman a toute confiance en son médecin. Tu es son ami ; parle–lui à l'avance.

Le médecin vint, quelques jours plus tard. Il voulut savoir si « on se promenait toujours *ferme* ? » et sur la réponse négative, il se fâcha un peu. –« il fallait suivre ses conseils ou bien il cesserait ses visites. Si tous les remèdes n'étaient pas plus coûteux que celui qu'il avait prescrit, les pharmaciens feraient de mauvaises affaires. » –vous avez beau dire, docteur, mais une fois qu'elle est sortie d'ici, je ne

suis plus tranquille. Toutes sortes d'idées noires me troublent l'esprit. Un accident est si vite arrivé ! ... cela me ronge de la savoir exposée à être écrasée ou...

–mais voyons, votre demoiselle n'est plus une enfant !

–non, malheureusement non ! Alors qu'elle était petite, elle ne me quittait pas d'ici là.

Elle se mit à pleurer.

–du calme, du calme.

–vrai, je crois que me mettre en colère ne me ferait pas plus de mal.

Il fut décidé que Wallner et Anna sortiraient seulement trois fois par semaine, et ne resteraient absents que l'espace d'une heure.

Anna versa des larmes de dépit.

–et pourtant, dit Wallner, j'aurais besoin d'une *cétoine dorée*. celle que je possède a perdu une de ses antennes.

Henri, de son côté, épanchait dans ses lettres un désespoir parfois plein d'emportements. Il adressait à Anna d'amers reproches, dont il demandait pardon, en terminant, au milieu

d'un déluge de baisers.

–" il ne pouvait plus vivre de cette vie de Tantale !

Elle l'avait rendu le plus malheureux des hommes !

Elle ne l'aimait pas ! Sa cruauté était inexplicable ! " il se consumait maintenant, à la vérité, dans un continuel état de fièvre. Il avait abandonné le jeu, le théâtre, les longs soupers au champagne dans les cabinets, chez les restaurateurs ; et une nuit très tard, il était sorti de chez sa maîtresse pour n'y plus rentrer. Une idée fixe l'absorbait tout entier : posséder Anna ! Il rencontrait son image partout dans sa pensée ; elle pénétrait en lui, gonflait sa poitrine. C'était une souffrance et un ravissement.

Cette obsession finit par lui devenir insupportable.

Et il voulut demander l'assouvissement de ses rêves à d'autres qu'à celle qui les avait fait naître.

Alors, repassèrent en foule dans ses souvenirs les aimées d'autrefois, avec leurs attitudes préférées, leurs regards doux ou fiers : blondes, brunes, elles allaient lentes ou rapides, dignes ou cyniques. Mais pas une n'obtint un sourire. Elles ne parlaient plus ni à son imagination ni à son cœur. Anna était devenue tout son horizon. Il se prenait souvent en profond dégoût de la désirer ainsi avec les appétits seuls de

ses sens. Et il cherchait à s'apaiser, à retrouver cette volupté intime, mélange du coeur et du cerveau, qu'il avait ressentie pendant cette heure où il retenait son aimée dans ses bras, sous son regard, cette exaltation calme, silencieuse et forte comme une immensité, qui rayonnait de son âme vers l'infini. –comme il avait foi en elle, alors, en son innocence, en la sincérité de ses paroles ! Maintenant, il en était arrivé à penser qu'elle lui avait exagéré la surveillance et les rigueurs de sa mère. Ce devait être elle-même qui créait des obstacles. Il avait dû la juger trop pure. Cette séduisante candeur n'était qu'un masque.

à cette heure sans doute, se défiant de ses forces, elle le fuyait ! –ainsi, comme à plaisir, il souillait et mutilait son amour.

Les lettres d'Anna auraient cependant dû le rassurer.

Elles témoignaient à l'évidence que le revoir était sa préoccupation constante. –« je pense à toi, nuit et jour, sans un seul instant de repos. Mais c'est être près de toi que je veux ! Te parler, te toucher les mains, regarder dans tes yeux si tu m'aimes ! » ils réussirent à se parler un matin, durant quelques minutes. Henri renouvela avec instance une demande répétée dans plusieurs de ses lettres.

–Anna, je t'en supplie, consens à ce que j'aie demain trouver ta mère ! Car si tu devais ne pas m'appartenir, je te

tuerais.

Il parlait en toute sincérité.

–venir trouver ma mère ! Attends encore, Henri ; pas maintenant ! ... tu n'obtiendrais rien, et...

tout serait fini.

Elle le suppliait des yeux.

–eh bien, jure–moi qu'elle ne te destine à personne.

–Henri, je te jure que je ne pourrai jamais devenir la femme de qui que ce soit au monde.

Là–dessus, il fallut se quitter.

Anna rentra chez elle, abattue, découragée. Sa vie de recluse, que ses rêves seuls troublaient, lui apparaissait calme, comme une douce nuit d'été, en comparaison de celle de l'heure présente. Constamment sollicitée d'un côté, –et de l'autre empêchée ! Sans trêve, être obligée de surveiller ses paroles, ses démarches ! Ne pouvoir compter sur personne autour de soi ! Et Henri ! Au lieu de lui donner du courage, il la désespérait ! –« que faire ? Que faire ? » se répétait–elle en frappant son front de ses petits poings fermés.

Le surlendemain, la bouquetière lui remit une lettre d'Henri. C'était une menace de se présenter chez sa mère, si Anna ne se trouvait pas à un rendez-vous qu'il lui assignait.

Le jeudi suivant, Anna entraîna Jeanne au marché de plus grand matin que de coutume.

Il pouvait être sept heures. Un frais délicieux pénétrait la peau. Des oiseaux chantaient dans des cages accrochées aux façades, près des fenêtres.

Une laitière allait de porte en porte suivie de sa petite charrette, que traînait un chien, et remplie de paille d'où sortaient, étincelants, de larges pots en cuivre. Les trottoirs venaient d'être lavés et gardaient encore des places humides çà et là.

Anna se rapprocha brusquement de Jeanne, à l'entrée de la rue st-Jean.

—je crois, dit-elle, afin de nous épargner de la fatigue à toutes deux, que nous ferions bien de nous partager les courses. Nous nous retrouverions dans une heure près de la marchande de fleurs. La première arrivée attendrait l'autre.

Jeanne refusa d'abord. Mais les commissions étaient nombreuses ; elle finit par consentir.

–surtout que votre maman n'en sache rien, car je n'obtiendrais jamais mon pardon.

Anna descendit comme un trait la rue de la violette, passa derrière l'hôtel–de–ville, suivit la rue des pierres.

Elle arriva à l'entrée de la place st–Géry.

Jusqu'au fond, ce n'était qu'un remuement d'hommes et de femmes, en partie dans l'ombre, en partie dans la lumière. Les voix formaient un bourdonnement immense, égal, soutenu, et souvent traversé par des cris perçants, de longs appels, des aboiements de chiens, la résonance de ferraille des charrettes de brasserie menées grand train, rebondissant sur le pavé. –autour de la fontaine, dont la large étoile d'or brillait au soleil levant, les revendeuses étaient assises, entourées de claies et de paniers remplis de fruits. Sur leurs poitrines se croisaient des mouchoirs jaunes ou rouges, éclatants. En sarrau bleu, coiffés de chapeaux, un bâton retenu au poignet par une courroie, les marchands faisaient le tour de leurs sacs de pommes dressés l'un contre l'autre, et appelaient les acheteurs.

Des dames et des servantes allaient d'étalage en étalage.

à droite, on voyait des tombereaux à cul, et aussi de longs chariots de campagne vides. Les têtes de fer des timons reposaient sur le pavé, et, de chaque côté, les chevaux déliés

d'entraves, la robe fumante, laissaient pendre la tête sur du foin placé devant eux, à terre. Là aussi, des gamins chutaient et battaient des mains pour effrayer des pigeons, qui s'enlevaient alors avec de grands claquements d'ailes.

Ils s'allaient poser sur les gouttières, ou bien, ils partaient en bande, décrivaient des cercles autour de la place, tantôt haut, tantôt bas. Et l'on entendait passer dans l'air un sifflement semblable à celui de la soie frottée.

Anna aperçut enfin Henri qui se précipitait à sa rencontre. Ils s'embrassèrent des yeux.

—où allons-nous ? Demanda-t-elle.

—nous ne pouvons rester au milieu de ce vacarme.

Ils prirent à gauche, au fond de la place. Ils longèrent l'église des riches-claires et entrèrent dans une rue déserte, calme et toute propre, traversée par la Senne.

Le soleil éblouissait. Anna, d'un seul coup, ouvrit son ombrelle, qui s'étala avec un battement sonore. Ils marchaient sur le trottoir, serrés l'un contre l'autre, en s'adressant tout bas des paroles de tendresse.

—eh bien, fit-elle, me voici. Qu'as-tu de si important à me dire ?



–de si important ? ... répéta Henri préoccupé, en se montrant involontairement surpris.

–et... ta lettre ?

Ils étaient arrivés devant une maison de belle apparence.

–Anna, dit Henri, c'est ici que je demeure maintenant.

–ah !

–oui, j'occupe le rez–de–chaussée. Nous avons à causer. Permets que je te reçoive chez moi.

–je n'oserais jamais ! ... pourquoi ? ... non, Henri ! ... promenons–nous.

Il insista. L'expression de sa physionomie était sérieuse.

Elle ne répondit plus. Le front baissé, elle s'éloignait de quelques pas, puis revenait, battant sa robe de son ombrelle fermée. Henri, très pâle, se mordant les lèvres, la suivait des yeux.

–Anna ? Dit–il à la fin.

–viens, mon ami, reprit–elle avec une grande douceur, en relevant la tête, –mais son regard évitait Henri, –marchons,

viens ! ... Jeanne m'attend peut-être déjà.

–tu veux donc me quitter ainsi ? ... ah ! Tu ne m'as jamais aimé !

Les cils d'Anna s'abaissèrent et se relevèrent plusieurs fois de suite.

–Henri, prends patience ! Je tâcherai d'ici à quelques jours...

–prendre patience ! ... non, cela ne m'est plus possible ! Mais je ne comprends pas ton calme, à toi ! Je souffre, entends-tu bien, à en perdre la raison, je souffre sans remède, sans consolation, tout seul ! Cette occasion que tu prépares, mais la voici qui s'offre : entrons !

En parlant ainsi, il tenait son visage détourné, et il frappait avec ses gants l'une de ses mains nues.

–mais pourquoi cette insistance ? Fit-elle en attachant sur lui un regard surpris, inquiet.

–pourquoi ! ...

elle se recula, terrifiée du son de sa voix, du bouleversement de ses traits. Mais revenant aussitôt :  
–Henri, je ne crois pas pouvoir être rencontrée de ce côté,

–avançons. Je ne m'en irai pas que je n'aie entendu tout ce que tu peux avoir à me dire. Est–ce bien, Henri ? ...

il se taisait. Anna le voyait la mâchoire serrée, les yeux fixés très loin : il semblait avoir oublié qu'elle était là, hagard comme le voleur qui n'a rien découvert encore et qui sent que le moment de fuir est venu.

Elle n'osait plus ni lui parler ni faire un mouvement.

–écoute, Anna, dit–il tout à coup, d'une voix brève, glaciale. Je crois qu'il vaut mieux nous quitter aujourd'hui, définitivement. Oui, continua–t–il après une pause, cette rupture est devenue nécessaire... tu ne m'aimes pas comme je t'aime, je le sens bien. Il y a dans ta vie quelque chose que tu me caches...

c'était la même et éternelle plainte depuis un mois, dans ses lettres ! Mais il ne la lui avait jamais exprimée d'une façon aussi blessante.

–oui, quittons–nous ! Quittons–nous ! Exclama–t–il comme pour s'exciter. Adieu ! Tu ne me reverras jamais ! –il dit cela, le front penché. Il releva la tête, et, sans colère, sans tendresse, sans aucune expression, il répéta encore : –adieu.

Elle le regarda, bien pâle, toute glacée. Subitement, elle partit. Et lui resta immobile, dans un anéantissement farouche.

Elle entra au marché de la Madeleine, par le passage bortier. Des jeunes gens se trouvaient arrêtés devant les boutiques des revendeurs de livres. –« sapristi ! La jolie femme ! » fit une voix de quinze ans, tout haut. Anna s'éloigna.

Ils la devancèrent, revinrent sur leurs pas et leurs regards s'attachaient sur elle, étincelants.

Enfin Jeanne arriva, qui lui dit : –êtes–vous malade ? Vous êtes blanche comme du lait !

–j'ai eu peur d'être accostée par ces jeunes gens, répondit–elle sans hésitation.

à peine rentrée, elle s'enfuit au fond du jardin.

Alors, sa douleur s'épancha en cris sourds.

–« adieu ! Adieu ! » répétait–elle à satiété. Puis, fermant les poings, roidissant les bras, elle se mit à marcher en frappant du pied, la tête rejetée en arrière, pleurant, les dents serrées. Un étouffement la prit. D'un seul coup, elle fit sauter les boutons de son corsage. –« maintenant, je veux

mourir ! Disait-elle tout haut, je mourrai ! » –elle appuya son front contre un arbre, et ses ongles cherchaient à pénétrer dans l'écorce.

Une douloureuse torpeur succéda à cette agitation.

Jeanne, à midi, l'appela du haut de l'escalier de pierre.

Il fallut dîner, répondre à des questions banales, se composer le visage et le maintien. L'odeur des viandes, des légumes lui causait une irritation insupportable.

Après le repas, elle resta seule dans la salle à manger. Des traînées de soleil dormaient sur le plancher, de grosses mouches tintillaient contre les vitres ; dans la rue passait une revendeuse de chapeaux, poussant son long cri aigu.

Wallner entra : –eh bien ! ... nous ne nous en allons donc pas ?

Elle fit signe que non de la tête. Wallner demeura surpris.

–oui, je sors ! Dit-elle tout à coup.

Ils se rendirent au parc. Anna se rappela avoir promis à sa tailleuse de passer chez elle.

–il faut absolument que tu m'attendes ici.

Assieds–toi sur ce banc.

–je t'accompagnerai bien jusque–là.

–c'est inutile.

Il insista.

–mais puisque je le veux ainsi !

Et elle partit.

On eût dit qu'un vent furieux la poussait aux épaules.

Elle passa devant l'église des riches–claires et s'arrêta brusquement devant la demeure d'Henri.

Alors, une sorte de mollesse la saisit. –« il valait mieux s'en retourner et lui écrire. D'ailleurs, il n'était peut-être pas chez lui. » puis, cédant à un désir plus fort que son engourdissement et que ses craintes, elle leva le bras et allongea la main vers la sonnette. Mais des pas se firent entendre à l'intérieur, dans le vestibule. Anna s'éloigna, rapide. Quelqu'un sortit. Elle regarda de côté.

C'était Henri ! –il lui tournait le dos, un pied posé sur la marche de l'escalier, l'autre sur le trottoir ; et il paraissait se consulter avant de refermer la porte. Anna revint vivement

vers lui ; elle le toucha des doigts à l'épaule.

–Anna ! Exclama–t–il.

Puis, dans un soudain transport, qui éclaira toute sa physionomie, il la prit par la main, l'attira dans l'intérieur de la maison, repoussa la porte. –Anna ne faisait aucune résistance. Il l'entraîna dans son salon.

Alors, des deux mains il lui rejeta sa voilette en arrière. Il l'embrassa sur les lèvres, en fermant les yeux : –mais tu pleures ! Dit–il. –Anna !

Elle se mit à sangloter, en le repoussant, et se laissa tomber sur un canapé.

–que t'ai–je fait ? ... chérie ! Réponds–moi ! ...

oh ! Je sais, j'ai été dur ce matin. Mais je souffrais tant ! ... tiens, je te demande mon pardon à genoux.

Elle se taisait et s'obstinait à cacher son visage.

–regarde–moi, je t'en prie ! Supplia–t–il. –ensuite, d'une voix moins caressante : –mais cesse donc de pleurer, Anna ! Qu'y a–t–il ? ... parle ! ...

–oh ! Henri !

Il s'assit à ses côtés. Il l'entoura de ses bras.

–oublions, Anna, ce qui s'est passé. Je t'aime !

Je t'aime ! Voyons, souris–moi ! Que je voie tes yeux noirs ! Désormais je te serai soumis, je ne voudrai plus que tes volontés, mon Anna ! ... reste ainsi... donne–moi tes lèvres ! ...

–si je ne t'avais pas revu, dit–elle, je serais morte cette nuit.

Il l'étreignit et l'embrassa, tout balbutiant. Elle reprit en essuyant ses yeux du dos de ses petites mains : –c'est fini, c'est fini, je n'ai plus de chagrin.

Tu m'aimes bien véritablement ? ... oui ? ... oh !

Mais, moi, je t'aime mieux encore ! Murmura–t–elle avec une tendresse infinie.

Elle lui jeta ses deux bras, à la fois, autour du cou, pencha la tête sur son épaule. Il respirait son haleine, le parfum de ses cheveux, de sa chair. Un feu sombre emplit ses yeux, peu à peu : le bourdonnement de ses désirs l'enivrait.

–Henri, je pars ! Dit–elle subitement.



Il la retint par sa robe.

–assieds–toi, assieds–toi !

Mais Anna se dirigeait vers la porte. Il s'élança.

–soyez bon ! Supplia–t–elle, par pitié !

Un baiser ferma ses lèvres murmurantes.

–non ! Non ! Dit–il alors avec frénésie.

Xv la veuve, dont les forces allaient s'affaiblissant, ne descendait plus guère de sa chambre à coucher qu'à l'heure des repas.

Anna restait auprès d'elle pendant le jour et passait une partie de la soirée chez Joachim Wallner.

Là, elle écrivait à Henri, jouait du piano, lisait ou écoutait les histoires étranges que racontait le vieil allemand, tout enveloppé dans la fumée de sa pipe. Il lui vint à l'esprit de chercher à voir Henri durant ces heures libres du soir, ne fût–ce qu'un instant, à peu de distance de la maison, –sur les boulevards par exemple. Mais pour cela, le silence de la servante était absolument nécessaire. Il lui fallut, pour la corrompre, huit longs jours. Elle finit par promettre des boucles d'oreille et Jeanne ne résista plus. à la faveur de

cette connivence, Anna put s'échapper de temps en temps de la maison, vers le milieu de la soirée, trouvant tantôt un prétexte, tantôt un autre. Jeanne, fort peu clairvoyante de sa nature, l'écoutait en songeant à ses boucles d'oreille, toutes d'or. –« elle les mettrait à sa kermesse, pas avant. » Anna finit par s'enhardir, voyant qu'elle n'était nullement soupçonnée. Ses absences se prolongèrent.

Un soir, elle partit vers sept heures. La veuve dormait dans son fauteuil.

De leur fenêtre, les demoiselles Renard avaient aperçu Anna. –« peut-être, s'en allait-elle avec la permission de sa mère. Mais pourtant, ce soin de se cacher ! » elles épièrent son retour. à huit heures, elles ne l'avaient pas encore vue repasser.

–mademoiselle est à un rendez-vous, c'est sûr !

Dit Adélaïde.

–si tu écrivais cette fois ?

Sans répondre, Adélaïde sortit de la chambre. Elle reparut quelques minutes après, tenant en main un papier plié.

–le lui faire parvenir, voilà le difficile !

Reprit-elle.

Les deux soeurs se regardèrent, embarrassées.

Un quart d'heure s'écoula à proposer des moyens et à les rejeter. Subitement, Julie mit son châle, son chapeau. Elle prit le billet.

–Julie, Julie, où cours-tu ! Que veux-tu faire ? ...

–attends-moi, je vais revenir.

Lorsque Mme Vallantin rouvrit les yeux, après un long assoupissement, elle se trouva en pleine obscurité. Elle frappa du pied le plancher. Après avoir attendu pendant près de cinq minutes, elle frappa de nouveau. Cette fois, la servante se montra.

La veuve demanda de la lumière. –Jeanne fut lente à reparaitre. En rentrant dans la chambre, elle reçut l'ordre de dire à Anna de descendre.

La lampe faillit s'échapper de ses mains.

–qu'est-ce qui vous prend ? Fit la veuve.

–rien, madame...

ses lèvres tremblaient.

–dépêchez–vous d'aller me chercher ma fille.

–tout de suite ?

–mais oui, que diantre ! Vous devriez déjà être de retour.

–c'est que j'ai quelque chose sur le feu. Dans une minute, savez–vous, madame.

Elle descendit. Elle n'osa pas ouvrir la porte de la rue pour voir si Anna revenait. Mais, rentrée dans sa cuisine, elle se mit à faire du bruit, afin que sa maîtresse, qui pouvait l'entendre, la crût très occupée.

La veuve tricotait, réfléchissant au trouble de Jeanne, à ses singulières allures. –" que pouvait–elle avoir sur le feu, à pareille heure ? ...

et pourquoi menait–elle un si grand tapage ? " son esprit se perdait en conjectures.

Elle frappa une troisième fois sur le plancher. Une minute s'écoula. Elle prêta l'oreille, tout en suivant des yeux les pointes de ses aiguilles : sa boule de laine, à terre, se déroulait, allant de–ci et de–là. En bas, plus rien ne bougeait. Alors des craintes vagues commencèrent à

traverser son cerveau, semblables à ces chauves-souris qu'on entend voler dans l'obscurité, sans les voir.

Mais il se fit un bruit de pas. La servante passa devant la porte... et continua de monter.

—à la fin ! Se dit la veuve. Singulière fille ! ...

qu'a-t-elle encore dans la tête ? Je ne l'ai pourtant pas grondée une seule fois aujourd'hui.

Après une si longue hésitation, Jeanne s'était décidée à feindre d'aller chercher Anna chez Wallner.

—mon dieu ! Mon dieu ! Gémissait-elle, en gravissant chaque marche avec lenteur, sainte vierge ! Que vais-je devenir ! Bon jésus ! Que va-t-il arriver !

Sur le palier du second, elle s'arrêta. Une main sur la rampe, elle resta debout, sans mouvement, un coin de son tablier dans la bouche, comme pour empêcher qu'on l'entendît respirer. —« qu'avais-je besoin de l'écouter ! » pensait-elle. Un vague espoir la soutenait encore : si Anna rentrait dans l'instant, rien n'était perdu !

Un violent coup de sonnette retentit.

Jeanne crut que son crâne volait en éclats. Elle descendit. Elle ouvrit la porte de la chambre à coucher de la veuve.

Elle lui dit : –« on sonne, faut–il ouvrir ? » elle perdait la tête.

La veuve se leva, en s'aidant des bras de son fauteuil.

–ah ! ça, que se passe–t–il ? S'écria–t–elle courroucée, en s'avançant.

–j'y vais, madame, j'y vais !

Jeanne se précipita dans l'escalier. Elle ouvrit la porte du vestibule : –rien. Elle regarda dans la rue : –rien. Elle rentra.

–ce n'est personne, dit–elle, en levant la tête vers sa maîtresse qui se tenait sur le palier, la lumière à la main.

Mais en se refermant, la porte fit crier quelque chose à terre. Jeanne poussa une exclamation.

–qu'y a–t–il ? Demanda la veuve, penchée sur la rampe.

–c'est un papier.

–donnez.

La veuve rentra dans sa chambre, mit ses lunettes.

Elle lut : « madame, –vous devriez bien prendre un peu plus de soin de l'honneur de votre fille et ne pas lui permettre de courir le soir à de honteux rendez–vous. » il n'y avait pas de signature.

Elle laissa tomber le papier sur la table, se tourna vers sa servante qu'elle regarda longuement, profondément. Ses lèvres s'agitaient blêmes, sans produire aucun son : son visage ressemblait à un masque de plâtre, entouré de cheveux noirs.

–madame ! Supplia Jeanne, les mains levées, et tombant par secousses sur les genoux.

–où est ma fille ?

–sortie ! Madame, sortie ! Elle poursuivit en entrecoupant ses paroles de sanglots : –mademoiselle... m'a priée de... ne rien dire...

qu'elle... ne resterait pas longtemps...

–vous ne savez pas où elle est ?

–non, madame !

–quand, comment est–elle sortie ?

–elle a fait semblant d'aller en haut... elle a mis son chapeau dans le salon...

des hoquets la secouaient, amenant des explosions de larmes.

La veuve traversa sa chambre, descendit, sans lumière, et s'arrêta un instant au milieu du vestibule, paraissant irrésolue. Et tout à coup elle se pencha, les bras en arrière, pour indiquer à Jeanne de ne pas bouger.

Quelqu'un s'approchait de la maison.

–dans votre cuisine ! Commanda–t–elle en se redressant.

Il était huit heures et demie.

Anna venait de quitter Henri et s'en revenait seule par la rue royale. Elle ralentissait son pas, puis le précipitait, marchant sur le trottoir, le long du parc, et voyant toutes choses autour d'elle avec une lucidité parfaite, pendant que sa pensée vagabondait ailleurs, sans enchaînement. Elle frissonnait à l'avance en songeant aux émotions qu'elle allait encore éprouver en entrant dans le vestibule, et, presque en même temps, des sensations molles de volupté s'élevaient lentement du fond de son coeur, et fraîches, odorantes,



caressaient ses lèvres, ses narines, ses yeux.

Parfois, elle se prenait à regarder les soupiraux éclairés des caves, de l'autre côté de la voie, ou bien, elle écoutait, tout au loin, quelque voiture qui arrivait avec un bruit ronflant, de plus en plus sonore. Elle entendait bientôt les sabots du cheval qui s'abattaient en cadence, martelant le pavé. La voiture passait avec un grand fracas : une des lanternes radiait de son côté. Plus loin, recommençait le roulement sourd. –à l'entrée de la place royale, en longeant les caveaux ouverts sous les hôtels, elle entrevit des femmes et des hommes attablés, ayant de la bière devant eux, au milieu d'une fumée blanche. Les voix bourdonnaient à l'intérieur, s'échappant comme un grondement furieux, chaque fois que s'ouvrait la porte. En atteignant le pont de fer, des appréhensions lui vinrent tumultueuses, assourdissantes. Quelque chose qui semblait sortir de ce qui l'entourait, des maisons, des pavés, du ciel, des lumières et des ombres, lui disait qu'on avait découvert son absence, qu'on la cherchait par toute la maison. –« mais, si souvent ces prévisions l'avaient assaillie ! Elle s'était tant de fois préparée à expliquer sa sortie ! » elle tendit l'oreille, à l'entrée de la rue. Aucun bruit de pas. Elle s'élança et s'arrêta contre le mur, en face de la maison. Les peupliers projetaient sur la façade leurs ombres effilées. Tout était bien calme. Avant d'entrer, elle regarda par les fentes du volet de la salle. Il n'y avait pas de lumière.

—un subit apaisement lui vint.

Alors, après s'être recueillie un instant, elle leva des deux mains le loquet de la porte et la poussa du genou, tout en la soulevant, pour empêcher qu'elle ne criât. Elle ne la referma qu'après avoir embrassé d'un coup d'oeil le vestibule et l'escalier jusqu'au tournant de la rampe. Sur la pointe des pieds, elle s'avança. Il régnait un lourd silence qui chuchotait à son oreille comme si elle en eût approché un coquillage. La porte du salon était entrebaillée : elle l'écarta de la main et marcha dans l'obscurité, en dénouant les brides de son chapeau.

Un léger craquement courut sur le plancher, le frôlement d'une robe ! ... et elle sentit deux bras la saisir, l'étreindre.

—« oh ! » râla sourdement la veuve.

Jeanne parut sur le seuil, tenant sa lampe bien haut pour mieux distinguer.

Les deux femmes étaient debout, immobiles, au milieu du salon. Anna avait son visage contre l'épaule de sa mère, qui, de ses bras, lui entourait le corps, les mains rejointes et crispées, la tête tombée en arrière.

Jeanne approcha brusquement sa lumière. Elle vit la veuve toute pâle, les paupières relevées, les yeux fixes.

–madame ! Madame ! Appela–t–elle à voix basse.

De son bras libre, elle la saisit aux épaules. Alors, les mains se lâchèrent, les bras retombèrent inertes, les jambes fléchirent. Jeanne dut faire un effort pour n'être pas renversée. En même temps, Anna s'affaissait sur les genoux, la figure dans les mains, sanglotant.

–grâce ! Maman, criait–elle, grâce ! ... pardon ! ...

je t'en prie, je t'en supplie ! ... oh ! Maman, jamais ! Jamais plus ! ... je te dirai tout ! ...

ne me maudis pas ! ... grâce ! Pardon !

Elle se leva : et ses mains se portèrent sur la poitrine de sa mère, sur ses bras, sur son visage, palpitantes ! Elle la regarda... un cri aigu, traîné, sortit de sa gorge, et tout d'une pièce elle s'abattit sur le plancher.

Jeanne, rassemblant ses forces, d'un seul bras serra la veuve contre elle, et, la tirant à reculons, elle parvint à déposer sa lampe sur la tablette de la cheminée. Alors, en la soulevant tant qu'elle put, elle ramena sa maîtresse en arrière et l'étendit sur le canapé. Puis elle fit quelques pas, sans résolution prise, et regarda autour d'elle. –le salon avait ses angles dans l'obscurité ; la mèche de la lampe de cuivre se charbonnait, laissant monter une fumée noire le long du

Christ. Jeanne eut froid dans tous ses membres.

En poussant un cri rauque, elle gagna le vestibule, furtive, comme poursuivie, ouvrit la porte de la rue, et, debout sur le seuil, pleurant, se tordant les bras, elle appela au secours.

Wallner vint écouter sur son palier, puis descendit.

La chambre de la veuve était entrebâillée. Il entra et fut étonné de ne trouver personne. La lettre, sur la table, près de la lumière, attira son attention.

Il la prit, lut et relut ces quelques lignes d'une encre rousse et courut en bas, tout anxieux. Il vit Jeanne, morne maintenant, accroupie contre la porte ouverte. –« Anna est réellement sortie ? » lui demanda-t-il. Elle fit signe que oui, de la tête.

–« oui ! » répéta le vieillard, les yeux noyés de larmes. Un soupçon, comme un éclair, traversa tout à coup son cerveau. Il s'élança dans la rue.

Julie Renard s'en était allée, lentement, afin de donner à quelqu'un qui la précédait le temps de s'éloigner. La rue se trouvait déserte, quand elle arriva devant la maison de la veuve.

Elle glissa le billet sous la porte et tira la sonnette avec force.

Très vite, elle s'éloigna.

–eh bien ? Demanda Adélaïde.

–tais–toi, je n'en puis plus ! J'ai couru ! Couru ! ...

elle se laissa tomber sur une chaise.

–qu'as–tu fait ?

–j'ai passé le billet sous la porte... j'ai sonné.

–toi–même ? ... et on ne t'a pas vue ?

–mais non ! Est–ce que je ne le dirais pas !

–tu n'as pas besoin de te fâcher. Je puis bien te demander cela.

–ouf ! Que j'ai chaud !

–je réfléchis, Julie, que ce sera la servante qui l'aura trouvé. C'est comme si tu n'avais rien fait ! ...

–et pourquoi cela ?

–si même elle l'a aperçu. Car enfin un papier à terre ! ... on n'y prend pas toujours garde.

–le papier était assez grand pour être vu. Elle l'aura ramassé et porté à madame.

–tu oublies qu'elle s'entend avec Anna.

–moi, je sais bien le contraire. Et quand même !

Voyons : sait-elle lire ? –non.

–raison de plus !

–comment, raison de plus !

–mais oui ; elle aura gardé le billet pour le montrer à Anna.

–vous m'ennuyez à la fin ! Ce que vous dites là n'a pas le sens commun. On sait bien qu'il n'y a de bon que ce qui sort de votre tête ! Il suffit que ce soit moi qui aie eu l'idée de la chose pour qu'elle ne vaille rien, n'est-ce pas ? Assez là-dessus.

–l'occasion était pourtant bien belle ! Fit Adélaïde, se parlant à elle-même.

–je vous ai dit de me laisser tranquille. Vous m'impatientez ! ...

tout à coup, elles entendirent du bruit de la rue.

–bouf ! S'écria Julie, elle est prise !

Les deux soeurs coururent sur leur porte et se penchèrent, l'oreille tendue.

Des fenêtres s'ouvraient avec fracas, des voix s'appelaient, se répondaient. On courait vers la maison de Mme Vallantin. Successivement y entrèrent des voisins, des gens du quartier. Ils portèrent la veuve sur son lit, à côté duquel, sur la table, ils trouvèrent la lampe qui brûlait. Et ils restèrent embarrassés, silencieux, ne sachant quels secours donner, pendant que d'autres accouraient : on les entendait trébucher contre les marches de l'escalier, dans l'obscurité.

La chambre fut bientôt remplie de monde. Quelques-uns descendirent, après avoir considéré un instant la forme sombre jetée sur la blancheur du lit. Ils arrivèrent en bas, effarés. On les entoura. Et le bruit commença alors à circuler qu'elle était morte.

Il y avait foule dans le salon et dans le vestibule : des passants s'arrêtaient à l'extérieur et pénétraient ensuite plus avant, la porte de la rue demeurant au large ouverte. C'était

un bourdonnement confus de voix qui chuchotaient. Quelqu'un demanda assez haut : –a–t–on fait chercher un médecin ?

–il vient.

–et le prêtre ?

–il faudrait de la lumière !

On entendit courir dans la rue. Des hommes arrivèrent en criant : –« voici un médecin ! » le docteur Rowine parut dans l'encadrement de la porte, tout d'une pièce, les jambes rapprochées, les mains plongées par devant dans les poches de son paletot, le cou bien raide. Il avait le visage uni et régulier, et son ample chevelure, naturellement bouclée, était blanche comme neige.

Au même instant, quelqu'un alluma une bougie.

–cette maison est donc une église ? Dit le docteur de sa voix rude et mordante, en regardant la masse de gens qui se pressaient de chaque côté contre la muraille, pour laisser libre le chemin de l'escalier.

Il monta droit à l'étage. En l'entendant annoncer, un voisin prit la lumière et l'éleva au-dessus de l'oreiller de manière à éclairer la veuve de la tête aux pieds.



Le docteur s'avança, les sourcils froncés, en ôtant ses gants.

Sur la courte–pointe, les bras en long et un peu écartés du corps, la veuve était étendue sur le dos, dans sa robe noire à pois blancs qui la recouvrait jusqu'aux chevilles. Se touchant aux talons, les pieds se relevaient en s'écartant. La tête, enfoncée dans l'oreiller, la face placide et blanche comme du plâtre, la bouche et les yeux ouverts, elle semblait bayer à l'infini.

Le docteur souleva le bras au poignet et tâta le pouls ; ensuite, il se pencha pour ausculter le coeur.

On le regardait, sans parler, sans bouger. Il se redressa lentement, se recoiffa, et, se tournant un peu de côté, il remit ses gants, tout en promenant sur les assistants son clair regard.

M Buchelot, cirier, un voisin, s'avança.

–c'est comme je pensais, n'est–ce pas, docteur ? ...

il n'y a plus d'espoir,... elle est morte ?

–oui, monsieur.

M Buchelot dit : –« que Jésus–Christ lui ouvre son saint paradis ! » et il leva les yeux au plafond, béatement.

Le docteur Rowine haussa les épaules, remit les deux mains dans ses poches et descendit.

Le spectacle dans le salon était aussi lugubre qu'en haut. Sur plusieurs rangs de profondeur, des hommes et des femmes formaient un demi–cercle autour du canapé. Ils se hissaient sur la pointe des pieds : les cous étaient tendus, les yeux écarquillés. Et du milieu, comme d'une arène, partaient des trépignements, des respirations haletantes. Un ouvrier, debout sur une chaise, tenait la lampe et se penchait pour voir. Le reste du salon était dans l'obscurité. Les housses blanches des fauteuils apparaissaient vaguement, le long des murs.

M Rowine entra. Deux ou trois personnes se détournèrent ; les autres ne bougèrent pas, entières à la curiosité.

–allons ! Tout ce monde dehors ! Cria–t–il courroucé.

Il se fit un grand mouvement. Lui resta debout au milieu du salon, sans un geste : son regard continuait à commander. On sortit lentement, comme à regret. Il ne resta plus, à la fin, près du canapé, que quelques femmes qui s'efforçaient de maintenir Anna Vallantin, se débattant dans d'effrayantes

convulsions nerveuses, les vêtements en désordre, les cheveux dénoués.

–qu'on ferme la porte ! Fit M Rowine.

Le cirier se hâta d'exécuter l'ordre. Il resta.

La crise finit par se calmer. Anna demeura à peu près immobile ; seulement, un fort tressaillement lui courait le long du corps, d'instant en instant.

Une clochette tinta, tinta dans le lointain. Le prêtre arrivait.

–allez donc leur dire qu'ils ne sonnent pas comme cela ! S'écria le docteur en frappant le plancher du pied.

Une dame compléta sa pensée en désignant Anna Vallantin. M Buchelot se précipita dehors. Il fut arrêté au passage par les demoiselles Renard.

Elles arrivaient.

–qu'y a–t–il ?

–c'est m le docteur qui m'envoie...

il passa. La sonnerie cessa un moment après. Le cirier revint en courant. Dans le vestibule, on l'entoura pour le questionner. Il se mit les mains contre les oreilles. Il exclama : –« vous m'étourdissez ! » puis, s'étant croisé les bras, et regardant en face ceux qui l'empêchaient d'avancer : –« vous ne savez donc pas, dit-il, que m le docteur m'attend, que je suis très nécessaire ! » il entra dans le salon et ferma la porte derrière lui.

Au même instant le prêtre se montrait sur le seuil du vestibule. On lui indiqua le premier étage.

Mme Vanières et sa fille se tenaient près de la morte, sanglotant, leur mouchoir contre le visage.

Monsieur était assis dans un fauteuil, au pied du lit, les coudes sur les genoux, le front dans les mains. Il se leva à l'entrée du prêtre, quelqu'un lui ayant frappé sur l'épaule. La cérémonie terminée, on s'apprêta à déshabiller la morte. Les hommes quittèrent la chambre.

En bas, dans le vestibule, M Rowine venait de donner un ordre. M Vanières l'aborda.

–pardon, un mot, s'il vous plaît, monsieur le docteur.

–dites vite, monsieur. Je suis pressé.

–en ma qualité de beau–frère de la défunte (elle est la soeur de ma femme), je me permettrai de vous demander (ne pensant pas commettre d'indiscrétion), le nom de la maladie, de l'affection, du cas, si vous aimez mieux, qui vient de nous l'enlever si malheureusement ?

Le docteur le regarda. Puis : –rupture d'anévrisme.

M Vanières s'inclina profondément.

–je suis votre obligé, monsieur. Je m'en doutais, ajouta–t–il, je tenais seulement à asseoir ma conviction sur la déclaration de la science.

–voilà qui est fait, répliqua M Rowine.

Et il tourna les talons.

M Isidore Vanières se rendit dans la salle à manger, où Jeanne, un peu remise, gardant un silence farouche, avait introduit des voisins et quelques connaissances. En même temps que lui, entra M Buchelot dont la présence ailleurs venait d'être reconnue indiscrète. –ils trouvèrent assis autour de la table, ou près de la fenêtre, les demoiselles Renard, Mm Grubeek et Van Opdelocht, rentiers veufs, M Toegers, mercier, et *sa dame*, les époux Bosmans qu'on avait été prévenir « au moment où ils allaient se mettre au lit. Madame nouait sa coiffe de nuit, et Casimir venait d'ôter sa

cravate et un de ses souliers. » –des liqueurs se trouvaient sur la table. On pérorait.

Tout ce monde se leva à l'entrée de M Vanières.

–mesdames, messieurs, dit–il en saluant.

Il y eut un silence. On se regardait d'un air embarrassé : c'était un membre de la famille ! Il se laissa tomber sur le canapé. M Buchelot se glissa jusqu'à lui.

–qui se serait attendu ! N'est–ce pas ? Soupira–t–il.

–rupture d'anévrisme !

–voilà pourtant ce que c'est de nous ! Aujourd'hui bien portants, demain morts ! ... singulier ! ... les décrets d'en haut sont impénétrables, –on ne peut le nier.

M Vanières le regarda de côté sous ses lunettes d'or. –« je ne puis décemment, pensa–t–il, engager à cette heure une discussion avec ce monsieur. » il se mit à se promener, à pas comptés.

Une dame disait : –comme c'est malheureux, n'est–il pas vrai ?

Orpheline... à son âge.

–oh ! Tenez, ne m'en parlez pas ! Gémit Mme Toegers.

M Van Opdelocht demanda à M Crubeek : –savez–vous le nom de ce docteur ?

–Rowine. Il habite ici près.

–comment peut–on s'appeler Rowine ! Il y a tout de même de singuliers noms.

–c'est un anglais.

–alors, c'est différent.

La pendule sonna onze heures. M Vanières tira sa montre, un régulateur. Il ne lui reconnaissait d'égale que celle de sa femme. Mais aussi, il en avait été l'acheteur ! Il les remontait lui–même toutes deux, le soir, avant de se coucher.

On ne parlait déjà plus de la morte.

M Crubeek disait à M Van Opdelocht : –il y a bien un an que vous n'êtes venu me voir.

–croyez–vous cela ?

–au moins... ah ! Le temps passe, et il passera tant, qu'à la fin il passera tout à fait. Venez me dire bonjour cette semaine. Je vous montrerai deux petits tableaux que j'ai achetés dans une vente.

Ils ne disent pas grand'chose, si vous voulez, mais je ne les ai payés que cinquante francs la paire.

Les cadres seuls valent cela.

–ils sont dorés, alors ?

–certainement. Dans celui que j'aime le moins, il y a une tour, au fond, et des hirondelles qui volent –je crois que ce sont des hirondelles ; –puis, un pont, un moulin à vent et des arbres ; on voit des bateaux, une voiture, toutes sortes de choses enfin,...

car je ne sais ce qu'il n'y a pas dans ce tableau !

Devant, c'est une paysanne qui porte une cruche sur sa tête ; des canards sont à côté et une vache.

Les poils sont réellement bien faits : vous les compteriez !

–c'est joli.



–l'autre vaut mieux. C'est un monsieur qui se promène dans son jardin. Il doit être sept ou huit heures du matin, environ. Son chien le suit, en faisant aller sa queue. Vous jureriez qu'il est vivant ! Je tiens beaucoup à ces deux tableaux, –depuis que je les ai. Ce n'est pas que ce soient des peintures fines, mais, vous savez, ça orne un appartement.

–vous êtes un amateur à ce qu'il me paraît.

–non, non... je ne suis pas de ceux qui s'y connaissent. Ce que je cherche, moi, dans la peinture, c'est l'effet rendu !

Le docteur entra.

–M Vanières ? Demanda–t–il.

–c'est moi, monsieur, dit le père d'Estelle, en s'arrêtant brusquement. Puis–je vous être de quelque utilité ?

Disposez de moi, disposez de moi, je vous prie.

Parlez, monsieur.

–je crois, reprit M Rowine, qu'il serait nécessaire que cette demoiselle passât la nuit ailleurs qu'ici.

Ils sortirent. La porte resta entrebâillée. On entendit les allées et les venues des personnes qui s'occupaient de la morte.

La conversation devint générale. M Buchelot éleva la voix : –il y a longtemps, dit-il, que moi j'avais condamné cette dame. C'est un germe qu'il y a dans la famille.

C'est malheureux ! Voyez, le père est mort de cette façon, instantanément. Je n'étais alors qu'un gamin, pas plus haut qu'une botte, mais je m'en souviens comme si la chose avait eu lieu à midi. Mme Vallantin demeurait dans ce temps-là place du grand-sablon,...

mais dans une maison plus belle que celle-ci, –je vous prie de le croire ! ...

–tenez ! Tenez ! ...

–sans rien demander à personne, –vous savez comme sont les enfants ! –je montai dans la chambre du mort. On était occupé à lui couper une mèche de cheveux. J'ai même été jusqu'au cimetière ; mais en rentrant, j'ai attrapé une *chasse* parce que je m'étais sali et parce que je n'avais pas dit que je m'en allais.

–et quand on lui a eu coupé une mèche de cheveux ? ...

exclama Mme Toegers.

On lui fit signe de ne pas interrompre M Buchelot.

–je le répète, continua–t–il, c'est malheureux !

D'autre part, c'est peut-être heureux. Elle souffrait beaucoup, dit-on, et alors ! ... c'était une belle âme ! Dieu l'a reprise à lui.

–est–ce qu'on l'enterrera *avec* les prêtres ?

Demanda M Crubeek.

–et pourquoi pas ? Répliqua le cirier. Elle était catholique, très catholique. Et plutôt au ciel que nous eussions tous jusqu'aujourd'hui mené une aussi sainte vie !

–c'est que le journal disait encore l'autre jour...

–quel journal, s'il vous plaît, monsieur ?

–mais *l'indépendance*. –je ne lis jamais ce journal.

–eh bien, il paraît que, dans je ne sais plus quelle ville de province, le prêtre a refusé d'enterrer un notaire qui était tombé mort dans la rue, en sortant d'un dîner. Et cependant, on le savait catholique...

–ta, ta, ta... alors, c'est qu'il y avait autre chose là–dessous.

–non, non rien du tout. Seulement...

il se pencha, et à voix plus basse : –vous savez bien que cette religion est un voile très épais qu'il n'est pas bon de soulever.

–monsieur, dit le cirier en se levant, quand on professe de pareils sentiments...

une voiture, menée grand train, s'arrêta avec fracas devant la maison. Tous se précipitèrent hors de la salle. En même temps, la porte du salon s'ouvrit.

On allait emmener Anna Vallantin.

Les demoiselles Renard alors grimpèrent lestement à l'étage, entrèrent dans la chambre de la morte.

Jeanne pleurait, le visage contre la muraille, pendant que des voisines, debout près de la lumière, causaient à voix basse. Les deux soeurs s'approchèrent du lit et s'y tinrent un instant recueillies. Puis, après avoir échangé quelques paroles avec une ou deux personnes, elles allèrent de–ci et de–là, chacune de leur côté, examinant toutes choses avidement, sous une allure indifférente. Elles se rejoignirent.

–pas grand'chose, dit Adélaïde.

–que sait–on ! Répliqua Julie. Ils ont enlevé les clefs de partout. Je vous le demande un peu !

–qu'est–ce qu'il y a dans cette petite armoire où tu as regardé tout à l'heure ?

–rien : des savates, un tas de loques.

–tenez ! Au lieu de mettre cela au grenier.

–Adélaïde, n'as–tu pas remarqué sur la cheminée...

–ses ciseaux en argent, n'est–ce pas ? Je l'ai priée un jour de m'en faire cadeau... ah ! Bien oui !

–c'est–à–dire que je les lui ai demandés avant toi.

–mais tu as encore un magnifique étui qu'elle t'a un jour prêté.

–je ne le rendrai pas. Qu'est–ce que les héritiers en feraient ! Vas–tu prendre les ciseaux ?

–tiens ! Pourquoi pas ? Je puis bien aussi avoir un souvenir !

La voiture s'ébranlait en bas, emportant Mme Vanières et sa fille, et entre elles Anna sans connaissance.

En même temps, des cris éclatèrent : –« gare ! Gare ! » c'était Wallner exténué, hors d'haleine, qui avait failli tomber sous les pieds du cheval. Il venait de chez M Marnille, le pâtissier. –« on lui avait répondu qu'on ne connaissait pas Mlle Vallantin et que M Dermal, leur ancien locataire, était parti, sans laisser l'adresse de son nouveau domicile. » le pauvre homme fut pris sous les bras et entraîné dans la salle à manger. Il roulait des yeux hagards.

–« qu'y a-t-il ? Répondez-moi, je vous en prie ! » il voulait voir Mme Vallantin. On finit par lui laisser deviner la vérité. Durant un instant, il resta anéanti. Puis, il se mit à pleurer, à se lamenter : et sa douleur, ses plaintes ressemblaient à celles d'un enfant.

Adélaïde Renard profita du moment de confusion qui suivit,

pour faire main basse sur les ciseaux convoités depuis si longtemps.

Vers minuit, la maison redevint silencieuse. Près du lit de la morte, Jeanne et M Buchelot veillaient ; Wallner demeurait assis dans un coin de la chambre, les coudes sur les genoux, les doigts de chaque main entre la lèvre

inférieure et les dents, l'oeil sec.

On l'entendait remuer, de temps en temps. Différentes fois, le cirier lui adressa la parole, sans obtenir de réponse.

M Isidore Vanières avait compris qu'il était convenable, nécessaire même, qu'un « membre de la famille » restât dans la « maison mortuaire. » il se tenait en bas : le pauvre homme craignait de passer la nuit auprès du cadavre. Il donna à ce sujet des explications à Jules, qu'il s'était empressé d'envoyer chercher et qui fut forcé de lui tenir compagnie jusqu'au matin.

–c'est une pieuse coutume, dit-il, que celle de veiller les morts. Elle a tous mes respects. Il est beau, il est grand, il est digne d'honorer ainsi ceux qui nous ont été attachés par quelque lien ici-bas. –la vue des corps privés de vie n'a rien qui doive effrayer un homme, et tu sais, Jules, ce que j'entends par un homme...

il prêta l'oreille.

–n'as-tu pas entendu marcher dans le vestibule ? ...

c'est singulier, je croyais...

il écouta de nouveau.

–en effet, ce n'est rien, reprit–il. Donc, je disais qu'on ne doit pas craindre les morts. Ce qui n'est plus, n'est plus. Pour ma part, une fatale et regrettable infirmité, non de mon intelligence, mais de mon tempérament, m'empêche de rester là–haut, en présence de la couche funèbre. Le spectacle... du néant, suis–je tenté de dire, me laisse pendant trop longtemps une impression triste, désagréable. –cela doit tenir à mon système nerveux. –en outre, il s'y mêle une sorte d'amertume de notre faiblesse, une certaine honte de l'indignité de notre puissance qui ne peut ni créer, ni sauver, qui ne peut que tuer. Vois, Jules, comme tout s'enchaîne : l'infime condition de l'humanité devant Dieu m'affecte dans toute créature frappée.

Jules dormait.

Quand le jour commença à poindre, Wallner se leva et, d'une voix faible, il dit : –« je veux voir Anna. » il n'était plus reconnaissable.

Jeanne le regarda, sans témoigner de surprise, devenue insensible aux émotions. Le cirier aussi, dans un fauteuil, tourna machinalement la tête de son côté, les paupières closes, écrasé de sommeil.

–je veux voir Anna, répéta le vieillard.



Puis, il sortit de la chambre, en chancelant. Une heure plus tard, M Buchelot qui se rendait à la première messe, le trouva sans connaissance, au bas des marches de l'escalier.

L'enterrement de la veuve eut lieu le surlendemain.

Dix voitures suivirent le corbillard, moitié moins qu'au jour de ses noces, à vingt-cinq années de distance.

Joachim Wallner délirait dans son lit, pendant que le cercueil descendait l'escalier aux mains des porteurs, pas à pas. Et Jeanne n'eut pas la force de dépasser le seuil de la chambre, n'y voyant plus, étranglée par ses sanglots.

En bas, les chevaux piaffèrent, devant la porte ; des pieds trépignèrent sur le pavé, cherchant à s'appuyer solidement, comme pour un effort, et le cercueil, tout d'un coup soulevé, glissa avec un grincement rauque dans l'intérieur du corbillard.

Quelqu'un referma la porte de la maison.

Xvi vers la fin de décembre, un matin, M Vanières fut prévenu par sa servante que quelqu'un l'attendait au salon.

Il mit son bonnet grec à gland d'or, noua les cordelières de sa robe de chambre de cachemire et descendit précipitamment.

–à qui ai–je l'honneur de parler, s'il vous plaît, monsieur ?  
Dit–il en étirant le buste et appuyant le médium et le pouce écartés aux extrémités de ses lunettes.

–Henri Dermal...

–pas possible !

Il se laissa tomber assis sur son canapé, se releva aussitôt.

–oh ! Monsieur, je vous crois, je vous crois, reprit–il.  
Coup sur coup, il ployait sa longue échine... –j'ai lâché : pas possible ! Comme...

comme...

la phrase ne venait pas. Et il aurait voulu paraître beau diseur.

–voilà ! Continua–t–il, c'est que je ne sais si je dois...  
question délicate, très délicate ! ... je suis perplexe, oui, très perplexe. Monsieur, prenez donc un siège,... je vous en prie ! ... je vais prévenir mon épouse ; elle sera ici dans un instant. Mes civilités, monsieur.

Il sortit en se cognant la tête et les jambes contre le battant de la porte.

Les préparations, les évolutions que nécessitaient ses éternelles poses, l'absorbaient si complètement qu'il ne savait jamais rien de ce qui se passait chez lui.

M Isidore Vanières avait une femme et une fille : le reste lui échappait. Il en était donc encore à croire que madame voulait donner sa fille à M Dermal. Et, naturellement, il s'imagina qu'Henri venait lui demander la main d'Estelle. Que faire ?

Se rebeller franchement contre la volonté de son épouse ? ... non ! Non ! Dans ce cas, abandonner Jules ? ... –" quelle position ? Il n'y avait que lui à qui le sort, la fatalité, –le *quod scriptum est* enfin ! –créait de tels embarras.

Allons, puisqu'il le fallait ! « et le philosophe, l'homme d'airain, le chef de la communauté courut se jeter dans les bras » du sexe faible, mais enchanteur, « comme il disait. C'était là d'ailleurs sa manoeuvre habituelle, au moindre embarras qui survenait. Il grimpa l'escalier en se répétant : –» il le faut ! La paix du ménage avant tout ! La paix conjugale... " –ah ! Estelle, où est ta mère ?

–sortie. Qu'y a–t–il ?

–M Dermal est là ! ... oui !

–que veut–il ? ... que lui avez–vous répondu ?

–rien, absolument rien. Je dois réfléchir.

Estelle le regarda, cherchant à comprendre. Elle descendit vite.

M Vanières s'enferma dans sa bibliothèque.

–« je m'en lave les mains, » se dit-il, et il alla tambouriner contre les vitres une retraite militaire.

Après un moment d'hésitation, Estelle, très pâle, entra dans le salon et s'avança vers Henri.

En lui indiquant un siège : –ma mère est absente, monsieur. Croyez-vous pouvoir me dire ce qui nous procure l'honneur de votre visite ?

–vous devez, mademoiselle, avoir deviné le motif qui m'amène... répondit-il. Je désirerais voir Mlle Anna Vallantin...

Estelle l'interrompit avec beaucoup de froideur dans le ton : –ce n'est guère possible maintenant, monsieur. Ma cousine est dangereusement malade.

–son état s'est donc aggravé depuis hier, car le médecin...

–vous avez vu le médecin ! Fit-elle, un peu confuse.

–tous les jours, depuis plus d'un mois...

elle se taisait.

–mon désir de me trouver en présence de Mlle Vallantin, reprit-il, a un but très sérieux, lequel dépend du résultat d'un moment d'entretien. Ce but, je puis vous l'avouer, est d'obtenir qu'elle veuille me permettre de demander sa main à monsieur votre père, aujourd'hui son tuteur.

Sur ces mots, Estelle ferma les yeux. Puis, se levant avec effort, elle répondit, sans le regarder : –je vais la prévenir.

Elle sortit, le coeur déchiré, impuissante à surmonter son accablement.

Son amour pour Henri venait de se réveiller. Elle se revit dans sa blanche robe de bal ; les lustres, de haut, faisaient ruisseler la lumière ; le plancher miroitait. Langoureusement, les violons laissaient s'éteindre le prélude. Henri lui jetait alors son bras à la taille, pressait une de ses mains, et, en se souriant, ils partaient aux premiers accords de la valse. –comme elle regrettait maintenant son sot et imbécile amour–propre ! Avec moins d'orgueil, pensait-elle, il ne lui aurait pas été difficile d'enlever Henri à Anna. –il était plus séduisant que jamais : quelle distinction, quelle finesse, quelle élégante et mâle beauté ! Et elle le perdait, sans retour !

Dans un petit salon, communiquant avec une chambre à coucher, Anna Vallantin se trouvait assise, la tête soutenue par des oreillers. Elle était bien pâle, et ses mains, autrefois si mignonnes et si potelées, s'épalaient maintenant sur les bras du fauteuil, maigres, presque transparentes.

Estelle entra, d'un air indifférent. La convalescente, à demi assoupie, ouvrit les yeux et les referma.

Alors, à distance, Estelle examina sa cousine : –« ce n'était plus la belle, la radieuse Anna, et sa toilette de malade l'enlaidissait encore. Henri, en la voyant ainsi, reviendrait peut-être sur sa détermination. » elle repoussa ce honteux espoir, mais pour y revenir bientôt. –« si elle laissait entrer Henri, sans la prévenir ! » la tentation l'assaillait obstinément, comme une mouche battant la vitre pour aller à la lumière. Sa résistance triompha.

–Anna, te sens-tu mieux ? Dit-elle avec une grande douceur.

–oui.

–il y a en bas une personne qui demande à te voir.

–qui ? Interrogèrent les yeux d'Anna.

Estelle lui serra la main, sans répondre.

–dis ? Reprit Anna.

–il... désire te parler un instant.

–Henri ! ... c'est Henri ? ...

elle se cacha subitement le visage. –la noire maison de la rue aux laines venait de lui réapparaître avec ses souvenirs lugubres.

–eh bien ?

–pas aujourd'hui, murmura–t–elle d'une voix faible, en désignant d'un geste sa toilette.

Estelle insista : l'idée mauvaise s'agitait de nouveau dans son esprit. –« ce qu'il avait à lui dire, répliqua–t–elle, ne pouvait peut–être pas souffrir de retard. » –oui, fit Anna à la fin.

Estelle sortit et envoya le domestique prier M Dermal de monter au premier étage. En franchissant la dernière marche, Henri la trouva sur le palier, les yeux attachés sur lui avec une indéfinissable expression.

–par ici, monsieur. –et le précédant, elle l'introduisit dans le salon.

Une exclamation de surprise et de désappointement lui échappa. Le fauteuil était vide. –elle devina et marcha vite vers la chambre à coucher. Mais la porte s'en ouvrit tout à coup, et Anna Vallantin s'avança, chancelante et frêle, dans un peignoir d'étoffe sombre, à manches larges, et traînant par derrière, comme ses robes. Un réseau retenait sur la nuque la masse blonde de ses cheveux, relevés au-dessus de ses oreilles. à la vue d'Henri, le sang colora ses joues, ses yeux noirs brillèrent. –elle ne lui avait jamais paru plus séduisante. Il alla lentement à elle, attendri, pendant qu'Estelle baissait le front, avec un serrement de coeur inexprimable.

à l'entrée de l'automne, Anna Vallantin épousa Henri Dermal.

Trois semaines après que la veuve eut été enterrée, la fièvre rongait encore Joachim Wallner. Il put enfin se lever. Mlle Euphrasie Pynsaert accourut aussitôt. En entrant, ses regards s'arrêtèrent avec complaisance sur la quantité de meubles et d'objets que renfermait la chambre : –" tout cela m'appartiendrait ! Pensa-t-elle. Il faut espérer qu'il consentira, car maintenant il a besoin de quelqu'un pour le soigner. Elle resta stupéfaite.

–« était-ce lui, assis là devant ses yeux ! Quel changement ! » sa visite dura une demi-heure. Il ne lui fut répondu que par monosyllabes et sur un ton tout à fait



décourageant. Elle se retira, décidée pour le coup « à ne plus s'occuper de ce petit *esquelette*. » un matin que Jeanne rangeait sa chambre, Wallner se leva de son fauteuil, alla décrocher sa redingote, l'endossa. Puis, il dit avec un grand sérieux : –je vais près d'Anna.

Il ouvrait déjà la porte. Jeanne s'élança, le saisit à bras–le–corps et le rassit à l'autre bout de la chambre.

–vous êtes malade ! Lui cria–t–elle.

Mais Wallner se leva de nouveau, et, sans parler, reprit le chemin de l'escalier. Jeanne le reporta dans son fauteuil. Il se laissait faire, mais une fois que la servante l'avait lâché, il repartait avec un entêtement de maniaque.

–ce manège–là commence à me fatiguer, entendez–vous !

Bougez encore, maintenant ! S'écria Jeanne, en colère. Vous ne pouvez la voir, elle n'est pas guérie ; et d'ailleurs, le médecin ne veut pas que vous sortiez !

Wallner la regarda d'un air surpris, en clignotant des yeux.

–pourquoi sortir ? Demanda–t–il.

–pourquoi ? ... parce qu'elle est chez sa tante.

Wallner parut se résigner. –vers le soir, à pas de loup, il descendit l'escalier. Jeanne préparait le souper. Ayant cru entendre la porte de la rue se refermer, elle alla regarder sur le seuil de sa cuisine. Tout était tranquille. Elle ne s'aperçut qu'une demi–heure plus tard de la disparition de son malade.

Rue d'or, le domestique de M Vanières était en train de nettoyer la façade de la maison. Un petit homme, vêtu bizarrement, passa sur le trottoir couvert d'eau, en sautillant, comme un pigeon qui craint de se salir les pattes. Il enjamba lestement les deux marches de pierre et donna de l'épaule contre la porte entrebâillée. Le domestique ne fit qu'un bond : sa lourde main tomba sur l'épaule de l'étrange visiteur.

–où va–t–on comme cela ? Lui demanda–t–il avec rudesse.

–il ne le connaissait pas. –c'est donc la mode aujourd'hui d'entrer ainsi chez les gens ? ...

Wallner, hors d'haleine, effrayé, garda le silence.

–j'ai bien envie de te faire empoigner, gredin ! ...

allons, file ! Et vite, sais–tu !

Le vieillard ne bougeant pas, le domestique le menaça d'un seau d'eau à la tête. Wallner alors s'éloigna, lentement, remonta plusieurs rues.

Il avait froid ; ses dents claquaient. Au coin de la rue des allegarbes, ses jambes ne pouvaient plus le soutenir. Il entra dans un estaminet, prit à la hâte plusieurs verres d'eau-de-vie, et, se sentant réconforté, il se décida à retourner chez la tante d'Anna. Mais l'air alluma son ivresse. Il fut forcé de s'appuyer contre un mur ; son chapeau roula à terre. Il était hideux maintenant avec son crâne de momie et sa petite face osseuse et grimaçante, couverte de taches rouges. Son oeil injecté fixait le vide dans une espèce de fureur morne, tandis qu'un sourire écartait ses lèvres violacées et mettait à nu ses gencives. Il s'avança de nouveau, en étendant les bras dont il se servait comme d'un balancier pour maintenir son équilibre.

Les polissons du quartier accoururent à ses trousses.

Les huées partirent dans un formidable accord.

—aou ! Aou ! Aou !

On le tira par les pans de sa redingote. Il trébucha, tomba. Il se releva péniblement, couvert de boue.

–danse ! Cria–t–on. –aou ! Aou ! Aou ! Continuèrent d'autres voix.

Bousculé, frappé, tiré par les mains, il se mit à gigoter.

–voilà le vieux qui danse !

Et ce fut un hurlement.

Un agent de police qui survint, reconnut le vieillard et le fit prendre sous les bras. Il fut transporté ainsi dans sa chambre, meurtri, tout boueux. Jeanne le coucha après l'avoir entouré des meilleurs soins.

Il resta longtemps dans un état de prostration complète ; puis, de temps à autre, il marmotta quelques paroles inintelligibles.

Vers onze heures, le voyant tout à fait calme, la servante ferma les rideaux de l'alcôve et se retira.

Le silence se fit dans la chambre. Donnant par la haute fenêtre sans rideaux, jusqu'au fond, la lune éclairait le plancher.

Joachim Wallner mourut dans la nuit, tout seul.

Jeanne l'ensevelit. Elle quitta, derrière le mort, la triste maison de la rue aux laines et retourna dans son village. L'habitation fut vendue.

à peine entrée en convalescence, Anna avait demandé à voir son vieil ami, résolue à le garder près d'elle. Pour ne pas nuire à son rétablissement, on lui donna d'abord de prétendues nouvelles de sa santé : –« il attendait, par prudence, le retour complet de ses forces. Mais il pourrait sortir, avant peu. » à la fin, il fallut bien lui apprendre que tout était fini.

–pleurez, jeune fille, pleurez, ajouta son oncle, sentimental ce jour-là, payez ce tribut à votre légitime douleur. Les larmes soulagent : nous autres hommes, nous savons cela, –par oui-dire, à la vérité.

Le cirier avait assisté à la veillée du cadavre de Wallner. Bien entendu, de même que pour la veuve, il fournit les cierges, le drap mortuaire... etc.

M Vanières reçut une facture qui portait un total exorbitant. Il y avait au-dessous : " ci plus haut les prix de vos deux enterrements.

Vous serez d'accord qu'ils sont raisonnables, attendu que je suis toujours très réservé pour les familles qui veulent bien m'honorer de leur confiance. " J-B Buchelot.

Le cirier était sur sa porte, quand passa le corbillard qui emportait Wallner. Répétant une phrase qu'il prononçait à la mémoire de tous ceux que la mort avait rendus ses clients : –il est consolant, dit-il, de penser qu'il reste encore d'autres honnêtes gens sur la terre.

Xvii au retour de leur voyage de noces, M et Mme Dermal s'installèrent au faubourg de Namur, rue de horne.

Ils eurent une fille. La beauté d'Anna résista à la terrible épreuve de la maternité.

Plus d'une année s'écoula ensuite dans le calme bien-être d'un bonheur domestique que rien ne troubla.

Henri, de sa propre volonté, avait fait le sacrifice de ses dissipations habituelles et renoncé aux diplômes de l'université libre, ne voulant pas être distrait de son amour, en glouton sûr de son appétit.

–" il était riche. Donc, devenir avocat ou médecin, briller dans une carrière quelconque, à quoi bon ?

Serait-ce pour le plaisir de se créer des tablatures ! ... son genre de vie lui plaisait : il se trouvait heureux, complètement heureux. Et cela devait durer toujours ! " à demi réveillé, au point du jour, il entendait sa porte s'ouvrir, poussée bien doucement. Et, tout à coup, avec un rire

sonore, Anna se précipitait contre son lit, sur les deux genoux, en se cachant derrière sa fille qu'elle lui tendait au bout des bras.

C'étaient alors des enfantillages exquis, qui duraient à n'en pas finir ! Dans la matinée, lorsqu'elle avait terminé sa toilette, il la voyait venir de son pas rythmé, avec un léger balancement de tête, les épaules effacées, les mains rejointes par derrière.

Souriante, elle restait là devant lui, sans mot dire.

Puis, les paupières presque closes, elle renversait la tête, pendant qu'elle élevait ses bras et les entr'ouvrait paresseusement.

Et sa robe remontait à la taille et s'étirait aux seins, découvrant ses pieds mignons rapprochés.

Subitement, elle se laissait aller contre la poitrine d'Henri, lui entourant le cou de ses bras arrondis, cherchant ses lèvres. Quel enivrement !

Les bonnes soirées que celles d'hiver, au coin du feu, ensemble ! Penchés sous la lumière douce de la lampe, au globe dépoli, ils feuilletaient des albums de gravures et lisaient dans le même livre, s'attendant au bas des pages, avant de les tourner. Henri se redressait, de temps en temps.

Et c'était la gorge serrée, avec la curiosité frissonnante des premiers jours de sa passion, qu'il examinait de profil le splendide visage de son Anna, ses yeux noirs tout veloutés, aux longs cils courbes, la blancheur mate de son front, de ses tempes, et la masse soyeuse de ses blonds cheveux, couvrant sa nuque penchée.

On se parlait à voix basse, le berceau n'étant pas loin. L'enfant dormait, ses bras devant lui, les doigts de ses petites mains écartés l'un de l'autre, comme les branches d'un éventail ouvert.

Henri recevait une tape à chaque éclat de voix. Et puis, se levant, la jeune femme allait, sur la pointe des pieds, s'assurer que sa fille dormait toujours.

Ses formes s'effaçaient peu à peu dans l'obscurité du fond de la chambre. Il finissait par ne plus la voir : mais il continuait à entendre le frôlement de sa robe sur le plancher.

Pendant la saison d'été, ils se promenaient loin, au hasard, dans la campagne. Ils s'attablaient quelquefois sous un berceau, à l'entrée d'un estaminet de la petite île ou de la vallée de Josaphat. à l'approche du soir, en revenant vers la ville, ils apercevaient les fenêtres des premières maisons, frappées par le soleil couchant et ressemblant à de grandes plaques étincelantes. –maintenant, à gauche, dans la file des façades, quelque chose paraissait s'agiter sur un balcon.



C'était la nourrice, très grande, avec son tablier blanc, son haut bonnet, qui, pour endormir l'enfant, chantonnait, en balançant sa marche. Anna sentait son coeur battre plus fort : dans un instant, elle embrasserait sa fille !

Elle avait gardé sa fraîcheur, sa grâce douce mélangée de fierté. Comme elle était charmante dans ses étonnements, dans ses impatiences, dans sa joie !

Henri l'aimait encore avec toute la frénésie de ce temps, déjà lointain, où il avait reçu son premier baiser, là-bas, dans la verdure, près de ce haut bouleau, que depuis ils étaient allés revoir ensemble. Il ne pouvait pas exister, pensait-il, une seconde créature plus belle, aux enjouements plus adorables, aux sourires plus attirants, aux abandons plus passionnés et plus chastes. Ne s'arrêtait-on pas pour la voir passer ?

C'était bien un murmure d'admiration, et quels éclairs dans les yeux des hommes !

Pourtant, à la fin, le désœuvrement lui apporta la lassitude de ses bonheurs paisibles. Il se mit à désirer un orage dans ce ciel éternellement bleu.

Le bavardage d'un ancien camarade, rencontré par hasard, ralluma brusquement chez lui les ardeurs étouffées de sa vie de jeunesse.

Les exclamations défilèrent d'abord sous la forme banale : –« on le croyait mort, parole d'honneur, depuis longtemps–et enterré ! D'où sortait–il ? Avait–il été aider un oncle à mourir ! » puis : –« tous ses amis le regrettaient. On ne devait pas vivre comme un ours parce qu'on était marié. Il serait complètement rouillé, avant peu. Déjà, il n'avait plus son teint blanc d'autrefois, –mauvais signe ! et il engraissait ! Oh ! ... » il poursuivit : –tu ne sais pas ? ... j'ai gagné cette nuit à la *philharmonie* quatre cents francs au gros...

comment donc ? ... au gros Wybos. Tu connais, n'est–ce pas ! ... non ? ... le gros Wybos, l'entreteneur de Blanche ! ... il a payé les dettes qu'elle avait chez *madame*. faut–il être bête, hein ? –figure–toi, mon vieux, que l'autre jour ce pachyderme à sous–pieds s'est avisé de faire de l'oeil à ma maîtresse. Voyons, est–ce assez épatant ! Mais la petite lui réserve une apostrophe soignée à la première occasion. Tu sais que je suis avec blondinette. Oh ! Mon cher, elle est maintenant d'un *chic*– à ne pas croire !

J'ai ma foi l'intention de la garder pendant quelque temps. C'est qu'elle n'a pas sa pareille, une fois qu'un verre de champagne lui trotte en tête ! Et puis, elle a des idées, mais des idées ! Tiens, l'autre jour, nous soupions avec André, sa *femme*, le grand Delanois et Julie. Imagine–toi qu'au dessert elle...

–allons donc !

–parole d'honneur ! ... ha ! Ha ! Ha ! A–t–elle du vice, la petite, hein ? ...

il continua la narration des « aimables folies de son dernier souper. » quelque temps après, Henri renoua avec tous ses anciens compagnons de plaisir. On lui fit fête. Il reprit alors l'habitude d'aller comme autrefois, après son dîner, jouer des consommations au *café des mille colonnes*. mais il rentrait régulièrement vers le milieu de la soirée.

Anna lui dit un jour : –si tu savais combien le temps me paraît long sans toi !

–eh ! Ma chère, répondit–il, j'ai des amis. Je ne puis pas non plus éternellement les négliger.

C'était sa première parole un peu amère. Elle leva les yeux sur lui. Il l'embrassa vite et parla d'autre chose, avec une gaieté un peu forcée. Mais il ne put de plusieurs jours oublier le regard triste, profondément étonné d'Anna. La jeune femme surmonta son chagrin. –« pourquoi le contrarier ? » parfois cependant, elle s'attendrissait en se voyant seule : elle couvrait alors sa fille de plus d'embrassements.

Plus tard, madame reçut assez souvent des mains d'un commissionnaire un petit billet sous enveloppe.

Henri se disait retenu en ville par un ami qu'il n'avait pas vu « depuis des siècles » ou qui revenait d'un voyage intéressant. –« nous devons dîner ensemble. Il m'a été impossible de refuser. Cela me contrarie d'autant plus que j'avais l'intention de ne pas sortir ce soir. Et maintenant, je ne sais véritablement pas à quelle heure je pourrai rentrer. » il ne revenait alors qu'à minuit. Anna ne se couchait pas. Que de larmes répandues pendant cette attente !

–où est-il ? Que fait-il ! Se demandait-elle. Toutes sortes de conjectures alarmantes bruissaient dans son cerveau, et il lui prenait des battements de coeur.

Il ouvrait enfin la porte, montait l'escalier, sortant d'un boudoir ou de quelque orgie. Elle allait à lui, sans une plainte, toute charmante, voulant par une sorte de pudeur cacher sa longue souffrance.

Henri sentait le dégoût des caresses données à d'autres lui monter comme une nausée. Il finit par s'irriter de toujours la trouver là, présente à son retour, comme un miroir qui, brusquement, le réfléchissait avec ses souillures.

–je trouve parfaitement inutile que tu te fatigues à m'attendre, dit-il un jour.

Elle eut grand'peine à retenir les larmes qui lui vinrent aux yeux. Et le lendemain, après bien des hésitations, elle n'osa pas rester levée. –elle ne se plaignit plus : mais comme elle le regardait, à la dérobée ! Henri prit de l'inquiétude de ce silence. –« pourquoi jamais ni reproches, ni interrogations ? » non, toujours cette même douceur d'enfant, cet empressement qui ne fatiguait pas, ces attentions délicates, mélangées d'une certaine retenue naturelle qui les rendait exquis. Elle ne le boudait même pas !

Parfois, il était tenté de laisser deviner ses lâches trahisons pour qu'elle expiât cette quiétude qui l'exaspérait. Il ne lui paraissait pas juste qu'il souffrît seul.

à diverses reprises, il voulut laisser là d'un seul coup le jeu, ses maîtresses et les soupers au champagne. Mais ses plus fortes résolutions, toujours prises le matin durant l'énervement causé par les excès de la veille, s'évanouissaient avant la nuit.

–« ce serait agir comme un benêt, pensait-il, que d'en revenir à ses moutons, maintenant qu'il s'était mis sur un bon pied. » Anna pleurait en secret. Les domestiques jasèrent.

Un jour, les demoiselles Renard apprirent à M Bosmans et à Mlle Pynsaert « ce que les gens disaient. » –eh bien ! Mademoiselle Euphrasie ? Fit Adélaïde.

–c'est une fois bien dommage, je trouve.

–cela vous surprend–il, Monsieur Bosmans ?

–non, ma foi, non ! ... si pourtant, un peu ! Car enfin, on m'a dit qu'ils avaient bien commencé...

–vous êtes encore de la bonne année, vous ! Ces sortes de ménages commencent toujours bien. Ils ont une lune de miel qui dure un mois, deux mois, trois mois, six mois,... un an même (et encore, quelle lune de miel ! ) mais après ça, c'est tout, absolument tout...

–elle n'a pas volé ce qui lui arrive ! Dit Julie.

Mademoiselle a voulu d'un beau garçon : elle le tient maintenant, son beau garçon et elle le gardera !

–Julie, vous devriez vous déshabituer de toujours m'interrompre, reprit Adélaïde. –c'est gênant. certes, elle le gardera... pour sa punition, continua–t–elle. Vous savez, n'est–ce pas, que monsieur court avec des femmes du genre de celles qui vont seules dans les rues, le soir ? Et la semaine dernière, on l'a vu sortir, paraît–il, de chez une de ces comédiennes qui montent sur les planches, avec du rouge et du blanc sur leur figure...

–il dépense un argent fou ! Dit encore Julie.

–allez ! Continuez ! Ne vous gênez pas !

–mais vous voulez donc m'empêcher d'ouvrir la bouche ?  
... ce que je dis n'est pas déjà si mauvais, puisque vous le répétez.

Adélaïde répliqua avec aigreur : –si, vous pouvez parler ;  
mais, pour l'amour de dieu ! Attendez votre tour.

Elle poursuivit vite : –monsieur dépense beaucoup,... mais  
à qui la faute ? ...

elle n'avait pas besoin de le laisser maître de l'argent.  
D'ailleurs, personne ne me fera accroire que madame se  
gêne de son côté...

–elle gaspille que c'en est honteux, honteux ! Des châles,  
des chapeaux, des chaînes d'or, des robes à je ne sais  
combien le mètre ! Si elle l'osait,...

elle mettrait des dentelles à ses jupons, –oui !

–la voilà encore ! ... Julie, sérieusement, si vous n'étiez  
pas ma soeur, je ne sais ce que je vous ferais !

Vous êtes insupportable !

–mais parlez, parlez, voyons ! Qui vous en empêche ?

Parlez, on vous écoute. Vous vous plaignez toujours, et on n'entend que vous !

Des doutes assaillirent l'esprit d'Anna.

Quelle gêne, quel inexplicable embarras il montrait !

Jamais aujourd'hui, en lui parlant, il ne la regardait en face. –« si elle était trahie ! » cette idée, venue subitement, ne la quitta plus et tinta au–dedans d'elle, sans trêve, comme ces coups de cloche pressés qui annoncent l'incendie.

Une nuit qu'il venait de rentrer plus tard encore que de coutume, elle s'abattit toute pantelante contre sa poitrine.

–sors pendant le jour, si tu le dois absolument, mais, supplia–t–elle, reste ici le soir, ne me laisse plus seule,... Henri !

–quelle enfant tu fais !

Il haussa légèrement les épaules. Mais elle pleurait.

Il s'efforça de la consoler.

–je ne suis plus heureuse, murmura–t–elle, et je n'ai plus la force de te le cacher. Autrefois...



elle lui rappela leur douce vie passée toujours ensemble. Il parut ressentir quelque impatience en l'écoutant : elle s'arrêta court au milieu d'une phrase et se recula.

—eh bien, tu te tais ? Qu'y a-t-il ? Mais je t'écoute... continue...

Anna resta muette, douloureusement froissée.

Il jura alors qu'il ne s'était pas aperçu de son chagrin, et il la gronda même un peu pour n'avoir pas parlé plus tôt. Ses paroles trahissaient l'effort.

Sans attendre de réponse, il rentra précipitamment dans sa chambre à coucher.

à la suite d'une grave maladie, il résolut de renoncer à ses habitudes de dissipation. Nature d'enfant gâté, toujours empressé vers l'excès il mena brusquement une vie sans monde et sans bruit.

Il redemandait maintenant de vivifiantes émotions à la promenade, à la causerie, à la lecture, ne quittant plus Anna, dont la beauté, entièrement épanouie, était merveilleuse. Il s'occupait aussi de sa fille, douce et jolie comme une tourterelle, se prêtant volontiers à lui créer des amusements, durant de longues heures.

Mais, quelques semaines s'étant écoulées, tout cela lui parut de nouveau bien fade : quel ennui !

Du fond de sa solitude, il bâillait après les plaisirs et toute convoitise s'imprégnait dans son esprit de séductions irrésistibles. Pourtant, sa lutte contre lui-même se prolongeait ; mais, à la fin de chaque journée, morne, abattu, il regardait le devoir accompli, et il serrait les mâchoires en songeant au lendemain. Quant à s'imposer un travail quelconque, l'idée ne lui en venait même pas, et personne, malheureusement, n'y songeait pour lui.

Il eut de nouvelles faiblesses, et des remords aussi.

L'habitude passa par là-dessus, peu à peu.

Et, en toutes circonstances, en veine de repentir comme en veine de débauche, il entassait mensonges sur mensonges, d'une manière fort habile, afin de détourner les soupçons qu'il devinait là, volontairement muets autour de lui. Différentes fois cependant, il fallut donner des explications. Quand il ne parvenait pas à les rendre convaincantes, il prenait le parti de se fâcher. Les rôles changeaient alors, subitement. C'était lui qui devenait l'accusateur : peu importait la futilité ou l'injustice du prétexte. Les pleurs aussi qu'il faisait couler, lui servaient à se poser en victime. —« on lui adressait, disait-il, une foule de reproches qui n'avaient pas le sens commun. Et puis, faute de preuves,

c'étaient des larmes, toujours des larmes ! » il ajoutait qu'il commençait à trouver cela insupportable.

Aujourd'hui, l'intérieur du ménage est devenu tout à fait sombre.

Anna Dermal recommence la vie de sa mère : elle est seule, toujours seule avec sa fille, qu'elle entoure de cette tendresse égoïste et jalouse dont elle-même avait eu si longuement à souffrir.

Sentant le présent et l'avenir lui échapper, elle regarde déjà en arrière dans les jours heureux d'autrefois, si vite disparus, ceux des premiers rendez-vous, puis ceux plus rapprochés, alors que, librement, elle marchait au bras d'Henri, muette, enivrée, tout éblouie par le rayonnement de leur grand amour. Quel printemps alors ! Quels enchantements dans son imagination et dans son cœur ! Et comme les lointains, devant elle, étaient lumineux !

De temps en temps, elle reçoit la visite d'Estelle qui a fini par épouser Jules Ralwyns.

—je n'ai pas à m'en plaindre, dit-elle en parlant de lui. C'est un bon garçon, que je mène comme il me plaît.

Henri Dermal a pour maîtresse la première ingénue du théâtre royal du parc. La voulant sans partage, elle lui coûte

très cher. –mais sa femme est si économe !

Les demoiselles Renard continuent à vivre dans la crainte de Dieu, et les voisins dans la crainte de leurs médisances.

M Isidore Vanières « mûrit l'idée de se lancer dans l'industrie. » –c'est le siècle, dit-il, il faut marcher avec le siècle !

Quand on lui objecte son âge avancé, il répond : –monsieur, il n'est jamais trop tard pour bien faire.

à soixante ans, Caton commençait l'étude du grec.

Mademoiselle Vallantin



## **Edition Deluxe**

Les conversions ont été effectuées depuis des sources propres et standards en xhtml/xml

Elle utilisent des meta tags pour l'identification du contenu et d'autres données

Le maximum de ressources disponibles sont utilisées pour offrir au lecteur l'expérience de lecture la plus agréable possible.

Des détails supplémentaires sont disponibles sur le site [eBooksLib.com](http://eBooksLib.com)

Toutes suggestions en vue d'améliorer ces éditions sont les bienvenues.

**L'équipe ebookslib.com.**

Mademoiselle Vallantin

©2001–2 eBooksLib.com

**Version électronique**

**eBooksLib.com**

Mise en page effectuée par *NoPapers.org*

---

Avril–2002